

**Harriet
Lane**

**Le beau
monde**

roman



P L O N I

feux
croisés

Harriet Lane

Le beau monde

*Traduit de l'anglais
par Amélie de Maupeou*



FEUX CROISÉS
PLON

OceanofPDF.com

Titre original
Alys, Always

Collection Feux Croisés

*Tous les personnages de ce livre sont fictionnels,
et toute ressemblance avec des personnes
vivantes ou décédées
serait pure coïncidence.*

Extrait de *Rudolf Nureyev : A Life*, de Julie
Kavanagh, Penguin Books, 2007.
Copyright © Julie Kavanagh 2007.

© Harriet Lane, 2012

First published in Great Britain in 2012 by
Weidenfeld & Nicolson, an imprint of the Orion
Publishing Group Ltd, London

ISBN édition originale : 978-0-297-86502-5

© Plon, 2012, pour la traduction française

ISBN Plon : 978-2-259-22028-6

www.plon.fr

Création graphique : V. Podevin

© Jitka Saniova/Trevillion Images

OceanofPDF.com

Pour G. S. C.

OceanofPDF.com

*A violet bed is budding near,
Wherein a lark has made her nest:
And good they are, but not the best;
And dear they are, but not so dear.*

Un lit de violettes bourgeonne non loin
Non loin du nid de l'alouette :
Belles, oui, mais pas parfaites,
Rares, aussi, mais pas si rares.

Christina Rossetti.

OceanofPDF.com

Début du texte

Dimanche soir, quelques minutes après dix-huit heures. Je suis certaine de l'heure parce que je viens d'entendre les gros titres à la radio.

Un mélange de neige et de pluie éclabousse le pare-brise. Je roule à travers une campagne rase, attentive aux quelques panneaux indiquant la route nationale A, et Londres. Mes phares fouillent la bruine, leur éclat argenté balaie les palissades, les granges et les haies, les panneaux « Fermé » pendus aux devantures des boutiques de village, les façades inexpressives de maisons comme emmitouflées pour affronter cette soirée d'hiver. Rares sont les voitures qui circulent encore. Chacun est chez soi, devant la télévision, en train de préparer le dîner ou de terminer quelques devoirs avant l'école, demain.

Arrivée à la fourche qui marque la sortie d'Imberley je prends à droite ; je dépasse le presbytère blanc avec son échelier. À cet endroit la route s'ouvre brièvement, sillonnant entre les champs largement exposés avant de s'enfoncer dans la forêt. En été, c'est une partie du trajet que j'apprécie tout particulièrement : la fraîcheur soudaine, presque aquatique de ce tunnel vert, cette ombre, ce silence. Cela me fait toujours penser à la nymphe des eaux de John Milton, se coiffant les cheveux sous la vague transparente, fraîche et cristalline. À cette période de l'année, cependant, et qui plus est à cette heure de la journée, ce n'est rien de plus qu'une autre forme d'obscurité. Les troncs des arbres apparaissent, puis disparaissent à nouveau avec la monotonie d'un sémaphore.

La route glisse légèrement sous mes pneus et je ralentis aussitôt, vérifiant que tout va bien aux signaux rouges, verts et or de mon tableau de bord. Je l'aperçois au moment où je relève les yeux : l'espace d'une

fraction de seconde, elle se matérialise dans le cône mouvant de la lumière.

Ce n'est rien mais c'est tout de même là. Une ombre dans les arbres, une sorte d'étrange illumination, juste devant moi, sur la gauche, un peu en retrait de la route.

Je comprends instantanément que quelque chose ne va pas. C'est une réaction purement instinctive : comme la certitude que quelqu'un que vous ne pouvez pas voir serait en train de vous observer.

L'impulsion est si forte que j'ai freiné avant même de ressentir un frisson d'angoisse. Je range la voiture sur le bas-côté boueux et irrégulier de la route, tout contre l'accotement, en prenant soin d'orienter mes phares dans la bonne direction. J'ouvre la portière puis je me ravise et je prends le temps d'éteindre la radio. La musique s'arrête. Je n'entends plus que le sifflement du vent dans les arbres, les gouttes irrégulières qui tombent sur le capot, le métronome régulier des feux de détresse. Je claque la portière derrière moi et je commence à progresser aussi rapidement que possible sur la piste dessinée par mes phares, gravissant les obstacles désordonnés du sous-bois pour m'enfoncer dans la forêt. Mon ombre danse loin devant moi entre les arbres, à chaque pas un peu plus grande, un peu plus sauvage. Mon souffle s'épanouit en un nuage de buée blanche et chaude. En cet instant précis, je ne pense à rien de spécial. Je ne suis même pas effrayée.

C'est une voiture, une grosse berline de couleur sombre. Elle repose sur le côté, dans une position étrange, comme si elle voulait se creuser un trou dans la terre froide pour s'y enfouir. L'ombre bizarre que j'avais repérée depuis la route vient de son unique phare allumé, qui éclaire un enchevêtrement désordonné de fougères brunes et de branches cassées. Au cours des quelques secondes suivantes, tandis que je m'approche du véhicule, plusieurs détails me frappent : la peinture éclaboussée de gouttes de pluie, l'intérieur de l'habitacle habillé de cuir clair, le pare-brise toujours en place, bien qu'il soit brisé au point de ne plus former qu'un voile opaque. Est-ce que je pense à la personne ou aux passagers qui se trouvent à l'intérieur ? En cet instant précis, je n'en suis pas sûre. Le spectacle est si étrange, si déconcertant qu'il absorbe l'intégralité de mon attention.

J'entends soudain une voix depuis l'intérieur de la voiture. Quelqu'un parle d'une voix plutôt basse, sur un ton de conversation assez monocorde, presque un marmonnement. Je n'entends pas les mots mais je comprends que j'ai affaire à une femme.

« Hé ! Vous allez bien ? » Tout en criant, je fais le tour de la voiture, passant de l'éclat des phares à une obscurité impénétrable. J'essaie de deviner où elle est. « Est-ce que ça va ? » Je me penche pour regarder par la fenêtre mais il fait trop sombre pour que je puisse discerner quelque chose. Outre sa voix – un murmure, le silence puis de nouveau un murmure, m'indiquant qu'elle n'a pas entendu ma question – j'entends le cliquetis décroissant du moteur de l'engin, comme s'il se mettait progressivement au repos. Pendant un instant je me demande si la voiture va exploser, comme dans les films, mais je ne sens aucune odeur d'essence. Mon Dieu ! Mais oui, c'est ça : il faut que j'appelle une ambulance, la police.

Prise de panique, je palpe mes poches pour retrouver mon téléphone portable puis je commence à composer le numéro. Je tape si maladroitement sur les touches que je suis obligée de m'y reprendre à deux fois. La réponse d'une opératrice me parvient enfin, libérant en moi une onde de soulagement intense, bouleversante, presque physique. Je lui dicte mon nom et mes coordonnées téléphoniques, elle me guide à travers la liste de questions réglementaires et je lui raconte enfin tout ce que je sais. Je m'efforce de sembler calme, en pleine maîtrise de mes moyens : quelqu'un sur qui on peut compter en situation de crise. « Il y a eu un accident. Une seule voiture. Apparemment, elle a quitté la route et elle s'est retournée. Il y a une femme à l'intérieur. Oui, elle est consciente. Peut-être qu'il y a d'autres passagers, je ne sais pas, je n'arrive pas à voir l'intérieur. Wistleborough Wood, juste à la sortie d'Imberly, un peu moins d'un kilomètre après le panneau de la compagnie forestière – vous verrez ma voiture sur le bas-côté gauche, une Fiat rouge. »

Mon interlocutrice m'informe que les secours sont en route et je raccroche. Le silence revient : les arbres qui grincent, le vent, la voiture qui refroidit. Je me recroqueville. Maintenant que mes yeux se sont habitués à l'obscurité, je discerne un bras rejeté contre la fenêtre latérale, mais la lumière est si faible que je ne distingue même pas la texture du

tissu de la manche. Tout d'un coup elle se remet à parler, comme si elle venait de se réveiller ou qu'elle avait pris conscience de ma présence.

« Est-ce que vous êtes là ? » demande-t-elle. Son ton est différent de tout à l'heure. Il y a de la peur dans sa voix. « Je ne veux pas rester toute seule. Qui est là ? Ne partez pas. » Je m'agenouille précipitamment et je lui dis : « Je suis là.

— C'est bien ce que je pensais, me répond-elle. Vous n'allez pas me laisser seule, n'est-ce pas ?

— Non. Je ne vous abandonne pas. Une ambulance va arriver. Gardez votre calme. Essayez de ne pas bouger.

— C'est très aimable à vous. »

Sa voix raffinée et distinguée s'accorde avec l'Audi et je comprends immédiatement – à l'intonation, à la formulation particulière de cette phrase – qu'elle répète ces mots des douzaines de fois par jour, sans même s'en rendre compte, quand quelqu'un lui a manifesté une certaine courtoisie ou de la déférence, chez le primeur ou le boucher.

« Je me suis mise dans un sacré pétrin », reprend-elle avec un rire forcé. Le bras bouge très légèrement, comme si elle en testait le bon fonctionnement, puis la tension se relâche. « Mon mari va être furieux. Il a fait nettoyer la voiture vendredi dernier.

— Je suis sûre qu'il comprendra. L'important, c'est que vous soyez saine et sauve. Est-ce que vous êtes blessée ?

— Je ne sais pas vraiment. Je ne crois pas. Il me semble m'être cogné la tête et j'ai l'impression qu'il y a un problème avec mes jambes, dit-elle. Quel ennui ! Je suppose que j'ai roulé trop vite. J'ai dû dérapier sur une plaque de glace... J'ai cru apercevoir un renard, sur la route. Enfin, bon... »

Le silence s'installe pendant un moment. Mes cuisses commencent à me faire mal. Mon jean est raidi par l'eau et le froid au niveau de mes genoux qui reposent sur les fougères humides. J'ajuste ma position et me demande combien de temps il faut à l'ambulance pour arriver ici depuis Fulbury Norton. Dix minutes ? Vingt, peut-être ? Elle n'a pas l'air d'être grièvement blessée. Je sais qu'il ne faut rien déplacer quand il y a eu un accident de voiture, mais peut-être que je peux tout de même la soulager un peu. D'un autre côté, si elle a la jambe cassée... et puis d'ailleurs, je

n'ai aucun moyen d'ouvrir la porte qui nous sépare, froissée et plissée comme un morceau de carton.

Je forme une coupe avec mes mains et je souffle à l'intérieur. Je me demande si elle a froid.

« Quel est votre nom ? me demande-t-elle.

— Frances. Et le vôtre ?

— Alice. » C'est peut-être le fruit de mon imagination mais sa voix me semble un peu plus faible. Puis elle reprend : « Vous habitez le coin ?

— Plus maintenant. Je vis à Londres. Je rendais visite à mes parents. Ils habitent à environ vingt minutes d'ici, près de Frynborough.

— C'est un endroit ravissant. Nous avons une maison à Biddenbrooke. Oh, Seigneur, il doit être en train de se demander où diable je suis allée me fourrer. Je lui avais promis d'appeler dès que j'arrivais. »

Je ne suis pas sûre de comprendre ce dont elle parle. J'espère qu'elle ne va pas me demander d'appeler son mari. Que fait l'ambulance ? Que fait la police ? *Combien* de temps leur faut-il, pour l'amour du ciel ?

« Vous n'avez pas froid, au moins ? » J'enfonce mes mains dans les poches de mon anorak. « J'aimerais pouvoir vous soulager, mais je crois qu'il vaut mieux que je n'essaie pas de vous déplacer.

— Non, attendons », approuve-t-elle avec légèreté, comme si nous nous trouvions à un arrêt de bus et qu'elle était vaguement contrariée par quelque contretemps de la vie quotidienne. « Je suis sûre qu'ils ne vont pas tarder. »

Elle s'interrompt soudain et lâche un son qui me fait sursauter : une sorte d'inhalation brusque, d'exclamation ou de sanglot. J'appelle « Alice ? Alice ? ». Elle ne répond pas mais le son étrange se répète, un son si infime, si confusément désespéré que je réalise instantanément que la situation est beaucoup plus sérieuse que je ne le pensais.

D'un coup, je me sens terriblement seule et inutile : perdue dans la forêt sombre, avec cette pluie et ces pleurs. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, en direction de ma voiture, de la lumière de ses phares. Au-delà, je ne distingue que l'obscurité. Je continue de fixer, de scruter tout en lui parlant – bien qu'elle ne me réponde plus – et enfin j'aperçois des lumières, des phares bleus et blancs qui clignotent et je dis « Alice, ils sont là, ils arrivent. Je les vois, tout va bien se passer, tenez bon. Ils sont là ».

Je suis assise sur le siège avant d'une voiture de police et je fais une déposition à une personne répondant au nom d'« agent Wren ». Le pare-brise est balayé par la pluie et le tambourinement incessant de celle-ci sur le toit du véhicule oblige mon interlocutrice à me faire répéter tout ce que je dis. Pendant tout ce temps, je m'interroge sur ce qui se passe là-dehors, avec les projecteurs, les lourds engins de coupe et les dépanneuses. Je ne vois pas grand-chose à travers la vitre embuée. Après en avoir frotté un coin avec ma manche, j'aperçois un type du SAMU. Il se tient dans l'embrasure de la portière de l'ambulance et consulte sa montre avant de se verser quelque chose depuis une Thermos. Je devine que l'un de ses collègues doit se tenir non loin de là, dans les bois. Peut-être qu'ils ont tiré au sort et que la chance a été de son côté. *Pas la peine que nous attrapions tous une pneumonie.*

L'agent Wren referme son calepin. « C'est tout pour le moment. Merci pour votre aide. Quelqu'un va vous contacter d'ici un jour ou deux pour éclaircir les derniers détails.

— Est-ce qu'elle va s'en sortir ? »

Je suis consciente de la bêtise de ma question mais c'est la seule chose qui me vienne à l'esprit.

« Nous faisons de notre mieux. Mes collègues pourront vous renseigner au cours des prochains jours. Vous pouvez partir, maintenant, si vous le souhaitez. Est-ce que vous vous sentez capable de conduire jusqu'à Londres ? Il serait peut-être plus raisonnable de retourner chez vos parents pour y passer la nuit.

— Non, je dois travailler demain. Ça va aller. »

Alors que je m'apprête à saisir la poignée, l'agent Wren pose sa main sur mon bras et exerce une légère pression.

« C'est une situation difficile », dit-elle. Sa voix trahit une préoccupation réelle et cette gentillesse inattendue me fait monter les larmes aux yeux. « Vous avez fait tout ce que vous pouviez. Ne l'oubliez pas.

— Je n'ai rien fait. Je n'ai rien pu faire. J'espère qu'elle va s'en sortir. »

J'ouvre la portière et je sors. La pluie et le vent me percutent comme un train en marche. Les bois, si paisibles tout à l'heure, rugissent

maintenant : toute une machinerie cabrée contre la férocité d'une soudaine tempête hivernale. Pris dans le halo violent des éclairages artificiels, un groupe d'individus protégé par des vestes fluorescentes, luisantes de pluie, s'agglutine autour de l'Audi, formant un écran à mon regard.

Je cours vers la route pour rejoindre ma Fiat et je m'engouffre à l'intérieur. Dans le silence soudain de l'habitacle, j'écoute ma propre respiration pendant quelques instants avant de mettre le moteur en marche et de démarrer. Les bois défilent derrière la voiture comme s'ils relâchaient lentement leur emprise. Il n'y a pas grand-chose à voir : les flashes des gyrophares, des chevrons et des triangles, l'apparition progressive des banlieues qui s'étendent, interminables, entre des zones d'activité commerciale et des ronds-points.

Arrivée dans mon appartement, une fois que j'ai ôté mes vêtements mouillés et que j'ai pris une douche chaude, je ne sais pas trop quoi faire de moi-même. Il est tard, presque vingt et une heures, mais je ne ressens ni fatigue, ni faim. Je me prépare tout de même quelques toasts et une tasse de thé, et j'attrape la couverture sur mon lit pour m'en envelopper. Je m'installe devant la télévision pendant un moment et mes pensées me ramènent à Alice, à cette voix sortie de l'obscurité. Un peu, aussi, à son mari. À l'heure qu'il est, il a sûrement été averti. Peut-être qu'il est auprès d'elle, à l'hôpital. Leurs vies bouleversées, dispersées comme une poignée d'osselets retombés au hasard, selon une configuration nouvelle et dangereuse. Tout cela à cause d'une plaque de glace et à la silhouette fugitive d'un renard. Cette pensée, celle de la chance ou de la malchance, frappant une vie ordinaire d'une manière parfaitement aléatoire, m'effraie tout autant que les événements de cette soirée.

Pour une fois, je suis heureuse d'être au bureau. J'arrive tôt et je m'installe à mon poste en sirotant le cappuccino que j'ai pris en passant au bar à sandwiches du coin. Les tasses sont plus petites que celles du Starbucks, mais le café est plus fort, et c'est exactement ce dont j'ai besoin aujourd'hui, après la mauvaise nuit que je viens de passer. Je regarde mes mails et je compulse les messages en attente : quelques collègues ont livré leur copie pendant le week-end, mais pas autant que promis.

On pourrait penser que travailler aux pages Livres du *Questioner* est un jeu d'enfant, que la rubrique se fait plus ou moins toute seule. En réalité, mon rôle consiste à sauver, semaine après semaine, quelque célèbre professeur ou autre prodige des griffes d'accords désaccordés ou d'apostrophes catastrophiques. Je suis secrétaire de rédaction, en d'autres termes une sorte de drone invisible de la production, toujours dans les starting-blocks pour sauver des gens de leurs propres erreurs. Si je laisse passer une seule proie, je me fais chauffer les oreilles par Mary Pym, la directrice littéraire. La force de Mary, c'est le téléphone : elle excelle à minauder avec ses fameux contacts quand elle n'est pas au J. Sheekey, le restaurant où elle emmène déjeuner ses pigistes favoris pour leur faire oublier la rémunération pour le moins décevante du *Questioner*.

Les innombrables dépenses de Mary (taxis, billets de train en première classe, hôtels de charme où elle prend ses quartiers pendant la saison des salons littéraires) ne vont certainement pas tarder à être réduites, tout comme celles des autres chefs de service. Mais en attendant, elle maintient son train de vie sans s'en préoccuper. Les vedettes ont encore envie d'écrire pour elle, nonobstant le tirage en chute libre et cette impression de plus en plus insistante que les choses se passent ailleurs, sur le net.

Pas de trace de Mary pour l'instant, mais Tom de la rubrique Voyages est là et nous échangeons quelques banalités. Le lundi est toujours une journée calme, au bureau : la salle de rédaction, dans l'aile gauche du bâtiment, reste déserte au moins jusqu'au mardi, fin de matinée. En général, c'est au moment où commence mon week-end, le jeudi après-midi, quand j'ai enfin envoyé les pages Livres à l'impression, que la salle de rédaction commence à s'animer et à s'échauffer pour le dernier coup de bourre avant le bouclage, à l'aube du dimanche matin. Il m'est arrivé une fois ou deux d'être de corvée au bureau des informations, le samedi, et on ne peut pas dire que j'aie envie de renouveler l'expérience : les jurons, les prises de bec, les sujets qui tombent à la dernière minute et puis l'appel des ministres voulant remanier un gros titre alors que tout a déjà été envoyé à l'impression. J'associe toujours aux bouclages cette odeur aigre des chips au vinaigre, avalées à même les assiettes de polystyrène, une odeur si souvent brassée et recrachée par les conduits d'air conditionné qu'elle me semble encore flotter dans l'air ce matin.

Mary arrive, le manteau replié sur un bras, son sac énorme grand ouvert pour exhiber le gigantesque agenda Smythson turquoise dans lequel elle conserve tous ses secrets. Elle est au téléphone, sa voix onctueuse flatte l'ego de son interlocuteur. « Je t'envoie un coursier-vélo tout de suite, promet-elle. À moins que tu ne préfères un scooter ? » Elle penche la tête d'un côté, dépose tant bien que mal son agenda sur mon bureau et prends note dans sa magnifique écriture moulée. « Mais bien sûr ! dit-elle, hochant la tête tout en écrivant. Je suis tellement excitée à l'idée que ce soit toi qui le fasses. Nous avons un peu peur que le buzz retombe. Je suis sûre que tu comprends à quel point c'est important, toi. »

Elle met un terme à sa conversation et se dirige vers son bureau sans me remarquer. « Ambrose Pritchett va faire le dernier Paul Crewe, marmonne-t-elle quelques instants plus tard, sans lever les yeux, tandis que son ordinateur se met en route avec un sursaut. La remise est jeudi en huit. Est-ce que tu peux lui faire parvenir l'ouvrage avant qu'il parte pour l'aéroport, à dix heures quarante-cinq ? Il veut le commencer dans l'avion. »

Je regarde ma montre. Il est bientôt dix heures, déjà. Je ne sais pas où se trouvent les épreuves destinées à la presse mais il est inenvisageable de poser la question à Mary. C'est le genre de choses qui la fait grimper aux rideaux. (« Chérie, tu trouves que j'ai une tête de bibliothécaire, ou quoi ? ») J'appelle donc le bureau des courses et je commande une livraison urgente avant de commencer à passer en revue les étagères où nous rangeons les épreuves des livres. J'essaie toujours de classer les titres par genre et par ordre alphabétique mais comme ni Mary ni son adjoint de vingt-trois ans, Oliver Culpeper (aussi prétentieux qu'il est mondain), ne s'abaissent à ce genre de contraintes, mon système est loin d'être infaillible. Je finis tout de même par le dénicher, caché derrière Helen Simpson et les confessions d'un comique nourri au caviar et à la coke avec lequel Mary a partagé un plateau à Hay, l'été dernier. Le temps que je rédige un petit mot d'accompagnement, que je glisse le Crewe dans une enveloppe matelassée et que je descende au bureau des courses, il est dix heures et quart. Je me trouve justement debout dans le hall, devant les ascenseurs, en train de détailler mon reflet dans leurs portes d'acier, quand mon téléphone portable se met à sonner. Je ne reconnais pas le numéro.

« Frances Thorpe ?

— C'est moi. »

Quelque chose me dit que c'est la police. Tout me revient d'un coup – toutes les émotions d'hier : l'obscurité, la pluie, l'inutilité. Je déglutis péniblement. Ma gorge est sèche. Les portes me renvoient l'image d'une fille aux traits tirés, d'apparence nerveuse, avec des ombres bleues sous les yeux : une de ces figures pâles et insignifiantes que l'on croise parfois dans la rue.

« Je suis le sergent O'Driscoll, du poste de police de Brewster Street. Mes collègues de Fulbury Norton m'ont transmis vos coordonnées. Il s'agit de l'accident routier survenu sur la route, hier soir. »

« Oh », dis-je, tandis que les portes de l'ascenseur s'ouvrent en coulissant. L'accident routier survenu sur la route. Pourquoi dit-il cela ? Quelle autre sorte d'accident pourrait survenir sur une route ?

« Oui, j'étais justement en train de penser à elle – enfin à Alice, je veux dire. Il y a du nouveau ? Comment va-t-elle ?

— Nous aurions aimé que vous passiez au poste pour que nous parcourions votre déposition ensemble, me répond-il. Nous voulons juste nous assurer qu'elle vous convient telle qu'elle est. Au cas où vous vous seriez souvenue d'autre chose, entre-temps.

— Eh bien oui, je peux m'arranger pour passer mais je n'ai rien à dire de plus, je vous ai tout dit. Enfin, si cela peut vous aider... Comment va-t-elle ? »

Un bref silence s'installe. « Je suis désolé d'avoir à vous dire cela, mademoiselle Thorpe, mais elle était très gravement blessée. Elle est décédée sur les lieux de l'accident.

— Oh. C'est affreux. »

Les portes de l'ascenseur se rouvrent au cinquième étage, je retourne à mon bureau et je note les coordonnées sur un Post-it.

À l'heure du déjeuner je quitte le bureau, bien emmitouflée dans mon écharpe rouge et violet que j'ai remontée jusque sur ma bouche pour me protéger du froid coupant. Je commence à marcher. Après avoir contourné la gare principale et ses innombrables boutiques, je dépasse l'ancienne usine à gaz et la nouvelle bibliothèque, une série de terrasses de style géorgien, puis je traverse enfin le canal et sa couche de détritrus aussi dense et immuable qu'une peau. De temps en temps, je passe

devant un troquet ou un restaurant bon marché, aux fenêtres embuées ; le ronronnement des machines à café et le cliquetis des couverts me parviennent au rythme des entrées et sorties de la clientèle. La porte se referme aussitôt en claquant et le son s'éteint en même temps.

Une fois passé la route principale, je ne croise plus grand monde. Cette journée d'hiver est sinistre : les arbres sont nus, les quelques espaces verts municipaux, abîmés et clairsemés, ne sont plus fréquentés que par les plus désespérés des pigeons. Parfois, les nuages s'éclaircissent suffisamment pour suggérer l'apparition du soleil, orbite basse et fantomatique pointant son nez derrière les HLM.

À l'accueil du poste de police, une pièce vide dépourvue de fenêtres, je ne trouve personne derrière les vitres de protection. J'attends quelques instants puis j'avance un peu et je frappe à la porte. Le visage indigné d'une femme apparaît et m'annonce que le sergent O'Driscoll est en pause et qu'il devrait être de retour bientôt. Agacée, je prends place sur une chaise en plastique moulé et, sous l'éclairage tremblant et crépitant d'un néon, je me fraie un chemin à travers les pages collantes d'un vieux *Closer*.

Au bout d'un moment, j'entends des portes s'ouvrir et se refermer, le bourdonnement d'une serrure de sécurité qui se déverrouille : O'Driscoll vient me chercher. Il se lèche les doigts et semble encore mâchonner les derniers restes de son déjeuner. Il est jeune, tout comme Wren, hier soir. Une vingtaine d'années, peut-être un peu plus. Plus jeune que moi en tout cas, et avec des tas de produits dans les cheveux, un teint rougeaud et des boutons dans le cou. Il m'escorte jusqu'à une pièce adjacente, m'invite à prendre place à une table et fait glisser vers moi quelques feuilles qui reposent là : les notes que Wren a prises la veille, dactylographiées, passées au correcteur d'orthographe et transmises par mail à tout le pays, tout ça en une fraction de seconde. Je les lis attentivement pendant qu'O'Driscoll tapote ses dents avec un stylo à bille. Si Wren n'a pas pu retranscrire le ton de ma voix ni reprendre la tournure exacte de mes phrases, tous les renseignements n'en sont pas moins exacts, irréfutables. « Je n'ai rien à ajouter, dis-je en posant ma main à plat sur le rapport.

— Bon. Ça va être facile, alors, commente O'Driscoll en me tendant le stylo qu'il accompagne d'un relent de falafel. Si vous pouviez juste signer – ici. Les rapports ne sont que préliminaires à ce stade, bien sûr,

mais les indices prélevés sur les lieux confirment ce qu'elle vous a dit. La conductrice a essayé d'éviter quelque chose sur la route et la glace s'est chargée du reste, malheureusement. Et bien sûr, si par ailleurs elle roulait vite... »

Il laisse ces mots en suspens pendant que je griffonne mon nom sur la ligne prévue à cet effet.

« Il va y avoir une enquête, mais ce ne sera qu'une simple formalité. Je doute que nous fassions de nouveau appel à vous », ajoute-t-il en récupérant les papiers avant de les faire claquer plusieurs fois sur le Formica pour bien les aligner, non sans prendre un air important. Enfin, il se lève. « Eh bien, merci pour votre aide. Appelez-nous si un nouveau détail vous revient à l'esprit. » Il recule et retient la porte pour me laisser passer. « Oh, il y a peut-être une dernière chose que je devrais vous dire, ajoute-t-il pendant que j'enroule mon écharpe autour de mon cou et que je me tortille pour enfiler mon sac à dos. Il se peut que la famille veuille vous rencontrer. C'est parfois utile pour – vous comprenez – pour passer à autre chose. » Je devine qu'il crève d'envie de me faire un petit signe d'ironie complice mais qu'il se retient par peur de faire un faux pas. « Ça fait partie du travail de deuil. Après tout, si j'ai bien compris, vous êtes la dernière personne à avoir, heu... conversé avec elle. Est-ce que cela vous ennuerait qu'on vous appelle ?

— Non, je... Je ne crois pas. » En réalité, je ne sais pas vraiment ce que j'en pense.

« Super. Bon, eh bien en tout cas, si la famille veut entrer en contact avec vous, elle passera par le BLF.

— Par qui ?

— Ah, pardon. Le Bureau de liaison de la famille. Bref, peut-être qu'ils n'en ressentiront pas le besoin, après tout. On verra bien, ajoute-t-il en glissant son stylo dans sa poche. Il est bien possible que cette histoire se termine là. »

Je m'arrête sur le pas de la porte, réalisant soudain que je ne sais presque rien d'elle, de cette personne dont j'ai été la seule à entendre les derniers mots.

« Qui était-elle ? Qu'est-ce que vous pouvez me dire à son sujet ? »

Il soupire brièvement, songeant sans doute à la tasse de café qui refroidit sur son bureau, puis il feuillette son dossier.

« Voilà. Alice Kite. » Il suit le texte d'un doigt. « Milieu de la cinquantaine, une maison à Londres et apparemment aussi une résidence secondaire, près de Biddenbrooke. Mariée, deux enfants adultes. »

Il me serre la main en prenant congé et me revoilà dans le froid, reprenant la même route en sens inverse, en direction du journal.

Tout en marchant, j'entends de nouveau sa voix : « C'est vraiment aimable à vous. » À cet instant, cette remarque m'avait paru assez facile, anodine. Je comprends maintenant l'effort qu'elle a dû lui coûter. L'idée que je ne sache d'elle quasiment rien de plus que les associations spontanées découlant d'un certain type de voix, de la tournure d'une phrase ou de la marque d'une voiture me fait un drôle d'effet.

Enfin, peut-être que cette histoire fait déjà partie du passé, comme O'Driscoll l'a laissé entendre.

« Oh non, ma pauvre ! » dit Hester. Elle est la première à qui j'en parle. Je n'ai pas vraiment de confidents au bureau et je n'ai pas envie d'appeler quelqu'un uniquement pour glisser cette information dans une conversation. Pourtant, je ressens un soulagement, un relâchement maintenant que j'ai enfin mis des mots sur toute cette histoire.

« Tu étais sur le chemin du retour de chez papa et maman quand tu as vu ce véhicule accidenté sur le bord de la route, c'est bien ça ? »

— Plus ou moins, oui.

— Seigneur ! Tu n'es pas trop..., enfin je veux dire, ce n'était pas trop traumatisant ? Est-ce que tu as tout vu ? Est-ce qu'elle était affolée ? »

Je sais ce qu'Hester me demande vraiment : est-ce qu'elle était couverte de sang ? Est-ce qu'elle *hurlait* ? Sa voix trahit une certaine déception quand je lui décris la scène, la nature étrangement formelle de ma conversation avec Alice. Dans un autre contexte, cela aurait presque pu être comique.

« Et comment tu te sens, toi ? » Le ton de sa voix a chuté d'une octave, comme pour m'inviter à une plus grande intimité.

« Oh, pas si mal. »

J'ajuste ma position sur le canapé et je passe le téléphone à mon autre oreille. Je me demande si je devrais lui parler de toutes les fois, au cours des derniers jours, où je me suis revue agenouillée dans les fougères humides à fouiller l'obscurité des yeux pour discerner les gyrophares des

secours, désespérant de ne pas les voir arriver. Ces souvenirs me paraissent tout aussi vivants et choquants – tout aussi emplis de panique et d'impuissance – que la réalité. Dans ma mémoire, les contours de cette expérience semblent se préciser à mesure que le temps passe. Je ne m'étais pas attendue à cela.

Le son de ses pleurs, aussi, a commencé à m'assaillir à des moments inopportuns – ces moments pendant lesquels mon esprit devrait être vide, précisément quand je suis la plus vulnérable. Par exemple tard dans la nuit, quand, lovée dans mon lit sous une pile réconfortante de couvertures, je me laisse doucement glisser vers le sommeil. Ou alors tôt le matin, bien avant la grisaille de l'aube. J'ai commencé à me réveiller très tôt et parfois je ne sais plus si c'est Alice que j'entends ou le glapissement des renards qui rôdent dans le parc.

« Repose ça, s'il te plaît, mon chéri. Non, j'ai dit : repose-le ! » crie Hester, et l'instant passe. Elle revient au bout du fil. « Il va falloir que je te laisse, c'est l'heure du bain. Comment as-tu trouvé papa et maman, à part ça ?

— Oh, comme d'habitude, pas besoin de te faire un dessin, hein ? »

Nous rions toutes les deux, contentes d'être revenues sur un terrain plus familier, et elle m'invite à déjeuner samedi. Elle espère que je lui propose de garder les enfants si je n'ai pas d'autres projets pour la soirée et, pour être honnête, l'idée de passer quelques heures à jouer aux Playmobil et à savourer un curry de chez Marks & Spencers en regardant quelques épisodes de « Bonne chance, Charlie » me semble plutôt attrayante. Il y a des manières bien pires de passer son samedi soir, je suis bien placée pour le savoir.

Une fois la conversation terminée, je pose une casserole d'eau sur le feu et je coupe quelques tomates tandis que les oignons et l'ail fondent dans la poêle. La radio est allumée, je me suis servi un verre de vin et l'appartement est mignon. Tout est à sa place, la suspension au-dessus de la table de la cuisine dispense un cercle de lumière douce sur les jonquilles bien arrangées dans leur pot bleu. Avec la chaleur de la cuisine, les pétales commencent à pointer le nez à travers leur enveloppe de parchemin froissé.

Je me dis que ce n'est pas si mal : tu n'es pas si mal lotie, n'est-ce pas ?

Un mouvement léger, devant la fenêtre de la cuisine, attire mon attention. Je m'interromps pour me pencher au-dessus de l'évier et jeter un coup d'œil en bas, dans la rue, et je vois – dans les triangles de lumière provenant des réverbères – des flocons de neige virevolter, aussi légers que lents.

Elle continue de tomber durant des jours et des jours. Pendant un moment, c'est comme si la neige était la seule chose qui se passait dans le monde. Elle a pris Londres au dépourvu. Des bus sont abandonnés sur les bas-côtés des routes, des écoles sont obligées de fermer. Les mairies de quartier viennent à manquer de sel. Quand je me réveille, le matin, je ne consacre plus mes premières pensées à Alice mais à mon espoir que la neige soit encore là, qu'elle dispense encore sa magie perturbante et enchantée.

Pendant mon jour de congé, je me promène dans le parc d'Heath. Une sorte de blizzard souffle sur la ville, tous mes repères habituels – les chemins, les étangs, les aires de jeux, la piste de course – sont profondément enfouis sous de somptueuses congères. Scintillante de glace, la silhouette de Parliament Hill se détache sur le ciel d'étain. Aveuglés par les bourrasques, les promeneurs se font une luge de couvercles de poubelles, de sacs en plastique ou de plateaux chipés à la cafétéria, près du kiosque, et se laissent glisser le long de la pente. Leurs couinements et leurs hululements se perdent vite dans le silence ouaté. Je me dirige vers un groupe d'arbres aux branches indistinctement chargées de blanc. Bientôt, les seuls sons qui me parviennent encore sont le craquement poudreux de la neige sous mes bottes et mon propre souffle, un peu irrégulier.

Une fois arrivée à Hampstead, les flocons se sont raréfiés mais tombent encore en scintillant, élégants et décoratifs. Je poursuis péniblement ma route jusqu'à Christchurch Hill et Falsk Walk, non sans laisser plonger mon regard derrière les fenêtres toujours plus scintillantes – plus propres, plus transparentes – que celles de mon quartier. J'aperçois des bols en terre cuite regorgeant de clémentines, des livres retournés sur des canapés de velours vert, un cheval à bascule pommelée derrière une baie vitrée. Un chat couleur écaille de tortue se prélassait non loin d'un vase rempli de branches de saule couvertes de chatons. Ses yeux jaunes

me suivent distraitement tandis que je poursuis mon chemin. Je suis en train de détailler une cuisine aménagée dans un sous-sol quand la personne qui s'affaire devant la cuisinière m'aperçoit, s'approche de la fenêtre et modifie d'un coup sec l'angle des persiennes, me bloquant la vue.

Arrivée dans la grand-rue, j'entre dans un salon de thé luxueux. Une fois installée à une table vide, non loin de la fenêtre, je commande une tasse de chocolat chaud et un macaron à la pistache. Un homme âgé, arborant une superbe écharpe, prend place à la table d'à côté et parcourt le journal truffé d'anecdotes concernant le temps : les vols annulés, les patinoires à glace aménagées dans les marais des Fens, la détresse des fermiers des montagnes, au pays de Galles. Dehors, des étrangers dérapent et glissent, s'agrippent en riant les uns aux autres pour retrouver leur équilibre. L'atmosphère est étrangement festive : les règles habituelles ne sont plus en vigueur.

Tout en buvant mon chocolat chaud, je sors un livre de ma poche et je commence à lire. Je fais abstraction de tout, savourant ce sentiment d'appartenir au monde qui m'entoure tout en me trouvant à des kilomètres de là. C'est dans les cafés que je lis le mieux. J'ai beaucoup plus de mal à la maison, dans le silence absolu de mon appartement.

« Cette chaise est libre ? » me demande une voix. Je relève les yeux à contrecœur : une jeune femme avec un nourrisson en combinaison de ski, les joues rebondies rougies par le froid.

« J'étais sur le point de partir. » J'avale les dernières gorgées du liquide sombre et sirupeux et je la laisse se débrouiller.

Je suis presque arrivée à la maison quand mon téléphone sonne. Une personne se présentant sous le nom de sergent Kate Wiggings m'explique qu'en tant que responsable de la famille d'Alice Kite elle est chargée de leur soutien moral pendant « cette période très douloureuse ». Les sensations désagréables, qui avaient commencé à s'espacer au cours des derniers jours, me reviennent peu à peu à mesure que j'écoute ce qu'elle a à me dire. Ce picotement de panique, d'impuissance.

Je connais sa requête avant même qu'elle l'exprime et ma réponse est prête. Je n'ai aucun besoin d'y réfléchir plus longuement.

« Je ne crois pas que je sois en mesure de le faire. »

Tandis que je prononce ces mots, je sens la peur relâcher son emprise, juste un peu.

Kate Wiggins garde le silence pendant un instant.

« J’imagine que ce doit être difficile, pour vous aussi, dit-elle d’un ton compréhensif. Cette expérience a sûrement été très traumatisante. Parfois, les témoins trouvent qu’une rencontre avec la famille a des vertus cathartiques, d’un point de vue personnel.

— Je ne souhaite pas le faire. J’ai dit à la police tout ce que je savais. Je ne vois pas à quoi pourrait servir une rencontre, à part à remuer le couteau dans la plaie.

— Je ne veux pas généraliser, bien sûr, mais il n’est pas rare, dans des circonstances comme celles-ci, que ce ne soient pas des réponses qu’attend la famille. Il s’agit surtout de rencontrer la personne qui était là. Le plus souvent, d’ailleurs, c’est pour la remercier. Je sais par exemple que la famille de madame Kite – son mari, sa fille et son fils – ont été très soulagés d’apprendre qu’elle n’était pas seule à la fin. Je crois qu’ils vous sont reconnaissants et que c’est important pour eux de vous rencontrer pour vous le dire de vive voix.

— Vous savez, j’ai une vie et des problèmes, moi aussi... » Je veux à tout prix mettre un terme à cette conversation. « Je n’ai pas vraiment le courage de les rencontrer en ce moment.

— Bien entendu. Prenez votre temps », me concède généreusement Kate Wiggins, saisissant au vol l’infime perche que je lui ai lancée. « Il n’y a pas d’urgence. Faites-moi signe quand vous serez prête.

— Parfait. Oui, bien sûr », dis-je en prétendant noter son numéro.

Ensuite, je rentre à la maison et je m’efforce d’oublier toute cette histoire.

Oliver s’occupe du courrier, déchirant le carton ondulé des colis pour découvrir les derniers guides de golf ou des livres de poche à couverture rose ornée de croquis de talons aiguilles ou de tartelettes. Il dépose la plupart d’entre eux dans un grand carton destiné soit à l’Oxfam, soit – s’il prend la peine de s’en charger, ce qui est rarement le cas – à eBay. Le bureau des livres semble voué à une tyrannie absurde : chaque jour apporte son lot de mémoires poussiéreux, de beaux livres de photographies et autres manuels de développement personnel et

d'économie dont aucun ne correspond de près ou de loin au lectorat du *Questioner*, et qui viennent s'amonceler là dans l'attente d'être lus. Sur dix ouvrages, un tout au plus sera mis de côté en attendant d'être confié à un comité de lecture.

Je fais mon possible pour ignorer Oliver, fils de l'un de nos plus célèbres chevaliers des arts et des lettres, mais sa voix – aussi maniérée et sonore que celle de son père – ne me facilite pas la tâche.

« Tiens, ça c'est intéressant, lance-t-il à Mary en brandissant un ouvrage relié. On devrait faire un gros sujet là-dessus, tu ne crois pas ? »

Mary fait glisser ses lunettes jusqu'à la pointe de son nez et inspecte la couverture du livre.

« Oh, bien sûr. Demande-lui une interview, s'il en accorde. Je suis étonnée qu'ils n'aient pas décalé sa parution. Peut-être que c'était déjà trop tard. »

Oliver prend le communiqué de presse plié derrière la page de garde et décroche son téléphone. Je l'entends flirter avec l'attachée de presse de ce ton enjôleur qui le caractérise. Ils échangent quelques potins de crèmerie au sujet d'un lancement d'ouvrage où ils se sont croisés, un peu plus tôt dans la semaine, puis Oliver lâche : « Ah, au fait, le nouveau Laurence Kyte... ce serait vraiment génial si tu pouvais nous décrocher un entretien. » Il tend l'oreille, la tête penchée, affichant à l'attention de Mary une grimace désappointée plutôt comique – le front plissé, la lèvre inférieure avancée. Vaine tentative, car celle-ci est en train de faire défiler une mise en page sur son écran. « Bon, OK... c'est vraiment dommage, finit-il par conclure. Mais bien sûr, vu les circonstances... Ce qui est arrivé est vraiment affreux. Enfin en tout cas, s'il change d'avis n'hésite pas... à moins qu'on puisse faire quelque chose quand il sortira en poche ? Ouais... toi aussi... À plus, ma chérie.

— Il ne veut aucune publicité. La pauvre, elle avait l'air malade comme un chien, ajoute-t-il, ôtant ses pieds de la poubelle en faisant une petite pirouette joyeuse. On demande à Berenice de le chroniquer ? À moins que tu ne préfères Simon ?

— Simon », réplique Mary sans lever les yeux.

Oliver dépose le livre sur l'étagère en attendant de le distribuer.

Un peu plus tard, je profite du fait qu'ils soient tous les deux à leur petite réunion du matin pour jeter un coup d'œil à l'ouvrage en question.

Le roman s'intitule *Affliction*. Sa couverture est assez simple, un dessin représentant l'ombre portée d'un homme sur le trottoir : des flaques, un mégot de cigarette, quelques détritrus épars. Je le retourne. Il y a une petite photographie de l'auteur au dos de la jaquette, rien de très racoleur mais elle est bien composée. Il se tient devant une haute haie sombre, sa main repose sur un cadran solaire moucheté de lichen. Son visage m'est familier, bien entendu. Laurence Kyte. Bien sûr. Je me demande pourquoi je n'ai pas fait le lien plus tôt. Je ne savais pas qu'il possédait une maison près de Biddenbrooke. Sous le cliché, il y a une petite inscription en italique, « Portrait de l'auteur par Alys Kyte ».

La notice biographique ne comporte pas plus de deux phrases laconiques, comme c'est d'usage pour les grandes peintures : « Laurence Kyte est né à Stepney en 1951. Il vit à Londres. » Il n'est même pas fait mention du Booker qui lui a été décerné il y a cinq ans – à moins que ce ne soit six ans, déjà ? Aucune allusion, non plus, à cet épouvantable navet qu'Hollywood a tiré d'*Ampersand*, ni à l'adaptation à l'écran plus réussie – si mes souvenirs sont bons, il s'était chargé lui-même du scénario – de *Ha-Ha*, qui avait valu un oscar à Daniel Day-Lewis.

Je parcours rapidement l'ouvrage. Je n'ai jamais rien lu de Kyte mais je connais la gamme de ses thèmes de prédilection : la politique, le sexe, la mort, l'inévitable malaise de la civilisation occidentale. Dans les ouvrages de Kyte, des hommes d'âge moyen et de classe moyenne – architectes ou anthropologues, ingénieurs et hématologues – affrontent le déclin de leurs forces physiques, déclin qui n'est autre que le reflet de la culture qui les entoure. Le style de prose qui caractérise Kyte est unanimement considéré comme « exigeant », « inventif » et « musclé » ; en général, il est également « sans compromis » – des termes qui ne me le rendent pas spécialement attrayant, en tout cas. Je commence à lire les quelques premières pages. C'est très intelligent. Puis je lis la dédicace : « Pour Alys. Toujours. »

Je n'ai pas enregistré le numéro de Kate Wiggings mais mon téléphone portable l'a conservé parmi les « appels reçus ».

Quand elle décroche, je me rappelle à son souvenir : « Bonjour, je suis Frances Thorpe. Vous m'avez appelée l'autre jour au sujet de l'accident d'Alys Kyte, vous vous souvenez ? Je vais mieux maintenant. Si vous

pensez vraiment que cela peut les aider, je crois que je me sens prête à rencontrer la famille, maintenant. »

La maison du quartier d'Highgate se situe largement en retrait par rapport à la rue : pour y accéder, il faut dépasser une bande de gravier, puis les montants d'une grille et enfin l'ombre bosselée d'un taillis. Un tas de neige sale repose au pied du mur du jardin, manifestement épargné par les rares apparitions du soleil hivernal. En revanche, le gazon est propre et sur les marches du large perron la glace a été grattée. Hormis la faible luminosité provenant des vitraux – des grappes de raisin d'une teinte pourpre fumée s'échappant d'une corne d'or –, la maison est plongée dans l'obscurité. Il est cinq heures, presque l'heure du dîner, mais il pourrait tout aussi bien être minuit.

Une lampe de sécurité s'allume avec un clic au moment où je gravis les marches. J'appuie sur la sonnette mais aucun son ne me parvient : pas de sonnerie, aucun bruit de pas. Ce rendez-vous m'angoisse depuis le début et je ne suis pas même entrée dans cette maison que je me sens déjà hors du coup, déplacée.

Peut-être que je n'ai pas appuyé assez fort ? À moins que la sonnette ne soit cassée ?

J'attends encore quelques secondes pour voir si quelqu'un arrive puis je presse à nouveau le bouton, cette fois d'une main plus ferme. Le résultat est le même. Un instant passe puis je détecte un pas léger, suivi enfin du claquement de la serrure. Une jeune femme d'aspect soigné, vêtue d'une polaire à fermeture Éclair et d'une jupe de velours côtelé lui arrivant au genou, ouvre la porte.

« Frances », dit-elle en guise d'accueil. Elle serre ma main et me regarde droit dans les yeux, un assaut de franchise. « Je suis Kate Wiggins. La famille est en bas. »

Une fois introduite dans le hall d'entrée, j'ôte mon écharpe et ma veste. Mes pieds foulent un tapis écarlate, turc à en juger son motif. Devant moi se dresse une grande jarre contenant des parapluies et des battes de base-ball ; à côté, une étagère avec des bottes en caoutchouc, des chaussures et des bottines de randonnée ; puis un mur entier couvert de manteaux suspendus comme autant de dos tournés vers moi.

L'atmosphère est chargée d'odeurs : des fleurs, leur fragrance sucrée. Un pot regorgeant de jacinthes repose sur la table de l'entrée, juste à côté de l'avalanche de courrier en souffrance. Nous parcourons un long couloir et j'en profite pour jeter un coup d'œil dans les pièces de réception situées de part et d'autre de celui-ci. Elles sont plongées dans la pénombre. J'aperçois des récipients remplis de roses, de lis, d'iris et de freesias, blancs pour la plupart, encore enserrés et enrubannés dans leurs luxueuses collerettes de Cellophane.

Au bout du hall d'entrée, l'escalier dessine une courbe débouchant à l'étage inférieur sur une cuisine américaine : une judicieuse combinaison d'ancien (les dalles, l'évier tradition, l'Aga¹, un buffet rempli de vaisselle en porcelaine Cornishware) et de contemporain (l'éclairage de type clinique, le réfrigérateur en acier inoxydable, aussi grand qu'une garde-robe victorienne). D'autres fleurs s'entassent dans des pots et des cruches alignés à la hâte le long des étagères et des rebords de fenêtres. Il y en a également sur la table de réfectoire en chêne, autour de laquelle trois personnes sont assises. Une quatrième silhouette, féminine, se tient près de la porte-fenêtre. Un chat louvoie autour de ses chevilles. À mon arrivée elle détache son regard du jardin – des rectangles de lumière dorée se dessinent alors sur les restes de neige intacte recouvrant la pelouse – pour poser ses yeux pâles sur moi. Elle m'examine d'une manière intense, presque désespérée, accroissant encore mon embarras. Je baisse prudemment les yeux et me concentre sur le mouvement de mes pieds gravissant les dernières marches.

« Laurence Kyte, dit-il en se levant de sa chaise pour venir à ma rencontre. Merci d'avoir accepté de nous rencontrer. Est-ce que je peux vous appeler Frances ? »

Je saisis la main qu'il me tend.

« Toutes mes condoléances, monsieur Kyte. »

Il déglutit. Cette remarque, pourtant banale, est encore nouvelle et choquante pour lui. Je ressens un étrange tremblement d'excitation à être ainsi témoin de sa vulnérabilité. Cet homme que je connais à travers ses articles longs d'une demi-page, les chroniques People et les pages Invités du *Newsnight*, toujours très conscient de son autorité, dispensant à l'envi

son jugement sans appel – cet homme se tient là, devant moi, affrontant une douleur dont le poids courbe son dos. *Il veut quelque chose qui m'appartient*, me dis-je, frissonnant à l'idée d'une possibilité nouvelle. *Je me demande si je peux le lui donner.*

« Merci. Voici mes enfants, Edward et Polly. »

Edward a environ vingt-cinq ans. Grand, blond, assez élancé, son salut courtois et impersonnel ne l'engage à rien. Un peu plus jeune, Polly s'éloigne de la porte-fenêtre pour venir me saluer, et quand nous nous serrons la main, sa bouche se tord pour réprimer un sanglot. Son visage étroit et pâle est tacheté d'anciennes larmes. *Elle ressemble à une petite souris*, me dis-je. Je serre un peu plus sa main.

« Frances. »

« Et voici Charlotte Black », intervient Laurence Kyte en désignant la troisième personne assise à table, une femme d'une cinquantaine d'années. Des vêtements noirs, sobres, de ceux qui valent une petite fortune. Au poignet, un lourd bracelet d'argent. « Une amie de la famille. »

Bien entendu, je connais Charlotte Black, l'agent de Kyte. Sa réputation la précède.

Pendant les présentations, Kate Wiggins est restée debout, un peu en retrait. Elle réendosse maintenant son rôle de soutien administratif et me propose une tasse de thé ou de café. La perspective de devoir exprimer une préférence pour l'un ou pour l'autre me rend nerveuse.

« Un verre d'eau serait parfait.

— Eh bien, pour ma part je vais prendre du vin, dit Laurence. Personne ne me contredira sur le fait que cette situation requiert un petit remontant. »

Il choisit avec soin une bouteille de vin rouge sur l'étagère aménagée sous le comptoir et dépose des verres sur la table. Pendant qu'il vaque, ses enfants prennent place, l'un à côté de l'autre, sans se regarder. *Ils appréhendent ce moment*, me dis-je. *Ils veulent savoir mais ils ont peur de ce que je pourrais leur dire.*

Depuis l'autre bout de la table, Charlotte m'adresse un sourire rassurant.

« Kate me disait que vous habitiez dans le coin ?

— Juste en bas de la colline. Ce n'est pas très loin. »

Bien entendu, mon quartier du nord de Londres, situé à un peu moins de deux kilomètres d'ici, contraste passablement avec celui-ci. Il est dominé par de grosses artères urbaines, des salles de jeux et des blocs de bureaux de taille moyenne dans lesquels aucun locataire n'est assez fou pour vouloir s'installer. Les Kyte vivent dans un tout autre Londres. Leur univers est une suite de larges avenues cossues entrecoupant d'innombrables espaces verts – le quartier d'Heath regorge de bois et de parcs – et ce que les locaux appellent « le village », une rue principale truffée de cafés, d'agents immobiliers et de boutiques vendant des crèmes hydratantes bio et des vêtements pour enfants importés de France.

Laurence a débouché la bouteille et commence à verser le vin. Quand il consulte Kate Wiggins du regard, celle-ci secoue la tête, mais tous les autres convives acceptent. Enfin, nous voilà tous installés autour de la table, prêts. Je m'agrippe à mon verre – un gobelet simple, solide. Danois, je suppose. J'essaye de me concentrer sur la saveur du vin mais je suis trop tendue. Je me demande comment les Kyte vont vouloir aborder le sujet.

Laissez-les donner le ton, m'avait suggéré l'inspectrice Wiggins. Ils vous feront savoir ce qu'ils ont besoin d'entendre. Si vous n'avez pas de réponse à leurs questions, dites-le, tout simplement. Je repose mon verre et laisse choir mes mains sur mes genoux. La table tremble très légèrement : c'est le pied d'Edward qui s'agite, trahissant ses nerfs. À ma grande surprise, c'est lui qui prend la parole en premier.

« Nous voulions vous rencontrer pour vous dire à quel point nous vous sommes reconnaissants, commence-t-il comme s'il prononçait enfin un discours qu'il aurait secrètement révisé d'innombrables fois. Nous avons parcouru votre déposition et cela nous a beaucoup réconfortés d'apprendre que maman n'était pas seule, à la fin. Qu'elle avait quelqu'un à qui parler... quelqu'un qui pouvait lui parler. »

Polly lève ses yeux brouillés par les larmes et me demande abruptement : « Est-ce que vous pouvez nous raconter ce qu'elle a dit ? Nous savons que vous avez tout déclaré à la police, mais... est-ce qu'elle avait sa voix normale ? »

Kate Wiggins intervient : « Polly, je ne suis pas sûre que Frances puisse... » mais je l'interromps avec une fermeté que je suis loin de ressentir : « Nous avons parlé, oui. Elle me semblait passablement...

maîtresse d'elle-même. Elle ne semblait pas paniquée. En tout cas, si elle l'était, elle n'en a rien laissé paraître. Vous savez, n'est-ce pas, que je ne pouvais pas la voir ? »

Je ne sais pas pourquoi mais il me semble très important qu'ils se rappellent ce détail. Polly hoche la tête, ses yeux pâles rivés sur moi.

Je jette un coup d'œil à la ronde. Tout le monde semble attendre quelque chose – je réalise alors qu'il s'agit de la suite de mon récit. L'attention absolue de chacun est concentrée sur moi, un sentiment légèrement affolant, et pourtant pas totalement désagréable.

« Il faisait très sombre, poursuis-je, ma voix soudain frêle dans ce grand espace blanc. C'est pour cela, et aussi à cause de la position de la voiture, que je n'ai pas pu voir si elle était grièvement blessée. Je ne le savais pas. Elle m'a dit qu'il lui semblait avoir les jambes abîmées mais qu'hormis cela, ça allait. Elle ne semblait pas souffrir. Elle m'a expliqué qu'elle avait quitté la route parce qu'elle avait voulu éviter un renard. Ensuite elle m'a raconté qu'elle habitait la région... Elle a aussi mentionné le fait que la voiture venait d'être nettoyée. »

Du coin de l'œil, j'ai vu la tête de Laurence plonger. Son regard s'est posé sur ses mains tandis qu'il accusait le coup, ce rappel d'une vie antérieure.

« Oui... » Je continue comme si tout me revenait à l'instant. « Elle a fait une sorte de plaisanterie sur le fait que son mari – que vous – avait fait nettoyer la voiture très peu de temps auparavant. »

À ce moment-là, Polly laisse échapper un son : mi-rire, mi-sanglot. Charlotte Black pousse la boîte de mouchoirs en papier en travers de la table et tend la main pour toucher les doigts de Polly. L'éclat de la lampe se prend dans son bracelet.

« Elle m'a remerciée de lui tenir compagnie. Je me souviens m'être fait la réflexion que ce devait être une personne très digne. »

En réalité, cette pensée ne m'a traversé l'esprit qu'après l'accident, au moment où j'ai relu ma déposition en compagnie de l'agent O'Driscoll. Il me semble cependant que c'est le genre de choses qu'ils aimeraient entendre – qu'ils ont *besoin* d'entendre, pour être plus exact.

Polly pleure sans retenue, maintenant, sa main triture une boule de mouchoirs. Edward est très silencieux. J'observe une petite pause, à peine un battement, puis je ne résiste pas à la tentation d'ajouter : « Et

puis, quand je lui ai annoncé que je voyais arriver l’ambulance, elle m’a dit “Dites-leur que je les aime”. »

Je sens l’agent Wiggins remuer légèrement sur sa chaise pendant que je prononce ces mots. Cela ne figurait pas dans le rapport.

« Juste ces mots-là : “Dites-leur que je les aime.” Ce sont ses derniers mots. »

Je lève la tête et mon regard se pose sur le visage de Laurence, l’œil du cyclone. Je le vois expirer d’un coup et ce souffle semble emporter avec lui toute son énergie. Il ressemble davantage à un vieillard désormais, affaibli et fatigué, le visage creusé par l’épuisement. Quand il lève son verre à ses lèvres, sa main tremble. Charlotte Black presse les articulations de ses doigts contre ses yeux. J’ai l’impression qu’elle est surprise et que sa réaction l’embarrasse. Edward fixe intensément la table. Seuls les gémissements de Polly brisent le silence.

« Je ne peux rien vous dire de plus, malheureusement. Je suis désolée, ce n’est pas grand-chose... »

Laurence finit par prendre la parole.

« Eh bien, je n’ai plus de questions. C’est très gentil de votre part, Frances. Très délicat. Merci pour cela, ainsi que pour... »

Sa voix le trahit. Il jette un regard à la ronde, comme s’il réalisait soudain où il se trouvait, puis il s’éclaircit la voix et consulte ses enfants.

« Est-ce que quelqu’un d’autre a une question à poser ? »

La pièce reste plongée dans le silence.

« J’aurais tellement aimé vous aider davantage. »

Je prends une nouvelle gorgée de vin. Il est d’un rouge profond, intense, qui colore brièvement le verre quand on l’incline un peu. Si je m’y connaissais mieux, peut-être que je reconnaîtrais la saveur de ces vins que l’on évoque dans les romans et les critiques gastronomiques – ceux qui semblent toujours avoir un goût de prune, de cerise ou de cannelle. J’aurais bien envie de le finir mais cela pourrait sembler malvenu, pique-assiette. Je le repose donc en étouffant un soupir. Kate Wiggins m’adresse un léger signe de la tête et commence à repousser sa chaise. Je suis congédiée.

« Je crois que je ferais bien d’y aller. En tout cas, si vous avez d’autres questions ou si je peux faire quoi que ce soit...

— Vous ne voulez pas rester dîner, ou tout au moins finir votre verre ? » intervient Polly, ses poings enserrant la boule de mouchoirs humides.

Elle a fini par se ressaisir mais je devine que le reste de la famille est étonné, voire légèrement déconcerté par sa proposition. Je secoue la tête en me levant. Charlotte Black m'annonce qu'elle me raccompagne à la porte et, après une légère hésitation, Kate Wiggins m'adresse un sourire de remerciement. Je passe de l'un à l'autre pour prendre congé. Arrivée à Polly, je pose ma main sur sa manche et exerce une très légère pression de mes doigts tout en cherchant son regard : « Prends soin de toi, d'accord ? » Puis je remonte l'escalier, sur les talons de Charlotte.

« Quelles fleurs magnifiques, lui fais-je remarquer tandis que nous retraversons le couloir, cette fois en direction de la porte d'entrée.

— Nous n'arrêtons pas d'en recevoir. Pourtant, l'enterrement est passé depuis longtemps, maintenant, dit Charlotte. Les gens sont si gentils mais c'est presque trop, nous n'avons plus assez de vases, nous sommes obligés de les mettre dans des seaux à glace, et tous les lavabos débordent de fleurs. Alys a toujours adoré les fleurs. Avez-vous entendu parler de son jardin, à Biddenbrooke ? Oh, il est assez connu, pourtant. Vous devriez le voir au mois de juin. Uniquement des fleurs blanches, bien entendu. »

Elle me regarde enfiler mon manteau : « Attendez un instant. » Elle disparaît dans une pièce et en ressort les bras chargés d'un énorme bouquet fait main : des roses et des renoncules couleur crème, emmaillotées dans d'épaisses couches de papier de soie bruissant aux teintes sobres, violet et gris tourterelle.

« Ils ne s'en apercevront même pas. Prenez-les, pour l'amour de Dieu. Alys aurait détesté voir ces fleurs abandonnées dans des pièces sombres, sans personne pour les contempler. Je vous assure que c'est mieux ainsi. Personne ne s'en préoccupera, ici. Prenez-les. »

Je parcours les rues glissantes les bras chargés de mon luxueux fardeau. Les pétales blancs sont froids et fermes contre ma joue et, bien que mes doigts ne tardent pas à s'engourdir au contact glacé des tiges humides, je me surprends à savourer la beauté flagrante de mon trophée, les regards qui s'y attardent et la vie différente qu'il semble suggérer.

Arrivée chez moi, je découvre une petite note glissée entre les couches de papier de soie et de cellophane. Je comprends qu'elle vient de la directrice de Radio 4 et de son mari (« Pour Laurence, Teddy et Pol. Toutes nos condoléances et toute notre affection »). Je coupe les tiges et je place le bouquet ainsi arrangé dans ma chambre à coucher. Je veux me laisser porter par son parfum au moment de glisser dans le sommeil.

Environ une semaine plus tard, alors que les pétales commencent à se détacher, formant des grappes laiteuses au pied du vase, je trouve une enveloppe dans ma boîte aux lettres en rentrant du bureau. Une carte rigide, immaculée, le grattement d'un stylo à plume, l'impulsion de l'encre bleu marine : Polly m'invite à une messe commémorative qui aura lieu dans un mois. « Si vous avez envie de vous joindre à nous, nous serions heureux de vous y voir », écrit-elle. À côté de son nom, trois baisers griffonnés par réflexe : « XXX ». Je dépose la carte sur le manteau de la cheminée et quand j'en parle à Hester, je lui dis que je n'ai pas encore décidé si j'y allais ou pas. Bien entendu, ce n'est pas complètement vrai.

J'ai pris place au fond de l'église où se bouscule une foule impressionnante. L'assemblée est cossue : je reconnais Mary Pym à quelques rangs de moi, penchée en avant pour saluer un dramaturge ; une rangée entière est occupée par les cadres supérieurs de McCaskill, la maison d'édition de Laurence Kyte. Il y a aussi quelques acteurs et académiciens distingués, des ministres et un bon nombre de représentants de son ancien groupe de Soho, des poètes et autres voyous, écrivains libertins dont il aimait s'entourer en sortant d'Oxford. (D'ailleurs, il joue encore au tennis avec Malcolm Azaria et Nikolai Titov pendant les week-ends, si l'on en croit les articles de presse que j'ai consultés en ligne.)

Kate Wiggins, vêtue d'une veste élégante et de chaussures à talons flambant neuves, s'approche pour m'adresser un salut discret avant le début de la messe. « Je me demandais si je vous verrais ici, me dit-elle. Polly m'a demandé vos coordonnées, j'espère que je n'ai pas commis d'impair en les lui donnant. »

Je la rassure. Elle est sur le point de dire quelque chose d'autre – peut-être une allusion au petit détail supplémentaire que j'ai glissé lors de notre entretien dans la cuisine des Kyte ? Sans doute l'a-t-elle

complètement oublié, au contraire – mais un mouvement général parcourt l’assemblée, chacun s’empressant de rejoindre son rang pour le début de la cérémonie. Elle me murmure « On se voit tout à l’heure », et retourne à sa place.

Oui, les voilà. Laurence et les enfants pénètrent dans l’église et avancent le long de l’allée centrale. Edward – Teddy – se tient droit, le visage impénétrable sous le vernis social de protection nécessaire pour rendre leurs sourires aux personnes de l’assemblée. Polly en revanche, recroquevillée dans ses vêtements noirs, me fait penser à un oiseau surpris par l’averse. Une dame plus âgée, d’apparence fragile, sans doute la mère d’Alys, marche à leurs côtés en s’appuyant au bras de Laurence. J’ai l’impression qu’il a maigri.

Nous nous levons pour entonner « Père éternel, puissant sauveteur ». Le choix de cet hymne de marins me paraît tout d’abord étrange, mais au fur et à mesure que nous en égrenons les paroles, la vision qu’il véhicule, celle de l’existence humaine aussi vulnérable qu’un esquif sur la mer déchaînée, me semble de plus en plus de circonstance.

Autour de moi, chacun farfouille dans ses poches et ses sacs pour y dénicher quelque mouchoir en papier.

Teddy, très maître de lui, lit un poème de Christina Rossetti. Une femme d’âge moyen – une ancienne compagne de classe ? Une voisine de Biddenbrooke ? – déclame hâtivement un texte de Vita Sackville-West consacré au jardinage, avant de se rasseoir en se mouchant. Un ténor entonne ensuite un chant de Peter Warlock.

Puis c’est Malcolm Azaria, semblable à un ours grisonnant dans son complet en velours de coton noir tirant sur le gris aux genoux, qui prononce l’éloge funèbre.

Il s’exprime avec une chaleur et une affection manifestes, mais sans essayer de déguiser les failles et les excentricités d’Alys. Au contraire, il attire même notre attention sur celles-ci, évoquant la personnalité bien vivante qui vient se substituer à la seule absence que je ressentais auparavant.

Je retiens ma respiration pour mieux l’écouter raconter cette première fois où il a entendu parler d’Alys. C’était lors d’une soirée au French House, peu de temps après ses débuts à l’école d’art, alors qu’elle débarquait fraîchement de Salisbury. « Nous lui en voulions tous un peu,

raconte-t-il avec une légère toux amusée. Nous imaginions une de ces affreuses Lorelei, décidée à nous voler notre Laurence. D'ailleurs, ce préjugé a persisté jusqu'à ce que nous la rencontrions et que nous tombions tous amoureux d'elle, comme un seul homme. »

À mesure qu'Azaria parle, les contours d'Alys se précisent : son enthousiasme, ses excentricités, ses faiblesses. Quelqu'un qui avait l'œil pour la beauté et pour l'absurde ; une personne plutôt rêveuse, distraite, générant toujours une atmosphère chaotique de fête foraine (« ah, ces confitures de quetsches et ces fameuses montagnes de meringues que nous savourions sous les pommiers, à Biddenbrooke ! »). Un grondement d'approbation amusé et affectueux parcourt l'assemblée lorsqu'il énumère les passeports perdus, les trains manqués et les déjeuners dominicaux servis en fin d'après-midi.

« ...mais elle n'oubliait jamais ce qui était véritablement important, ajoute-t-il en levant un doigt. Quand on vous assénait une critique incendiaire, Alys – la seule avec laquelle on ait le courage de parler – était toujours la première à décrocher son téléphone pour vous proposer une grande balade, une bouteille de bordeaux ou une attaque à main armée contre le journaliste en question. »

Il s'attarde peu sur ses accès occasionnels de mélancolie : « Son exceptionnel talent pour le bonheur n'a pas toujours été porté par le monde dans lequel elle évoluait. » Il s'étend davantage, en revanche, sur ses sources de joie les plus fiables : le plaisir qu'elle prenait à s'occuper de son jardin, ses enfants et sa complicité avec son mari. « Pour tout observateur extérieur, n'importe quel couple représente souvent un mystère insondable, dit-il. On sentait cependant que leur mystère à eux était d'une étoffe rare, un mystère plein de grottes secrètes, de contrebandiers et de caravanes de gitans, et qui se terminerait par un véritable festin. » Il s'interrompt le temps de laisser s'apaiser quelques rires étouffés et reconnaissants, puis esquisse un geste maladroit vers la première rangée, en concluant : « Sachez, chers Laurence, Teddy, Polly, que nous sommes de tout cœur avec vous. » Il redescend alors de l'autel d'un pas rapide et rejoint sa place.

Je vois Laurence se pencher vers lui pour le remercier, tendre la main pour toucher la sienne.

Après la messe, la foule reflue progressivement de l'église, de petits groupes se forment, se laissant distancer par le plus gros de la procession qui traverse doucement le square en direction de la demeure des Kyte : des couples d'âge moyen, des groupes de grandes filles au regard larmoyant, une dame d'un certain âge secondée d'un chien d'aveugle. Le vent souffle par bourrasques en cette journée de début de printemps : il secoue les arbres de The Grove, des parcelles de ciel bleu apparaissent et disparaissent dans le ciel comme autant de petits éclats de lumière éphémères. La tension se relâche. Les invités se saluent, s'embrassent, s'échangent des sourires. Cela sent le soulagement après l'épreuve, la perspective réconfortante d'une boisson bien corsée.

J'aperçois Azaria et Paul Crewe, restés debout non loin de la petite croix de pierre le temps d'allumer leurs cigarettes, plongés dans une discussion avec Charlotte Black et une femme un peu plus jeune dont la crinière noire est traversée d'une mèche blanche à la tempe, comme un blaireau. Une averse soudaine éparpille le groupe qui s'éloigne précipitamment en se protégeant la tête à grand renfort de vestes et d'écharpes, oubliant soudain toute élégance, semblable à n'importe quelle foule surprise par la pluie.

Je me suis réfugiée sous un groupe d'arbres, patientant prudemment en scrutant le ciel, quand j'entends quelqu'un crier mon nom.

« Frances, lance Polly en tendant son parapluie au-dessus de ma tête. J'espérais vous voir. Vous nous accompagnez à la maison, n'est-ce pas ? » Apparemment, il ne lui restait plus assez de larmes pour cette journée et je découvre que, sans les taches et les cernes rouges autour de ses yeux, elle est plutôt jolie, à sa manière éthérée, inconsistante.

Nous poursuivons le chemin ensemble, dans l'intimité sombre du parapluie. Au début nous n'arrêtons pas de nous bousculer, peinant à accorder nos pas, jusqu'à ce qu'elle me donne un coup de coude en me lançant : « Accrochez-vous à moi, vous voulez bien ? » C'est beaucoup plus facile ensuite.

Je lui dis à quel point j'ai apprécié la messe et combien j'ai été émue par le discours de Malcolm Azaria.

« Oh, oui. Malcolm trouve toujours les bons mots. C'est un des plus vieux amis de papa, vous savez. Sa femme Jo – celle qui porte un manteau turquoise – et lui sont particulièrement gentils avec nous depuis

que maman est morte. Ils gardent un œil sur papa, ils passent nous voir, ils l'emmènent déjeuner, ce genre de choses. Ils veillent sur lui.

— Et... comment va-t-il ?

— Pff, laisse échapper Polly en haussant les épaules, un petit geste de douleur et de perplexité. C'est difficile à dire, en fait. Il se lève, il fait des promenades, il s'achète des livres, il s'enferme dans son bureau, il en ressort pour les repas. Je ne crois pas qu'il ait repris l'écriture et j'ai l'impression que ça commence à l'inquiéter. Personnellement, il me semble que c'est beaucoup trop tôt pour ça, de toute manière. Mais je n'en sais rien au fond.

— Et toi, comment ça va ? »

Nous nous engageons dans la rue des Kyte.

« Moi ? Oh, ça va, ça va, je me débrouille, comme tu peux te l'imaginer. »

— Je n' imagine pas grand-chose, non. Je ne sais rien de toi. »

Bien sûr, ce n'est pas complètement vrai. Mes recherches Internet (les nombreux portraits réalisés sur son père, son profil Facebook ouvert à tous, ses publications sur Twitter – manifestement, elle ne se préoccupe pas beaucoup des mesures de protection de l'intimité) m'ont appris qu'elle a dix-neuf ans, qu'elle fréquente un cours d'art dramatique, peut-être pas le meilleur mais néanmoins une bonne référence. Je sais qu'elle était inscrite à l'école de filles de Londres jusqu'à ses seize ans avant d'intégrer un internat vaguement artistique et gauchisant, où elle a commencé à fréquenter des jeunes prénommés Tabitha ou Inigo. Je sais qu'elle a passé son année sabbatique à enseigner en Afrique du Sud et qu'elle a validé un stage dans l'administration du National Theatre. Je sais aussi qu'elle vient de se séparer d'un intérimaire de la BBC, un dénommé Sandeev.

Polly s'arrête et me dévisage : « Non. Bien sûr que tu ne sais rien. C'est ridicule, je ne sais pas pourquoi j'ai l'impression que tu sais tout. »

Elle enroule à nouveau mon bras autour du sien et m'entraîne avec elle. Les chaussures que j'ai achetées pour l'occasion ne sont pas étanches mais ce n'est pas évident d'éviter les flaques quand on ne choisit pas où on pose le pied. J'ai l'impression d'être poussée par la simple force de sa personnalité.

« C'est sacrément le bordel, je trouve, reprend-elle en essayant de prendre un ton le plus léger possible. Les gens me disent que ça prend beaucoup de temps de s'habituer à un bouleversement de cette ampleur, sans parler de s'en remettre... Comme si j'allais m'en remettre *un jour* ! Parfois, je me réveille le matin et tout va bien, je me sens bien. Jusqu'à ce moment affreux où ça me revient. C'est comme si je tombais. » Sa voix chavire.

« Je pense tout le temps à elle, finit-elle par avouer d'une voix sombre. J'aurais voulu pouvoir lui dire encore quelques trucs. Lui poser des questions. »

Nous remontons l'allée, maintenant. Les graviers crissent sous nos talons. Au moment de gravir les marches pour pénétrer dans la chaleur de la maison, un homme en veste blanche vient au-devant de nous, nous décharge de nos manteaux et du parapluie et disparaît avec ceux-ci dans une des pièces situées de part et d'autre du couloir. Un plateau couvert de verres a été déposé sur la table de l'entrée. Polly attrape une flûte de champagne. « Vraiment ? » me demande-t-elle d'un air peu convaincu quand j'opte pour un verre de jus d'orange.

Un groupe de personnes pénètre dans l'entrée sur nos talons, en même temps qu'une bourrasque de vent et de gouttes de pluie. Mary Pym se trouve parmi elles, les cheveux légèrement ébouriffés par le temps. Repérant tout de suite le miroir ornant un mur de la pièce, elle commence à se refaire une beauté et m'aperçoit soudain par-dessus son épaule.

« Oh ! s'exclame-t-elle en se retournant. Frances ! Quelle surprise de te voir ici ! »

Je lui adresse un sourire poli tandis que Polly tire sur ma manche.

« Viens, me presse-t-elle, ennuyée par ces nouveaux arrivants. Il faut que j'aille chercher quelque chose dans ma chambre, j'en ai pour une seconde. »

Je lance un « On se voit tout à l'heure ! » à Mary tout en emboîtant le pas à la silhouette gracile de Polly qui s'élance à l'assaut des marches couleur de blé mûr.

Nous montons. Arrivées à un mi-palier, une porte entrebâillée m'offre un aperçu du bureau de Laurence : une pièce lumineuse, meublée avec parcimonie, un Mac antédiluvien posé sur une table à tréteaux, une

affreuse chaise de bureau, des stores blancs à la fenêtre, des murs tapissés de rangées de livres. D'autres livres, encore, empilés le long des plinthes.

Nous gravissons quelques marches supplémentaires, dépassant une série de cadres accrochés de manière un peu anarchique : de vieux dessins extraits du magazine satirique *Private Eye*, des estampes de Ravilious et des œuvres d'art destinées aux diverses traductions allemandes et françaises des romans de Laurence. Un peu plus loin, je laisse plonger mon regard dans une salle de bains dotée d'une baignoire à pattes de lion, la vision fugace d'un placard-séchoir garni d'épaisses et luxueuses serviettes blanches, puis une porte fermée – la chambre à coucher du maître ? Nous continuons de monter, l'escalier se fait plus étroit à mesure que nous approchons de l'étage supérieur éclairé d'un énorme vasistas éclaboussé de bruine.

La chambre de Polly est peinte en turquoise. Une guirlande de lumignons en forme de piments est enroulée autour des torsades pareilles à des sucres d'orge de son lit blanc. Un poster annonçant un spectacle de Théâtre de Complicité est épinglé à un tableau d'affichage, au milieu de quelques bandes de Photomaton recourbées sur elles-mêmes, d'anciens laissez-passer pour les festivals de Gladstonbury et celui de Latitude, ainsi qu'une poignée de cartes postales : quelques Botticelli, une esquisse de chaussure par Tracey Emin, l'un des nombreux personnages mondains et sophistiqués portraiturés par Sargent, complaisamment adossé à quelque tapisserie.

Elle referme la porte derrière nous et attrape un paquet de Camel posé sur la commode avant d'ouvrir la fenêtre, laissant s'engouffrer un courant d'air frais. Elle attrape le jeté de lit tricoté qu'elle enroule autour de ses épaules avant de s'asseoir sur le rebord de la fenêtre. « Tu en veux une ? » me demande-t-elle en agitant le paquet dans ma direction. Je secoue la tête.

« Tu habites encore ici ? »

Je m'avance nonchalamment vers sa coiffeuse, mes yeux repérant rapidement la photographie encadrée qui trône entre les tubes, les flacons, les coupelles débordant de pinces à cheveux, les gommes parfumées et les tout derniers baumes à lèvres, autant de restes d'une enfance qu'elle ne semble manifestement pas près de quitter.

Elle me répond que non, qu'elle vit à Fulham avec une amie de son école. Elle ajoute quelques mots sur son cours d'art dramatique, à quel point elle avait voulu s'y inscrire mais qu'une fois inscrite elle avait été assez déçue, très sincèrement. Apparemment, elle n'y est pas retournée souvent depuis le décès d'Alys. Son responsable à l'école a d'ailleurs appelé la semaine dernière et elle a accepté de s'y rendre pour le rencontrer le mardi suivant. « Ce connard ferait mieux d'être indulgent avec moi », lance-t-elle en envoyant une longue bouffée de fumée dans les branches mouillées qui s'agitent devant la fenêtre.

Veillant à émettre à intervalles réguliers de petits sons de compréhension et de compassion, j'examine sans relâche le cliché reposant sur la coiffeuse. Chaussée de tongs et d'une robe dos nu jaune soleil, Alys est assise sur une plage de galets. Le vent a rabattu ses cheveux sur son visage. Des épaules solides, carrées, des épaules de nageuse. Sa bouche est ouverte, comme si elle s'apprêtait à lancer quelque boutade au photographe.

Si Laurence est sombre, elle est lumineuse : cette sorte de luminosité évanescence dont Polly a hérité. Cette luminosité-là, qui me fait penser à une forêt de bouleaux.

Alors voilà, me dis-je en croisant le regard d'Alys. Te voilà.

Polly laisse tomber la cendre de sa cigarette dans le bac à fleurs et sirote son champagne. Elle commence à me parler de Sandeev, maintenant. Elle l'a quitté avant Noël, m'explique-t-elle, et bien sûr je ne bronche pas. Je me contente de hocher la tête même si je sais, d'après les commentaires pleins de sympathie qu'elle a reçus sur Facebook, que cela ne s'est pas passé exactement comme elle le décrit.

C'était mieux ainsi, m'explique-t-elle en soupirant. Cette histoire n'allait nulle part, et d'ailleurs ils ne se sont pas revus depuis la séparation. Il avait néanmoins appelé quand il avait entendu la nouvelle – il était terriblement ému, Alys et lui s'étaient toujours entendus comme larrons en foire – et il ne serait pas étonnant qu'il passe, aujourd'hui. Il n'avait pas pu venir à la messe de commémoration parce qu'il était de service, mais il avait promis de passer après, s'il le pouvait.

Polly est très jeune, bien sûr ; par-dessus le marché elle a ce désir évident et d'assez mauvais goût d'attirer l'attention que l'on retrouve souvent chez les artistes. Cela ne lui pose aucun cas de conscience de ne

parler que d'elle, comme si c'était son droit imprescriptible d'être écoutée. Tant mieux, après tout. C'est à peine si elle s'est aperçue à quel point la conversation est inégale. Là aussi, c'est mieux comme cela.

Les joues creusées par l'effort, elle aspire une dernière bouffée de sa cigarette, envoie valdinguer son mégot dans la rue d'une pichenette et tire sur la fenêtre à guillotine qui se referme en claquant. « J'aime bien passer du temps avec toi, dit-elle lentement, comme si cette constatation venait de la frapper. Tout le monde semble avoir besoin de me dire comment je me sens – “Tu te sens coupable parce que tu l'as toujours menée par le bout du nez”, “Tu te sens perdue parce que c'était elle qui te montrait toujours le droit chemin”, tout ce putain de blabla. Toi, tu ne fais pas ça.

— Je suis là pour toi, tu sais. Vraiment, Polly, je me tiens à ta disposition si tu as besoin de parler. Garde bien cela en tête.

— Hmm, me répond-elle tout en cherchant un mascara sur la coiffeuse. Je ne voulais pas en mettre avant la messe, ajoute-t-elle, parfaitement immobile, profondément concentrée sur son reflet dans le miroir. Je ne voulais pas me retrouver avec des yeux de panda. Mais je crois que ça va aller, maintenant. » Elle renforce le pinceau dans le tube, vaporise un peu de parfum en l'air et effectue quelques pas dans ce nuage de vapeur odorante avant de se retourner vers la porte. La pièce est pleine d'odeur de cigarette et de tubéreuse.

« On y va ? »

Le vestibule est bondé de petits groupes joyeux échangeant les derniers potins en date ; ils s'écartent respectueusement en voyant Polly descendre les marches de l'escalier. Murmurant des excuses, une femme se fraie un chemin entre nous, jouant des épaules pour enfiler son manteau. Au moment où elle part, je remarque la pâleur de son visage et l'étonnante mèche blanche, sur sa tempe.

Du côté de la cuisine, les serveurs fournissent des efforts polis pour fendre la foule, resservant les uns et proposant aux autres des petits amuse-gueules chauds : des « anges à cheval² », des petites saucisses jonchant, pêle-mêle, des coupelles au milieu desquelles trônent des bols de moutarde anglaise.

Appelée par les Azaria, Polly s'échappe sans un au revoir. *Une girouette*, me dis-je, nullement surprise.

Je me déplace dans la pièce sans destination précise, écoutant les uns et les autres évoquer la famille d'une voix étouffée, échangeant sur la manière dont elle affronte la situation, la perte immense que cela représente pour les vies de chacun d'eux. « C'est un choc *tellement* épouvantable », répètent-ils indéfiniment. Avant d'ajouter l'inévitable : « On ne sait jamais ce qui peut arriver, n'est-ce pas. » L'assemblée a beau être cultivée, lettrée, les lieux communs semblent de rigueur en ce genre d'occasion.

La mère d'Alys est assise dans un fauteuil, non loin des portes-fenêtres, son chat sur les genoux. Elle converse avec Charlotte Black et quelqu'un de chez McCaskill. Derrière elle, le jardin, invisible lors de ma première visite, ne manque pas de charme bien qu'il porte encore les traces du désordre hivernal. Lancé dans une série de minuscules mouvements répétitifs semblables à ceux d'un coucou, un rouge-gorge picore quelque chose sur le chemin de briques qui serpente entre les courbes des haies et d'arbres fruitiers d'apparence osseuse, jusqu'à un kiosque au fond du jardin.

Je les imagine tous les deux là-bas, installés côte à côte sur le banc en bois durant les longues soirées d'été. Pieds nus dans l'herbe tiède, leurs visages aveuglément tournés vers les derniers rayons d'un soleil tardif.

« Deux fois par semaine, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige », poursuit une vieille dame, et je remarque le labrador au pelage doré, patiemment allongé à ses pieds, la bande réfléchissante de son harnais. « Elle avait une si jolie voix. Tellement expressive. Elle lisait merveilleusement bien les textes d'Édith Wharton. »

« Bonjour ! me lance Teddy en passant. Comment allez-vous ? »

Il n'attend pas la réponse. Une jolie fille au visage sérieux l'attend en bas de l'escalier. Au moment où ils s'embrassent pour se saluer, elle pose la main sur son avant-bras et la laisse reposer là, juste un instant de plus, tout en lui débitant l'un de ces clichés empathiques de circonstance. Je vois bien que ce baiser pourrait bien être le début de quelque chose.

Elle est, j'en mettrais ma main à couper, la fille de quelqu'un. L'enfant de l'un de ces dramaturges ou de ces critiques qui papillonnent autour de moi en se resservant sans compter d'huîtres et de vin. Une amie de la famille.

Je la détaille – sa frange désordonnée, sa silhouette élancée, son sautoir de perles en plastique, l'expression de son visage –, et tout d'un coup quelque chose me frappe. Elle me rappelle quelqu'un. Mais qui ? La réponse est là, au bout de ma langue, quand Laurence, un verre vide à la main, recule d'un pas et me bouscule légèrement avec son coude. Il se retourne aussitôt en s'excusant. L'espace d'un instant, je vois son trouble : il essaie de mettre un nom sur mon visage. Je m'imagine à travers ses yeux, pâle, insignifiante, aussi quelconque que mes vêtements. Personne en particulier.

« Frances, dis-je finalement pour lui rafraîchir la mémoire.

— Oh, bien sûr. » Il est clair qu'il ne savait pas que j'avais été conviée.
« C'est vraiment gentil d'être venue.

— J'ai trouvé la cérémonie extrêmement émouvante », dis-je en levant les yeux vers lui. Je remarque les ombres grises, sous ses yeux, les contours imprécis de son cou. « Et puis, j'étais vraiment enchantée de passer un peu de temps avec Polly. »

Quelque part derrière lui, Mary Pym est en train de papoter avec le présentateur d'une émission de radio consacrée à la littérature, mais je vois bien que son attention se relâche pour se concentrer sur Laurence et moi. Je me penche en avant et lui lance familièrement : « Permettez-moi de vous aider », tout en époussetant quelque chose – un peu de moutarde ou une peluche, peut-être – de sa manche.

« Ah, dit-il. Merci.

— Je vais devoir filer, malheureusement. Je suis déjà en retard. Mais je voulais au moins vous saluer, vous remercier de m'avoir invitée, cela m'a beaucoup touchée, vraiment.

— Eh bien, je suis heureux que vous ayez pu venir », prononce-t-il lentement. Son regard s'échappe par-dessus mon épaule pour jauger, évaluer l'assemblée et se demander – avec, à ce qu'il me semble, une certaine lassitude – jusqu'à quand ces mondanités risquent encore de se prolonger.

Esquissant un pas vers lui, je me hisse sur mes pieds et dépose un baiser sur une de ses joues. À l'expression de son visage, je comprends que l'initiative est plutôt malvenue. Je risque un petit sourire et me retourne pour fendre la foule en direction de l'escalier.

La main posée sur le pommeau de la rampe, en bas de l'escalier, je lance un dernier : « Prenez soin de vous, Teddy ! » Ce dernier me répond d'un vague geste de la main, poli au sens le plus strict du terme. La fille avec laquelle il converse ne prend même pas la peine de me regarder. Il se retourne vers elle : « Oh, Honor, laisse-moi tranquille. » Tandis que je gravis les marches couleur de blé, elle lui répond (de cette voix profonde, à la fois rauque et modulée qui, d'après mon expérience, requiert un certain entraînement) : « Pour l'amour de Dieu, il faut que tu acceptes de prendre le temps d'*intégrer* ce qui est arrivé. Prends un peu de vacances. Bon sang, ils te doivent bien ça, quand même ! Et puis de toute manière, ils *t'adorent*. »

Pendant que je patiente dans le vestibule, attendant que le jeune homme obligeant en veste blanche ait retrouvé mon manteau, la carte postale de Sargent me revient à l'esprit. Cette expression particulière, comme si tout lui était dû, cette confiance en soi parfaitement imperméable. Je me dis : *Ah, voilà. C'était ça. Tu me rappelles cette carte.*

Très serviable, le jeune homme me rapporte non seulement mon manteau mais également le parapluie de Polly. Il ne pleut plus mais je l'emporte tout de même.

La plupart du temps, le matin, on entend Mary avant de la voir. Elle fait partie de ces gens qui sont inlassablement et ostensiblement débordés. L'attente devant l'ascenseur, le temps de montée jusqu'à notre étage, tous ces moments sont généralement l'occasion d'un petit coup de fil. Quand les portes s'ouvrent pour la déposer au cinquième étage, elle est au beau milieu d'une conversation animée concernant le week-end passé ou à venir, la météo ou ses chiens. Sa voix parcourt toute l'étendue silencieuse de la moquette du bureau et se répand au-delà des rangées d'écrans inclinés. C'est le son de longues promenades sur les plages humides du nord du Norfolk, d'enfants pensionnaires à Winchester ou à Wycombe Abbey, d'une maison de vacances en Auvergne. Cela ne me fait aucun bien d'écouter les élucubrations de Mary.

Cette fois au moins, le coup de fil est d'ordre professionnel. Elle parle à l'un de ses principaux contributeurs. Je m'en rends compte au moment où elle susurre : « Oh, envoie-le quand tu as fini, chéri. Jeudi, quand ça

t'arrange. » Ce qui veut dire que son article va arriver en fin d'après-midi, pile au moment où nous sommes censés envoyer nos pages aux imprimeurs. Mary va le lire et y griffonner des questions, puis elle me le passera avant de s'éclipser élégamment pour aller retrouver son avocat d'entreprise de mari à un cocktail de Primrose Hill pendant que je resterai coincée ici une heure ou deux de plus à gérer la suite des événements.

Mon bureau est placé à côté de la fenêtre, et au lieu de vérifier qu'il ne reste aucune coquille dans le dernier article d'Ambrose Pritchett, je me surprends à laisser sans cesse errer mon regard à l'extérieur. Un ciel de plomb pèse sur Londres. Les prévisions annoncent de la pluie. À peine consciente des paroles de Mary émergeant du sas des ascenseurs, je contemple les rubans d'argent terne formés par les silhouettes des trains, arrivant et repartant de la gare, la rotation lente des grues au-dessus de chantiers lointains. Au-delà du brouillard, au-delà de la ville, une ligne de verdure – les collines de Surrey – est étonnamment baignée de soleil.

Revenant à mon écran, je m'étonne de ce que si peu de gens comprennent la différence entre « balade » et « ballade ».

Mary atteint son bureau, dépose son sac sur sa chaise et se retourne vers moi. Elle porte deux tasses de café sur un plateau en carton. « Je t'en ai pris un, m'annonce-t-elle tout en se débarrassant de son manteau de laine bouillie aubergine. Tu préfères un cappuccino ou un crème ?

— Les deux me vont. »

Cela fait sept ans que je travaille avec Mary et elle ne m'a jamais apporté de café.

« Très bien, je prends le cappuccino. Tu veux un croissant ? ajoute-t-elle en me tendant un sachet en papier blanc. Si, si, vas-y, c'est pour toi.

— Merci beaucoup. »

L'inscription sur le sachet m'indique qu'elle est allée chez le meilleur traiteur du coin, celui où je ne m'arrête que quand j'estime que j'ai droit à une récompense. De respectables jambons ornent les poutres du plafond et de grands bocaux de verre regorgeant d'Amaretti décorent le comptoir. J'ôte le couvercle de mon crème et je casse une pointe du croissant. D'épais flocons de pâte au beurre se répandent sur mon tapis de souris.

« Je viens de me mettre à l'article d'Ambrose.

— Alors ?

— Pas trop mal. » Je trempe mon croissant dans ma tasse. « Oh, avant que j’oublie ! Alison Freiberg a appelé. Est-ce que tu peux la rappeler ?

— Je vais m’en occuper. »

Mary déballe son sac pour retrouver son agenda turquoise. Elle le feuillette, les pages à tranche dorée ondulant luxueusement entre ses doigts, quand tout d’un coup elle s’interrompt, comme perdue dans une pensée, et se met à tapoter ses dents avec son Montblanc. Puis elle s’avance vers mon bureau et s’arrête juste derrière mes épaules. C’est très déconcertant. *Peut-être qu’elle va me virer. Peut-être que le croissant, c’était pour se donner bonne conscience.* Je l’ignore et me concentre sur mon écran, sur ces deux colonnes de mots bien alignées, rassurantes.

« Tiens, au fait, je t’ai vue à la messe commémorative d’Alys Kyte, lance-t-elle comme si elle venait de s’en souvenir. Tu es une amie de la famille, n’est-ce pas ?

— Oh... Je crois qu’on peut dire ça, oui. »

Je surligne une phrase avec mon curseur pour mettre en évidence une répétition que je coupe aussitôt. Ainsi réduit, le texte s’insère parfaitement dans la mise en page. Puis je tourne ma chaise pour lui faire face. « C’est tellement triste, dis-je en attrapant ma tasse comme si nous allions nous offrir une petite conversation à cœur ouvert. Je crois que Laurence accuse vraiment le coup, tu ne trouves pas ? Il a perdu beaucoup de poids. Enfin, j’imagine que c’est normal. Polly, en revanche... Nous avons beaucoup parlé, toutes les deux, et je crois qu’elle va s’en remettre, en fin de compte. »

Mary me regarde avec une expression étrange. *Mon Dieu, mais tu bois mes paroles ou je rêve ? Tu n’as été invitée qu’à la cérémonie, et encore : dans l’exercice de tes fonctions. Et voilà que tu m’aperçois de l’autre côté de la corde violette. Tu donnerais n’importe quoi pour savoir pourquoi, quand et comment, n’est-ce pas ? Toutes ces questions – mais tu es bien trop fière pour les poser maintenant, hmm ? Allez, accorde-moi encore quelques jours, quelques cafés de traiteur et peut-être que je laisserai échapper un ou deux détails. Mais tu vas devoir bosser pour les mériter, ma grande.*

« Tu connais bien les Kyte ? » Je la regarde innocemment tout en soufflant sur mon café avant d’en avaler une gorgée.

Mary ouvre grands ses yeux derrière ses étroites lunettes griffées et fait un pas en arrière. « Seigneur, non. Je les connais à peine. Non, j'ai été invitée par l'intermédiaire de Paula, chez McCaskill. Cela me semblait important de représenter le journal. Enfin, bien sûr, j'ai rencontré Laurence à de nombreuses occasions – des fêtes, des déjeuners... Il y a quelques années, nous avons fait partie du jury du prix Sunderland, tous les deux. Mais je n'ai jamais rencontré Alys.

« Non... Elle n'aimait pas trop les mondanités. Elle préférait toujours se retrouver en petits comités. » J'esquisse un petit sourire, comme si un souvenir venait de me revenir à l'esprit, quelque chose d'intime, d'un peu douloureux. « Oh, mais elle recevait merveilleusement les Azaria et les Titov, par exemple, et elle remplissait ses obligations avec beaucoup de talent ! Seulement, ce n'était pas son truc. Elle semblait toujours plus heureuse quand elle rempotait des fleurs dans son jardin de Biddenbrooke. »

La tête penchée, Mary est pendue à mes lèvres. Je la vois gober chaque détail tiré de cette vieille chronique du *Telegraph* que j'ai déniché au cours de mes investigations sur Internet. *Ça suffit comme ça*, me dis-je. *Il ne faut pas en rajouter*. J'adresse un sourire chagrin à Mary en disant : « Bon, eh bien, merci pour le café. Je ferais mieux de m'y remettre », et je me retourne vers mon écran.

Elle me laisse tranquille pendant le reste de la matinée, ponctuée des étapes habituelles : la réception du courrier, le chariot à thé, l'arrivée aussi discrète que possible d'Oliver, juste avant les coups de onze heures. Il n'est pas rasé et je parierais n'importe quoi qu'il porte les mêmes vêtements que la veille. Mary fait glisser ses lunettes jusqu'à la pointe de son nez et lui adresse un regard froid, mais elle ne bronche pas. Cela fait vingt minutes à peine qu'il est assis à son bureau, papotant au téléphone d'une voix basse et pressante ponctuée çà et là d'un ricanement, quand Sasha de la rubrique Mode passe le chercher pour fumer une cigarette. À 12 h 30, il part déjeuner à Covent Garden avec quelques autres attachés de presse.

Je me rends à mon bar à sandwiches habituel et choisis un norvégien au jambon de Parme, enveloppé dans un sachet de papier sulfurisé étincelant. De retour à mon poste de travail, je suis en train de le manger tout en feuilletant le *Guardian* quand Mary s'arrête de nouveau près de

mon bureau. Elle y dépose un jeu d'épreuves du nouveau Sunil Ranjan. « Ça t'intéresse ? » me demande-t-elle.

Je lui réponds que j'ai déjà lu un ou deux titres de cet auteur.

« Ah, tant mieux, tant mieux, me répond-elle. Six cents mots, ça irait pour jeudi en huit ? Je voulais demander à Oliver de s'en charger, mais – enfin, tu vois ce que je veux dire... »

Je lâche un son discret pour lui faire comprendre que je vois, en effet. Elle tapote mon épaule et s'en va.

Comme c'est intéressant, me dis-je en reprenant mon sandwich. *Très intéressant.*

« Alors ! » lance ma mère joyeusement. Elle se tient toute droite dans son fauteuil capitonné, une tasse de thé dans une main et un biscuit dans l'autre. Elle s'efforce de paraître parfaitement à l'aise. Cela fait à peine dix minutes que je suis là et nous avons déjà épuisé un bon nombre de sujets de conversation : le trajet, l'abominable circulation autour d'Ipswich, le temps. « C'est comment, Londres ? Ce doit être très agité, non ? »

Comme tant de questions de mères, celle-ci implique une réponse prédéfinie à laquelle elle n'accordera, d'ailleurs, qu'un intérêt extrêmement limité. Nos conversations me mènent rarement en terre inconnue. Ma mère a horreur des surprises, sa vie entière est structurée de manière à les éviter au mieux.

« Assez, oui. » Je sirote une gorgée de mon thé. Nous observons ensemble les arbres s'agiter dans le vent, derrière les portes du patio. Ma mère considère qu'elle a la main verte, ce qui se résume au fait qu'elle s'est abonnée à tout un tas de magazines de jardinage et qu'elle paie un homme pour tondre la pelouse en été. Elle l'appelle « le jardinier ». Mon père, lui, se charge de tout le gros œuvre – creuser un trou pour le compost, élaguer, planter les bulbes – sous son commandement.

C'est un jardin de très bon goût. Avec un minimum de couleurs et d'odeurs – ma mère considère que la plupart des fleurs sont vulgaires, or elle a une terreur profonde de la vulgarité, comme si celle-ci pouvait l'attaquer par surprise dans une ruelle sombre – mais une abondance de textures et de formes. À cette époque de l'année, tandis que le crépuscule s'épaissit, il semble plus triste encore que d'habitude.

« Ton père devrait être de retour d'une minute à l'autre », m'assure-t-elle en croquant un minuscule morceau de son biscuit avant d'épousseter sa jupe, comme si une miette invisible venait de s'y déposer. Depuis l'autre bout de la maison nous parviennent des aboiements frénétiques.

« Comment va le chien ? » Elle s'appelle Margot, comme la danseuse³. C'est un Jack Russel énorme et très mal élevé. Mes parents ont toujours eu des chiens. Quand ils ont accueilli Margot, cependant, ils étaient déjà à bout de forces. Ils n'ont jamais trouvé le temps de la dresser comme il se doit, c'est pourquoi on est obligé de l'enfermer dans la véranda à chaque visite, comme la première épouse de Mr Rochester⁴.

« Oh, elle tient le coup, soupire ma mère en ajustant les plis irréprochables de sa jupe. Pauvre vieille.

— Peut-être que je l'emmènerai faire un tour, tout à l'heure. » Je le lui propose chaque fois, juste pour m'amuser de sa réaction. « Cela lui ferait du bien, tu ne crois pas ? Je pourrais faire un tour du village avec elle, jusqu'au réservoir par exemple, non ?

— Oh, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée », réplique ma mère conformément à ce que j'attendais, comme si j'avais suggéré quelque chose d'affreusement imprudent. « Cette pauvre vieille Margot n'a plus aucun souffle, maintenant, tu sais. »

Je sais pourquoi Margot ne fait jamais de promenades. Cela n'a rien à voir avec son âge, son incapacité à rester en laisse ou quoi que ce soit de ce goût-là. Ma mère ne se sent bien que sur son propre territoire. Chaque expédition, même restreinte aux frontières les plus locales (une excursion au bord de la mer avec les enfants d'Hester ou la réception de la Saint-Étienne⁵ chez les Pearson), la rend nerveuse, maintenant. Bien entendu, elle n'en conviendra jamais. Il y a donc toujours une bonne raison pour qu'elle ne vienne pas ou qu'elle parte tôt, en général quelque chose en rapport avec la restauration collective. « Il faut que je mette les pommes de terre sur le feu, dira-t-elle avec un faible sourire de martyr. On se retrouve à la maison ! »

J'ai terminé mon thé. À peine ai-je reposé ma tasse sur sa soucoupe que ma mère se dresse comme un dard et la débarrasse brutalement de la table basse, tout comme l'assiette de gâteaux et le petit tas de serviettes. Très agitée, elle ramène le tout à la cuisine où je l'entends rincer

précautionneusement la porcelaine avant de la ranger dans le lave-vaisselle, suivant un agencement bien étudié.

« Que dirais-tu d'aller poser tes affaires dans ta chambre, Frances ? » me lance-t-elle gaiement par-dessus le gargouillis de l'eau du robinet.

J'attrape mon sac et je monte l'escalier. Mes parents vivent en bordure d'un joli village, dans un confortable trois pièces construit dans les années soixante-dix : les murs peints en blanc et la brique de Cambridge, le lambris en pin dans la salle à manger et le verre bullé sur la porte de la salle de bains. La façade donne sur la place du village, avec son arrêt de bus et son pub rose délavé. De temps à autre, cette placette est le théâtre de parties de cricket peu inspirées. L'arrière de la maison ouvre sur le jardin, les champs de colza et de choux ainsi que l'étrange architecture des pylônes se succédant, de plus en plus petits, en procession jusqu'au comté suivant. Le paysage est très plat, très morne.

Ma mère a préparé la chambre tout spécialement pour moi, comme elle le fait toujours. Comme si ces petits efforts esthétiques allaient me distraire des ressorts du lit fatigués – les mêmes depuis l'école primaire. C'est une sorte de petite mise en scène : chaque détail, si minutieux soit-il, est destiné à suggérer une vie de luxe.

La paire de coussins négligemment dispersés sur l'oreiller. Le savon pour invités, encore dans son emballage, reposant sur le gant de toilette. Trois cintres rembourrés et recouverts de satin, soigneusement disposés sur la couette. La pile de *Côte Ouest* et de *AD* sur la table de chevet, à côté du plateau à thé – une bouilloire miniature, des sachets de sucre, une dosette de lait UHT – comme si j'avais été exilée dans l'aile sud de notre demeure, comme si la cuisine se trouvait à des kilomètres.

Je pose mon sac et m'assieds sur le lit, tendant le bras pour attraper un magazine que je feuillette. Il est rempli d'ateliers-bougie, de recettes à base de betterave, de vaisselle bleu et blanc, savamment dépareillée. Il y a une offre spéciale sur des cloches de verre et des balais fabriqués en Suède, par des personnes malvoyantes. Je n'en crois pas un mot. Je repose le magazine sur la pile en veillant bien à ce qu'il ne dépasse pas par rapport aux autres. Je détesterais que ma mère sache que j'y ai effectivement jeté un coup d'œil.

Cela fait longtemps que ma touche personnelle a disparu de cette pièce. Les cocardes, les posters et les photos de classe encadrées, les

livrets de blagues, les séries de C. S. Lewis et de Laura Ingalls Wilder, la taie d'oreiller au point de croix que j'ai confectionnée quand j'avais neuf ans : autant de pièges à poussière dont il a bien fallu se débarrasser. Le tiroir du bas de la petite commode renferme, entre autres diplômes, celui de mon baccalauréat, ma collection de timbres et une boîte à chaussures remplie de vieux clichés. C'est très précisément tout ce qu'il reste de moi dans toute la maison.

Ici, dans ma chambre, les rideaux de la petite lucarne étaient autrefois jaunes, bordés d'un galon de croquet écarlate et orange. Ils sont désormais ornés de bergers de toile de Jouy et de jeunes femmes sur des balançoires, les orteils pointés vers le ciel et les rubans de chapeau volant au vent. Quand l'un a-t-il remplacé l'autre ? Je n'en ai aucun souvenir. M'a-t-on jamais demandé mon assentiment, ou tout au moins mon avis ? Je suis sûre que non.

Un bruissement me parvient d'en bas : mon père a ouvert la porte d'entrée vitrée et la referme maintenant derrière lui.

J'étends les mains sur la housse de couette, emprisonnant sous mes paumes la chaleur du coton mélangé, testant la résistance faible et inégale des ressorts. Enfin je me lève, je défais la fermeture Éclair de mon sac et j'en extrais ma brosse à dents ainsi que mon dentifrice, ma brosse à cheveux et les épreuves du Sunil Rajan. À le voir posé là, sur ma table de chevet, je me sens un peu différente : une personne dont l'opinion pourrait éventuellement compter, ne serait-ce qu'un peu.

Quand je redescends, ma mère est affairée dans la cuisine et mon père fait le tour de la table avec une carafe d'eau, remplissant les verres sur la table dressée pour le dîner. Il repose la carafe pour me saluer et nous nous embrassons. Je suis justement en train de lui raconter les vicissitudes du trajet (« Est-ce que tu avais remarqué le nouveau IKEA qu'ils ont construit en périphérie de Tewford ? ») quand ma mère fait irruption – sa bouche formant un léger O d'angoisse tandis qu'elle brandit un plat en Pyrex rempli de viande hachée et de pommes de terre – et nous oblige à nous séparer. Nous reculons l'un et l'autre jusqu'aux confins de la pièce pour lui permettre d'atteindre la table.

« J'espère que cela vous a mis en appétit ! » lance-t-elle tout en ajustant le plat sur le dessous-de-plat, lui-même déposé sur un carré de liège reposant à son tour sur une nappe recouvrant une toile cirée, comme

si la table elle-même, cachée quelque part sous toutes ces couches de protection, était faite d'acajou géorgien plutôt que d'un Formica assez laid.

Chez mes parents, les repas sont lourds et rapides, et on a toujours l'opportunité de se resservir entre-temps. La nourriture nous arrive en salves bien calibrées, comme une attaque de bombardier. Il n'y a pas de trêve. L'attaque gastronomique est invariablement ponctuée d'un passage de chocolats enveloppés de papier d'aluminium, de pailles au fromage, de tranches jaunes de poulet au Madère, de noix rares grillées et salées, de petits scones fruités oints de confiture écarlate, de cubes de cheddar doux percés de cure-dents ou encore de boîtes métalliques décoratives regorgeant d'innombrables couches de biscuits dentelés viennois. Une batterie inépuisable d'amuse-gueules. Il n'est pas rare que les repas, leur préparation et leur rangement incessants nous empêchent de nous consacrer à d'autres activités, de celles auxquelles me semblent s'adonner les familles normales quand elles se retrouvent : des promenades, des parties de Scrabble, des longues conversations tournant autour de thèmes autres que les travaux routiers ou les dernières prévisions météo.

De temps en temps, le monde réel se fraie un chemin jusqu'à ma mère : grèves, pénuries d'essence, chutes de neige, hausse des prix du blé. Ce genre d'événements est l'occasion de coups de fil paniqués, parfois deux dans la journée, pour me suggérer de stocker des aliments de base puisque les supermarchés ont dû affronter une razzia sur le pain et le lait. L'énorme congélateur qui trône dans le garage peut contenir plusieurs semaines de menus apocalyptiques – du poulet à la King, des paupiettes, diverses tartes – stockés dans d'anciennes barquettes de glace soigneusement étiquetées.

Parfois, quand c'est absolument inévitable, mes parents font la route jusqu'à Londres. Bien qu'ils logent habituellement chez Hester (son appartement de Maida Vale compte, lui, une chambre d'invités digne de ce nom), il arrive une fois tous les trente-six du mois qu'ils doivent se contenter de mon canapé-lit. Bien entendu, ces visites représentent toujours une épreuve pour ma mère qui fournit des efforts acharnés pour sembler à l'aise et détendue dans ce qui se révèle être, en une grande mesure, un territoire ennemi. « C'est chic », murmure-t-elle faiblement

quand je dépose un risotto sur la table ou que j'ajoins quelques morceaux d'avocat à la salade. « Juste une bouchée, pour moi, s'il te plaît. » Un jour, juste après l'un de ces repas, je suis entrée dans le salon à l'improviste. Elle m'a précipitamment tourné le dos, incapable de parler, la bouche pleine de gâteaux secs.

Les emballages de chocolats et les trognons de pomme que je retrouve dans la poubelle après son départ sont autant d'exquis petits reproches.

Nous dînons. Les créations de ma mère sont toujours déconcertantes. Elle se veut une hôtesse idéale mais elle cuisine comme si elle travaillait dans la cantine d'une prison, comme si le fait de devoir préparer des repas était une punition et qu'elle voulait à tout prix nous faire partager son sort. Ce hachis Parmentier ne fait pas exception à la règle.

« Frances disait que Londres est vraiment très agitée », relate-t-elle à mon père.

Celui-ci saisit sa fourchette et répond que Stewart Pearson est descendu à Londres la semaine dernière, pour rendre visite à Clare et à ses petits-enfants.

« Clare n'habite pas loin de chez toi, n'est-ce pas ? demande ma mère. Est-ce que tu la vois, de temps en temps ? »

Si mes souvenirs ne me trompent pas, Clare vit à Acton. C'est tout juste si je sais où se trouve Acton. Je n'avais déjà rien en commun avec Clare quand nous fréquentions la même école primaire, mais maintenant qu'elle est responsable marketing chez Unilever et qu'elle a un mari et deux enfants, nous trouvons encore moins de sujets de conversation quand nous nous croisons à l'apéritif de la Saint-Étienne, chez les Pearson. J'invente : « Il me semble que je l'ai vue entrer chez Selfridges, la semaine dernière, mais elle était assez loin, je ne suis pas sûre que c'était elle. » Je creuse, dans la purée pâle et molle que ma mère semble avoir oublié de faire gratiner, un sillon pour frayer un chemin à la sauce, exactement comme je le faisais quand j'étais petite, avant de découvrir que toute nourriture n'avait pas forcément ce goût-là.

« As-tu vu Hester et Charlie, récemment ? » me demande mon père.

Je lui réponds que j'ai gardé les enfants, il y a quelques semaines, et cela nous donne l'occasion de parler un peu de Toby et Rufus. J'aime bien mes neveux tant que je ne les vois pas trop souvent, ni pendant trop longtemps. La promiscuité excessive n'est jamais bénéfique pour

personne, d'autant plus que je suis souvent assez sceptique concernant les méthodes éducatives d'Hester. Mais je sais d'expérience que mes parents n'ont aucune envie d'entendre parler de cela. Mes parents sont toujours plus enthousiasmés par le concept idéalisé de leurs petits-enfants que par leur réalité bruyante et désordonnée. Cela apparaît très clairement quand nous nous réunissons ici ou chez Hester, à Noël.

Parfois, tout au moins en ce qui concerne ma mère, je soupçonne que le but réel d'avoir une famille consiste à avoir un sujet de conversation tout prêt quand elle croise madame Tucker au supermarché.

Comme d'habitude, elle n'écoute qu'à moitié ce que je dis au sujet de Toby et Rufus. Ma mère n'a jamais été une interlocutrice très attentive. Le discours des autres lui sert avant tout de prétexte à une quelconque repartie. Ainsi, quand je mentionne la passion que Toby voue aux Playmobil, elle ne manque pas de se lancer dans cette anecdote concernant une cabane, qu'Hester et moi avons construite à l'aide de l'étendoir et des serviettes propres du sèche-linge – je ne compte plus le nombre de fois où j'ai entendu cette histoire (bien que je n'aie plus aucun souvenir de l'événement en lui-même). Je me demande quel lien ma mère voit entre l'enfant que j'ai été et l'adulte que je suis aujourd'hui. D'habitude, elle parle de mon enfance comme si c'était quelque chose qui ne lui était réellement arrivé qu'à elle et dont je n'aurais été qu'une actrice secondaire, périphérique.

Une fois terminée la crème caramel servie dans des verres à pied, j'aide à débarrasser la table. La soirée s'étale devant nous : des hectares de temps, aussi plats et monotones que les champs qui entourent la maison. Aucun d'entre nous ne peut décemment se retirer avant une infinité d'heures.

Nous tuons les minutes à coups de café et de chocolats à la menthe glissés dans de petites enveloppes de papier glacé, puis ma mère s'attelle à la préparation de la table du petit déjeuner. Nous regardons les performances de plusieurs finalistes concourant pour un rôle dans une comédie musicale londonienne, puis nous passons à un film d'action situé dans la Rome antique. Mal à l'aise, ma mère s'agite pendant les scènes de violence et de sexe. Profitant de la seconde pause publicitaire, elle récolte les tasses et les papiers de chocolats et lance : « Eh bien, Frances, j'espère que tu as tout ce qu'il te faut. Dors bien, ma chérie. » Je

reste seule avec mon père, côte à côte dans la pièce sombre, les yeux fixés sur l'écran tels des astronautes concentrés sur le compte à rebours.

La chienne aboie encore à intervalles réguliers mais le son est moins coléreux, comme si elle commençait à s'habituer à son nouveau statut de reléguée, comme si elle se résignait à être inconsolable.

À dix heures, nous décidons de renoncer à la fin du film et changeons de chaîne pour les nouvelles.

Plus tard, tandis que je vaque dans ma chambre, ôtant le film plastique du savon rose perle qui me rappelle un Dim Sum aux crevettes, me brossant les dents au-dessus du lavabo de céramique ordinaire et passant le gant de toilette sur mon visage, j'entends mon père traverser la maison avec Margot. Il l'escorte jusqu'à la porte d'entrée d'une manière étrangement chevaleresque (« Allez, mon amie, il est temps de prendre un peu d'air frais »). Je repousse le rideau d'un doigt et je les regarde entamer un petit tour de la place du village, tous les deux. Ils avancent lentement dans le halo béni des réverbères, un vieil homme rondouillard et son vieux chien, plus rond encore, affrontant le vent et la nuit.

Quinze minutes plus tard, je perçois l'écho léger de la porte d'entrée qui se referme. Allongée sur le lit, le roman ouvert reposant sur mon buste, un carnet de notes et un crayon prêts à l'usage sur la table de nuit, j'entends les ongles de Margot cliqueter le long du couloir puis mon père marmonner un « Bonne nuit ! » avant de l'enfermer dans la véranda. Il gravit ensuite péniblement les marches de l'escalier, sa respiration sifflant à chaque pas.

Le bourdonnement de la bouche d'aération de la salle de bains, la chasse d'eau, l'aération qui s'éteint. Le silence s'installe enfin.

Voici la maison dans laquelle j'ai grandi et elle ne représente rien pour moi, tout comme je ne représente rien pour elle. Quand je suis ici, je ne me sens ni comprise, ni même en sécurité. Si je devais éprouver un sentiment, alors ce serait la solitude. Je suis ici plus seule qu'à n'importe quel autre endroit, plus différente de tous les autres.

C'est ici que j'ai appris à marcher et à parler. C'est assise à la table de la salle à manger que je me suis appliquée à tracer des lettres en bâton sur du papier Canson ; c'est ici que j'ai semé des graines de cresson et de moutarde sur d'épais essuie-tout imbibés d'eau ; que j'ai descendu l'escalier, le matin de Noël, pour recevoir des poupées, des patins à

roulettes et des vélos, puis, le temps passant, des chèques-cadeaux pour des livres et des jeans, choisis par mes soins. J'ai passé des journées entières à lire, allongée sur le ventre en dessous du bureau. Puis j'ai déménagé et c'était comme si je n'avais jamais vécu ici.

Le radiateur gargouille au moment où le chauffage central s'éteint pour la nuit. Je change de position dans le lit étroit, détaillant les ombres que le plafonnier projette sur le plafond, et j'essaie de me souvenir de ce que j'ai ressenti en grandissant dans la maison de mes parents. Je ne me souviens pas avoir été particulièrement heureuse ou malheureuse, ici. J'ai traversé l'enfance comme un passage obligé ; je suppose que la plupart des gens la subissent ainsi. À l'époque, j'imagine que ce devait être une succession ininterrompue de peurs, de rêves et de secrets, mais vue d'ici elle me semble aussi morne que l'avenir qui se déploie devant moi. Est-ce que je racontais à ma mère quand les choses se passaient bien, ou mal, à l'école ? Je suis quasiment certaine de n'en avoir rien fait. Elle n'a jamais eu le loisir de s'intéresser à moi. Elle avait bien d'autres soucis.

Hester, elle, était toujours en vadrouille, toujours à chercher le prochain défi ou à faire le mur pour retrouver des garçons. Je me souviens du soulagement général quand elle est partie à l'université. Moi, je n'étais pas comme cela. J'étais la bonne fille : docile, conforme. J'obéissais, je ne me mouillais pas, je ne causais de problèmes à personne. Mais plus je me suis éloignée de la maison où j'avais grandi, moins il m'a semblé lui appartenir, moins elle ressemblait à un chez-moi.

Les Pearson passent pour un apéritif rapide avant le déjeuner dominical. Peut-être que Terry et Val Croft viendront aussi, s'ils trouvent le temps parce qu'il y a une foire des antiquaires à Fulbury Norton où ils aimeraient faire un tour. Avant la retraite, Terry et mon père étaient associés : Thorpe & Croft, notaires. Leur bureau se trouvait dans Beck Street, entre la zone piétonne et le centre de loisirs.

Quand j'étais à l'école, si je ratais le bus me ramenant à la maison, j'avais pris l'habitude de me rendre là-bas et d'attendre que mon père m'emmène avec lui, en voiture. L'accueil était meublé d'une paire de fauteuils à oreilles. Je choisissais l'un d'eux et m'installais pour faire mes devoirs de français sur la table basse, après m'être aménagé un espace entre les vieux suppléments du dimanche dont on avait arraché les pages

Recettes. Les rares fois où elle était de bonne humeur, Penny, la secrétaire, me préparait un thé et me tendait la boîte métallique renfermant des gaufres roses, qu'elle gardait dans le tiroir du bas de l'armoire. Je me demande ce qu'elle est devenue. Il y avait toujours quelque chose qui clochait dans son apparence. Un jour, j'ai réalisé qu'elle portait une perruque.

Ma mère est presque hors d'elle d'angoisse.

« J'ai bien peur que tu doives te débrouiller toute seule, ma chérie », me dit-elle d'un air contraint, presque théâtral, extravagant, quand j'apparais à la table du petit déjeuner. « Tu sais où se trouve ce dont tu as besoin, n'est-ce pas. Je suis un peu débordée, comme tu peux le voir... Le Weetabix est dans le placard, le muesli et les corn flakes aussi, tout ça. Non, non, pas ce lait-là, chérie. Il y a une brique ouverte dans le compartiment du bas. Le pain est dans la huche à pain. La confiture est dans le placard, à moins que tu ne préfères de la Marmite ? »

Le lave-vaisselle ronronne, il y a des casseroles sur le feu et chaque surface libre est recouverte de plateaux de verres et de serviettes. Tandis que je verse du lait dans mes céréales, ma mère égoutte les haricots verts et les enfourne dans le haut du four, prêts pour le déjeuner, dans trois heures.

Mon père est sorti acheter le journal – ils ne lisent pas le *Questioner*, jugé trop à gauche – et maintenant il est installé sur le canapé et l'épluche consciencieusement. De temps à autre, il secoue la tête ou lâche un petit rire. Quand je viens le rejoindre, il commence à me lire à voix haute quelques paragraphes choisis au hasard : des histoires de virus meurtrier attaquant les marronniers ou les dernières transgressions d'un membre mineur de la famille royale, ou encore un passage particulièrement incendiaire, tiré d'une critique gastronomique. « Écoute-moi ça, ma chérie, dit-il en secouant le journal pour le remettre en forme. Ça va te plaire.

— Ne t'embête pas à défaire ton lit, me lance ma mère depuis la cuisine. Laisse-le comme il est, je m'occuperai du linge mardi.

— D'accord », lui dis-je en me levant.

Je viens tout juste de sortir de la salle de bains quand j'entends la sonnette d'entrée. Les Pearson et les Croft sont arrivés en même temps. Tout en descendant l'escalier, je remarque que ma mère a endossé sa

carapace spéciale société : un sourire glacé et paniqué, du rouge à lèvres abricot et plusieurs couches d'Elnett.

Je fais le tour de la pièce, alternant embrassades et poignées de main. Stewart Pearson me confond avec Hester et semble plutôt embêté quand je le corrige. « Oh, bien sûr – tu es dans le journalisme, toi », dit-il. Je me demande toujours à quel point mes parents enjolivent ma carrière. De ce point de vue, Hester, qui enseigne l'histoire dans une école de filles londonienne assez réputée, n'a pas besoin de leur aide.

« On peut dire ça comme ça », lui dis-je. Ma mère nous interrompt en brandissant un plat débordant de chips. Terry Croft fait passer son verre de bière de sa main droite à sa main gauche et se sert.

« Ce n'est pas une bonne période pour la presse, j'imagine, me dit-il, plein de compassion.

— Non, c'est vrai. Je viens de passer au travers d'un premier tour de restrictions du personnel mais on nous a prévenus qu'il y en aurait d'autres.

— Oh, mais je suis sûr que tu traverseras les mailles du filet haut la main, lance-t-il, jovial. D'ailleurs, dis-moi tout : quelle est ta technique ? Comment te rends-tu indispensable ?

— Eh bien, je baisse la tête, c'est tout. Je fais profil bas, je vérifie deux fois tout ce que j'ai fait et je croise les doigts pour que ça passe.

— Est-ce que tu travailles sur quelque chose d'intéressant, en ce moment ? » intervient la petite Val Croft, levant au-dessus de son verre de sherry ses yeux luisants et effarouchés.

Ce genre de questions me trouble toujours. Si je lui disais la vérité – que je passe mon temps à corriger des fautes de frappe et à déplacer des virgules –, elle aurait du mal à le croire. « Eh bien, en ce moment je suis chargée d'évaluer un roman, dis-je, savourant malgré moi la sonorité de ces mots. Je suis justement en train de rassembler quelques idées à ce sujet. C'est le dernier de Sunil Ranjan.

— Oh, ce type indien ? » intervient Stewart Pearson.

Je murmure dans mon verre de vin blanc liquoreux : « Bangladais.

— J'ai entendu dire que c'était un écrivain fantastique, me répond-elle d'un ton encourageant. Si seulement j'avais le temps de lire ! Je ne sais vraiment pas comment font les gens pour trouver un moment à consacrer à la lecture. »

Et les voilà partis, chacun se plaignant à qui mieux mieux de son manque de loisirs, de son désir de se consacrer au golf, à la pêche, à la collecte de fonds du Rotary Club, aux réunions paroissiales et aux lectures du soir organisées par le centre culturel local. Je perçois bien le sous-entendu : la lecture est une frivolité de dilettantes parmi tant d'autres. *Le sel de la terre*, me dis-je en les écoutant. *Les piliers de la communauté... et Jésus pleura*. Tout d'un coup, je meurs d'envie de changer de sujet – je préférerais qu'on parle de n'importe quoi : du nouveau vicaire, de la nouvelle rocade ou même de la petite-fille de madame Tucker, tombée enceinte alors qu'elle est tout juste adolescente. Alors qu'ils poursuivent tranquillement leur petite compétition d'autojustification, je réalise que je préférerais même à cela la question que je crains le plus : *Alors, est-ce que tu fréquentes quelqu'un en ce moment ?*

« Eh bien, ce n'est pas étonnant, avec tout ce que vous avez à faire, finis-je par lancer à la cantonade, je suis surprise que vous trouviez même le temps de respirer. »

Au moment où je prononce ces mots, je croise le regard de ma mère, posé sur moi. Elle a la bouche entrouverte, comme si elle tendait l'oreille au son d'une détonation lointaine, et je comprends que je suis sur le point de dépasser les limites.

« Cela dit, poursuit Terry Croft, Val est un vrai rat de bibliothèque, en réalité. Elle a toujours le nez fourré dans un bouquin. N'est-ce pas, Val ? »

Val Croft devient pivoine. « Eh bien, c'est vrai que j'adore mes Judy Arbuthnots, admet-elle d'une petite voix embarrassée. Ce n'est pas à proprement parler de la... littérature. En tout cas, Frances ne la qualifierait sûrement pas ainsi. »

Je lui adresse un grand sourire compréhensif et lui demande si elle se rend toujours utile au sein du groupe de Jeannettes du coin.

« Comment va votre chien, d'ailleurs ? » interrompt soudain Sonia Pearson tout en époussetant quelques miettes de son gilet. Les aboiements viennent de reprendre.

« Oh, Margot adore quand les enfants viennent nous rendre visite », soupire ma mère en joignant les mains devant sa poitrine, comme si elle s'apprêtait à réciter une prière ou à entonner une chansonnette. « Quand

ils repartent, elle passe toujours un moment à fureter dans toute la maison et surtout derrière le canapé pour les retrouver – n'est-ce pas, Robert ? Oh, et puis elle raffole de Frances. »

Je l'entends raconter tout ça, ce tissu de mensonges, et je regarde mon père qui n'a pas bronché et continue de savourer sa bière blonde à petites gorgées en observant les arbustes s'agiter devant nos fenêtres. Tout d'un coup je suis prise d'une furieuse envie d'éclater de rire, de démasquer ce peu de fantaisie ridiculement conventionnelle de ma mère. Mais je me retiens. Sur le chemin du retour vers Londres, cet après-midi-là, quand je dépasse tout d'abord le panneau indiquant Biddenbrooke puis, peu après, le presbytère d'Imberley avec son échelier blanc, je me dis *peut-être que ce n'est pas un véritable mensonge quand on n'est pas pleinement conscient de ce qu'on fait. Quand on croit que ce devrait être la vérité. Que ce serait exactement ainsi, dans un monde parfait.*

Je soumets ma critique à Mary.

Quelques jours passent avant qu'elle trouve le temps d'y jeter un œil. Entre-temps, l'orage menace de nouveau au sein du *Questioner*. Assise à mon bureau, j'entends les gens se rassembler en grappes indignées à côté de la photocopieuse, évoquant le gel des salaires et des scénarios de départs volontaires ainsi que la somme astronomique que Robin McAllfree, notre minuscule rédacteur en chef à tête de bille, investit dans sa nouvelle chroniqueuse fétiche, Gemma Coke. (Il est d'ailleurs globalement admis qu'il la saute. Le travail de cette dernière ne vaut certainement pas les sommes dont on parle.)

Des réunions d'urgence sont organisées à l'Albatros, le pub préféré des employés. Nos boîtes mail s'emplissent de messages en provenance de notre secrétaire général, du directeur des ressources humaines, du P-DG de la société et des représentants de l'Union Nationale des Journalistes – rien de ce qu'ils disent n'est rassurant, de près ou de loin.

Oliver lui-même me semble un peu crispé. Au cours des dernières semaines, il a non seulement fourni un réel effort pour arriver à l'heure mais il a également fait de son mieux pour rester dans les parages jusqu'au départ de Mary, en fin de journée. Il se justifie sans arrêt et fait son possible pour se protéger, comme s'il se sentait vulnérable.

Un lundi matin, juste après que Mary est arrivée au cinquième étage, il s'avance vers mon bureau en tenant le journal du dimanche à la main, plié de manière à mettre la page Livres en évidence. Il le laisse tomber sur mon clavier et se met à tapoter du doigt son article sur le dernier Jane Coffey, et plus spécifiquement une erreur de typo qui m'a manifestement échappée. « C'est pas très joli, ça, tu ne trouves pas, Frances ? » Il a parlé suffisamment fort pour se faire entendre des bureaux qui se trouvent de l'autre côté des Livres, à la Télévision et aux Voyages. « Ça m'a juste gâché mon dimanche. Non mais c'est vrai quoi, bordel. »

Télé et Voyages se sont redressés sur leurs sièges, je les vois d'ici, et ils se donnent des coups de coude et savourent la perspective de voir quelqu'un d'autre se prendre un savon, pour une fois.

Je me sens légèrement nauséuse, comme toujours quand j'ai fait une erreur. Dans ce genre de situations, il est toujours préférable de faire son *mea culpa* et d'accepter sa responsabilité, même si cette erreur ne serait jamais arrivée si Oliver avait livré son papier à temps, au lieu de tirer la corde jusqu'à la dernière minute, et s'il s'était donné la peine de se relire lui-même avant de l'envoyer. Mais en vérité, je n'ai aucune excuse. Je saisis donc le journal, je le regarde et je dis : « Oh, mon Dieu, je suis désolée. Cela n'aurait pas dû m'échapper ».

Ça ne suffit pas à Oliver. Il prend une inspiration, prêt à se lancer dans une seconde tirade, quand Mary lève les yeux de la lettre qu'elle est en train de lire. D'un ton de confiance très habilement modulé pour atteindre tout de même les oreilles indiscrètes, elle murmure : « Frances n'a pas été embauchée pour te mater, Oliver. Nous avons un grand nombre de contributeurs qui requièrent déjà toute son assistance, et ils ne font pas partie du personnel. Alors, vois-tu, cela nous épargnerait du temps à tous si tu te donnais la peine de relire tes articles une fois que tu as terminé de les écrire, sans parler de les envoyer au moment où tu es censé le faire. » Elle ponctue sa phrase d'un petit sourire et se replonge dans sa paperasse.

Pendant un moment, Oliver reste planté à côté de mon bureau, perplexe et désarçonné. Une tache d'humiliation sombre s'étend de son cou jusqu'à ses douces joues de bébé. « Non, tu as raison, dit-il en rassemblant ses papiers avant de se diriger vers son bureau. C'est de ma faute, Frances. Cela ne se reproduira pas. » Je jette un coup d'œil du côté

de Télé et Voyages et je vois Tom, l'un des secrétaires de rédaction, me faire un signe de victoire en articulant « Crétin ».

« Oh, à propos, Frances, ajoute Mary, bel article. Merci. »

Après cet épisode, Oliver se montre extrêmement prévenant, tout au moins quand Mary est dans les parages. Il cherche sans cesse mon regard, approuve mon article avec enthousiasme et me demande mon avis sur ses chapeaux et ses gros titres.

Une ou deux fois, je surprends son regard quand je lève la tête de mon écran. Il baisse immédiatement les yeux et nous faisons comme s'il ne s'était rien passé.

Quelques semaines plus tard, Polly m'envoie un texto. Apparemment, tout va mal, et elle veut prendre un café avec moi un de ces prochains jours. Je lui suggère mon jour de congé, m'attendant qu'elle m'indique un Starbucks près de chez elle, mais elle me répond qu'elle a réservé une table pour onze heures au Wolseley.

J'arrive en avance et me balade dans Green Park pendant un moment, je ne tiens pas à être à l'heure. Je suis sûre que Polly sera en retard. Des jeunes pousses d'un vert tendre éclosent entre les arbres, le ciel est de ce bleu aérien qui vous arrête le cœur et vous donne l'impression que tout est possible. Les loueurs de transats vadrouillent, sans doute pour la première fois de l'année. J'observe une femme vêtue d'une petite veste bleu marine et de ballerines parfaitement assorties qui vient de s'immobiliser sur le chemin. Elle dépose son sac de cuir surpiqué par terre et en extrait un petit pékinois qui se met à renifler l'herbe avec circonspection, comme s'il ne savait pas très bien de quoi il s'agissait. De l'autre côté du parc, le long du Mall, les girafes de levage s'activent à hisser des drapeaux en vue de quelque visite d'État.

Je sors du parc et traverse la rue non loin du Ritz, emportée par la vague de touristes qui se dirigent vers l'Académie Royale. Enfin je trouve la porte du restaurant, une entrée relativement anonyme que j'aurais facilement pu dépasser sans la remarquer : une plaque de cuivre discrète, d'épais rideaux occultants aux fenêtres. À mon arrivée, le portier fait un pas en avant et me sourit comme s'il me reconnaissait, les portes s'ouvrent et je les passe, soudain troublée par l'éclairage tamisé, presque crépusculaire qui règne ici. Au fur et à mesure que mes yeux

s'adaptent à la pénombre, l'espace prend forme autour de moi. Je ne savais pas à quoi m'attendre. C'est presque aussi somptueux qu'une cathédrale.

Je donne le nom de Polly à la fille, derrière l'ambon. Sans baisser les yeux sur son registre celle-ci me répond, « Bien sûr, mademoiselle Thorpe. Mademoiselle Kyte est déjà arrivée ».

La matinée est bien avancée mais dans ce café on se croirait déjà en début de soirée. La laque noire et la lueur très maîtrisée des petites lampes y sont sûrement pour quelque chose. L'endroit est bondé, et même si la plupart des clients sont ici pour affaires, il y a dans l'air quelque chose de brillant, de frivole. L'atmosphère crépite de potins et de spéculations. Et d'argent. Cet endroit regorge d'argent.

De petits groupes de femmes dégoulinantes de vrais bijoux, sirotant des bloody mary. Un capitaine d'industrie plaisantant avec le propriétaire d'un grand quotidien. Une vedette de cinéma, barbe de trois jours et bermuda, savourant seule une omelette tout en compulsant une pile de notes, crayon à la main.

Tout en traversant le marbre noir et blanc sur les talons de la jeune femme, slalomant entre les petites tables étincelantes de couverts d'argent et de verres polis, j'ai conscience que les gens lèvent instinctivement les yeux à mon passage pour vérifier s'ils me connaissent.

Installée à une table du cercle central, Polly se penche pour m'embrasser. Elle semble encore différente aujourd'hui, un peu Nouvelle Vague avec son bonnet, son pull rayé ajusté et beaucoup d'eye-liner, mais je réalise en même temps que cela fait partie de son look : elle peut prendre toutes les apparences, à loisir.

« J'espère que ça te va », me dit-elle en esquissant un geste désignant notre environnement tandis que je me glisse sur la banquette opposée. « C'est le seul endroit qui me soit venu à l'esprit.

— C'est parfait », dis-je plutôt sincèrement, tout en déroulant mon écharpe rouge et violet.

Sans manifester le moindre intérêt pour la personne venue prendre notre commande, Polly se décide pour un café noir et un muesli Bircher. J'aurais vraiment préféré les œufs Bénédict mais j'opte pour la même chose et j'ajoute prudemment un : « Merci » à l'attention de la serveuse.

« Tu travailles dans un journal, n'est-ce pas ? Le *Questioner*, c'est bien ça ? » me demande Polly d'un ton soudain cassant dès que nous nous retrouvons toutes les deux.

Je lui réponds qu'en effet, c'est ce que je fais.

« Eh bien... Je sais que c'est débile, mais tout ça reste entre nous, OK ? Toutes ces histoires de famille ?

— Bien sûr », dis-je en observant les bouts de ses doigts parcourir le grain de la nappe avant de s'aventurer sur la courbe du couteau. « De toute façon je ne fais pas ce genre de journalisme.

OceanofPDF.com

— Oui, bien sûr, dit-elle sans avoir vraiment écouté ma réponse. C'est juste que papa est..., enfin, tu vois. C'est Laurence Kyte, quoi. Le grand homme. Monsieur Lettres. Tout le monde veut toujours des informations concernant le satané Laurence Kyte. »

Je la rassure : « Ne t'inquiète pas, je suis là pour toi. Monsieur Lettres ne m'intéresse pas. »

Elle me regarde et l'expression de mon visage semble la faire rire. Je lui souris à mon tour, soulagée, et soudain je pouffe.

« Monsieur Lettres ! dis-je en m'esclaffant. Monsieur Lettres ! Mais d'où est-ce que tu as sorti ça ? »

Polly presse sa main contre son ventre en reniflant. « Oh, mon Dieu », lâche-t-elle après avoir enfin retrouvé ses esprits.

« Arrête, s'il te plaît. J'ai perdu l'habitude. Ça me fait mal.

— OK, dis-je en prenant un air impassible. Très bien. Croix de bois, croix de fer, c'est la dernière fois que je parle de Monsieur Lettres. »

Et la voilà repartie.

Quand la serveuse revient avec notre commande, Polly se recompose.

« Je suis désolée si je t'ai semblé un peu grincheuse, commence-t-elle pendant que la jeune femme remplit nos tasses de café. C'est juste que tout est un peu horrible à la maison, en ce moment. J'avais besoin d'en parler mais il fallait que ce soit quelqu'un d'extérieur, quelqu'un qui n'en fasse pas partie, si tu vois ce que je veux dire.

— Bien entendu, dis-je d'un ton neutre, tout en mélangeant un peu de miel dans mon muesli.

— Parfois, j'ai l'impression que ce sont tous des espions, reprend Polly. Ouais, je sais, c'est n'importe quoi. Mais c'est ce que je ressens. Teddy, mes amis. Les parents de mes amis. Charlotte. Mes profs. Ils sont tous de son côté.

— Tu t'es disputée avec ton père ? »

Polly fronce le nez. « Pas vraiment, dit-elle. Mais en ce moment, on a, heu... un *désaccord*. » Je vois bien qu'elle aime ce mot. Elle pense qu'il a une consonance adulte, comme s'il conférait une certaine dignité à ce qu'il décrit.

« Le truc, explique-t-elle tout en tournicotant sa cuiller dans son assiette, ... le truc, c'est que papa ne m'a jamais vraiment

comprise. C'était le rôle de maman, ça. Maman, elle, me comprenait. Il avait pris l'habitude de la laisser s'occuper de nous. »

Elle me regarde.

« Oh, Polly, dis-je en tendant le bras pour effleurer sa manche. Ma pauvre chérie, je suis tellement désolée pour toi. »

Nous restons silencieuses pendant un moment. Puis elle baisse la tête, renifle et dégage son bras de mon emprise pour se tapoter les yeux avec sa serviette. Je constate qu'elle se donne du mal pour ne pas étaler son maquillage. Quand elle relève la tête, toute trace de larmes a disparu.

« Enfin, bref, poursuit-elle d'une voix différente. Ça ne se passe pas très bien. Je crois que je vais quitter mon cours d'art dramatique.

— Tu veux laisser tomber ?

— En fait j'ai des potes brillants, vraiment bourrés de talent, tu vois. Ensemble, on a élaboré un projet : on voudrait choisir une pièce – Shakespeare, voire même plusieurs pièces de Shakespeare – et faire une tournée à travers le pays. On se pointerait, comme ça, on jouerait *Peines d'amour perdues* ou une autre pièce dans des tentes de scouts, des gymnases et d'autres trucs comme ça. On amènerait vraiment l'art dans des communautés habituellement peu exposées à une pure, enfin, une véritable création artistique. »

Ils avaient une vieille ambulance déclassée, avec laquelle ils avaient prévu d'aller de village en village. Ils la gareraient devant les salles paroissiales et dormiraient dedans pendant la nuit. Seulement, ils étaient au moins dix dans le coup, il faudrait donc penser à prévoir aussi une tente ou deux. Le temps ne tarderait pas à s'améliorer, de toute manière, donc de ce point de vue il n'y aurait aucun problème. Ils feraient des feux de camp ou des barbecues pour se nourrir et ils se laveraient dans des toilettes municipales.

« Ça va être génial, m'assure-t-elle en léchant sa cuiller. Honnêtement, je sais que ça peut sembler un peu gros, mais si tu les connaissais, tu saurais que c'est une bonne idée.

— Est-ce que ton père les a rencontrés ? »

Elle fait la grimace. « Bon, il connaît Sam, Gabe et Pandora, de mon école. Mais je ne crois pas qu'il leur ait laissé la moindre chance, tu sais. Il s'est braqué tout de suite, il est convaincu que ce projet est pourri,

point barre. La vérité, c'est qu'il n'a vraiment aucune confiance en moi. Il ne croit pas qu'on va y arriver ! Putain, il est tellement négatif !

— Et à ton cours d'art dramatique, alors ? Tu en as parlé à tes responsables ? Qu'est-ce qu'ils en pensent ?

— Oh, non, je ne leur en ai pas parlé, à eux, dit-elle d'un ton méprisant. De toute manière, je ne suis pas dans leurs petits papiers, en ce moment. J'ai eu cette réunion avec mon prof principal, tu sais ? Tony Bamber. Dans un premier temps il s'est montré super compréhensif à cause de maman, bien sûr, j'ai même cru qu'il m'approuvait, mais après il m'a dit que je m'étais fait remarquer et que j'avais tout intérêt à regonfler mon dossier de présence sinon j'allais devoir quitter l'école. C'est là que Sam m'a appelée et – et bien voilà, ça tombait pile poil.

— Hmm, fais-je, évasive. Parce que c'est quand même génial d'étudier à cette école. Des tas de gens tueraient pour avoir ta chance. »

Polly roule ses pupilles. « Tu sais, c'est exactement ce que ces écoles-là veulent qu'on pense. Du coup, tu t'inscris, et après seulement tu réalises qu'on te sert exactement la même vieille rengaine has been que te pondent tous les autres losers – sauf que tout le monde a les jetons de le dire tout haut. C'est comme les habits neufs de l'empereur.

« Et puis de toute manière, ajoute-t-elle, papa est furieux. Enfin en tout cas je crois que si ça se fait, et si je me décide à participer à cette tournée, il ne pourra pas m'arrêter. Ni lui, ni Charlotte, ni aucun d'entre eux. Personne ne peut me forcer à continuer ce cours.

— Non, dis-je en acquiesçant. Mais peut-être que tu ne devrais pas te décider sur un coup de tête.

— Ce n'est pas un coup de tête, lance-t-elle en s'enflammant soudain. Ça fait au moins des semaines que Sam m'en a parlé ! J'y ai vraiment réfléchi, j'ai pesé le pour et le contre et – enfin, bref, en tout cas j'ai pris ma décision, maintenant. »

Je m'enfonce dans le rembourrage du fauteuil et étends mes bras le long de la banquette, essayant d'avoir l'air de considérer les faits. Aidés d'un serveur, le propriétaire de journal et le capitaine d'industrie sont en train d'enfiler leur manteau. L'acteur sirote son jus d'orange. La femme que j'ai vue dans le parc est menée à une table, et quand elle passe devant nous j'aperçois le pékinois me regarder placidement depuis les profondeurs du sac de cuir, tel un roitelet sur sa litière.

« Je peux comprendre que ceux qui t'entourent ne sautent pas de joie à l'idée que tu veuilles quitter l'école, dis-je une fois que la dame s'est assise. Je suis sûre que vous traversez tous une période difficile, en ce moment.

— Oui, oui, bien sûr, répond-elle avec une certaine irritation. Mais d'une certaine manière, c'est exactement ce qui m'a aidé à me décider. Ce que je veux dire, c'est que je déteste ce cours depuis le début du semestre, mais c'est seulement quand tout ça a commencé que je me suis dit : mais pourquoi est-ce que je devrais gaspiller tout ce temps dans un endroit qui me rend vraiment malheureuse ? Tu sais – la vie est trop courte. Je ne peux pas passer mon temps assise à attendre que mon avenir me tombe dessus. Il faut que je sorte, que j'aille le chercher là où il est. »

Je devine qu'elle a dû lire des bouquins de développement personnel. « Polly, je ne sais pas grand-chose de toi. Je ne sais pas trop quoi te dire parce que je ne me suis jamais retrouvée dans ta situation. Mais il y a une chose que je sais, c'est que ton père t'aime, et que je suis assez certaine du fait que s'il te rend la vie si difficile, c'est parce qu'il veut le meilleur pour toi.

— Ouais, t'as sans doute raison. » Elle soupire et se dégonfle d'un coup, comme si toute combativité l'avait quittée. « J'aimerais tellement qu'il puisse voir les choses de mon point de vue. Qu'est-ce que je devrais faire, à ton avis ?

— Pour l'instant, je ne ferais rien du tout. Attends un peu, laisse-le s'habituer à l'idée. Qu'est-ce que tu en penses ? Qu'est-ce que ta mère aurait dit ? » La question est risquée, assez impertinente, voire dangereuse. Mais cela ne semble pas déranger Polly. Je commence à comprendre qu'elle est tellement sûre d'elle, tellement convaincue de son propre charisme qu'elle accepte la curiosité des autres comme un dû parfaitement naturel. Je n'arrive pas à m'imaginer ce que ce doit être.

« Oh, maman m'aurait conseillé d'accorder une seconde chance à mon école, je crois. Et ensuite, en voyant à quel point cela me rendait malheureuse, elle aurait cédé.

— Ta mère était plutôt bonne pâte, j'ai l'impression ? » Je me demande à nouveau si je ne suis pas allée trop loin. Mais Polly ne semble pas se formaliser.

« Une crème. Drôle, fine, gentille. C'était la meilleure des mères, tu sais. » Soudain elle attrape la manche de son pull rayé et repousse le tissu, découvrant la montre qui brille discrètement à son poignet : mon cœur chavire. Juste au moment où ça commençait à devenir intéressant. La serveuse débarrasse la table voisine. Polly lève un doigt, mais au lieu de l'addition à laquelle je m'attendais, c'est un autre café qu'elle commande. Une poussée d'adrénaline me parcourt. Nous y voilà.

Je prends une gorgée de café froid pour ne pas sembler trop empressée et je pose la question qui me brûle les lèvres depuis le début : « Alors c'était comment, ton enfance dans cette famille ?

— Ah, tu vois que tu es sur un sujet ! Avoue ! » dit-elle, mais je vois qu'elle plaisante. Elle me fait confiance. « Tu veux que je déballe le linge sale, hein ? Un bon gros scoop ?

— Je t'ai déjà dit que je ne faisais pas ce genre de journalisme, lui réponds-je doucement.

— Tu fais quoi comme journalisme, alors ?

— Oh, je m'occupe de la relecture, de la correction, les trucs que personne ne voit. Rien de bien excitant.

— J'aimerais bien être journaliste, dit-elle, pensive. Ça doit être marrant. Aller à des projections et des visites privées, voir des endroits intéressants. J'ai entendu dire qu'on recevait de super cadeaux, et puis tous ces longs déjeuners arrosés...

— Ce n'est plus vraiment le cas, maintenant », dis-je tandis que la serveuse revient avec un café brûlant. Mais Polly élude le sujet, préférant se consacrer à des thèmes qui l'intéressent davantage.

« Alors tu veux vraiment savoir ce que c'est que de grandir à l'ombre de Monsieur Lettres, hein ? Hmm. Je vais te le dire. »

Elle se renverse contre le dossier de son fauteuil, les bras croisés derrière la tête, les yeux tournés vers le plafond, savourant le simple fait d'être contemplée.

« Au début, je ne m'en suis pas vraiment rendu compte, commence-t-elle. Je croyais que nous étions une famille normale. Oh, bien sûr, je voyais bien que nous étions un peu différents des autres. Au lieu d'aller au bureau, papa se contentait de monter à l'étage, et parfois il était d'une humeur de dogue. Ces jours-là, il valait mieux l'éviter ! D'autres fois, au contraire, il était déchaîné, tout fou de joie et d'excitation, il venait à

l'école à l'heure du déjeuner, faisait du charme à la directrice, et on sautait tous dans la voiture, direction la mer ou cet endroit à Oxford où les profs se baignaient nus, ça s'appelait comment, déjà ? Ah, oui, Parson's Pleasure. Les grands pique-niques, les parties de cricket. Mais la plupart du temps, c'était plutôt... normal. On ne le voyait pas tant que ça. C'est maman qui tenait les ficelles. Dieu sait que ça n'a pas dû être facile tous les jours, quand Teddy et moi étions petits.

— Tu veux dire économiquement ?

— Économiquement, psychologiquement... tout ça. » Elle lève sa tasse jusqu'à ses lèvres, souffle sur la surface du liquide brûlant et en avale une gorgée. « Au début, nous vivions à Kilburn. Mon amie Louisa loue un appartement dans ce coin, maintenant, et je dois dire que c'est vraiment sympa. Mais à l'époque, on avait l'impression de vivre aux confins de toute civilisation. Nos grands-parents du Wiltshire ont failli faire une attaque quand ils sont venus nous rendre visite. Les dealers au coin de la rue, les bagarres, les cambriolages... Et notre maison ! Le jardin avait la taille d'un mouchoir. Tout était très petit. Quand papa était en colère, toute la rue était au courant.

« Et puis il a publié son premier livre à succès, celui avec Sidney Barke, et tout a décollé. Le prix Appleby, la résidence à Princeton, il a commencé à écrire des scénarios. C'était très lucratif. On a vécu à L.A. pendant un moment : les piscines, les déjeuners chez les Coppola, patati et patata. » Elle agite ses doigts pour imiter une bouche en train de bavarder, comme pour dire que tout cela était extrêmement ennuyeux, mais je vois bien qu'elle raffole de cette histoire, qu'elle adore la raconter et qu'elle l'a déjà fait une quantité innombrable de fois.

« Nous avons déménagé quand ils ont trouvé la maison d'Highgate. Ensuite, ils ont trouvé Biddenbrooke pour que maman puisse avoir son jardin – ah, le jardin... Je me demande qui va s'en occuper, maintenant. »

Elle pose ses deux coudes sur la table et enfouit son front dans ses mains. Puis elle se redresse : « Tu es vraiment une bonne oreille, tu sais, Frances ? » me dit-elle en m'examinant de ses yeux d'une pâleur déconcertante. Je m'aperçois que leur iris est entouré d'un cercle sombre qui les rend plutôt saisissants. « Il y a des tas de gens qui savent écouter, mais toi, j'ai vraiment l'impression que tu entends ce que je dis. »

Je sais bien qu'en réalité la différence est que je la contredis moins que d'autres, mais il y a néanmoins un brin de vérité dans sa remarque. J'ai toujours su écouter. C'est un art en voie de disparition. La plupart des gens semblent préférer parler. C'est à qui sera le plus entendu. Ils emplissent l'air de leurs bavardages, en général sur des sujets sans intérêt : des mauvaises blagues, du bluff, des excuses. Un bruit de fond, de l'air chaud. Mais parfois, quand on tend l'oreille, on peut attraper une information qui pourrait s'avérer utile.

« C'est quand tu veux. Je suis là pour toi. »

Elle termine son café. Devant elle, le bol de muesli est encore à moitié plein mais je la soupçonne de n'être pas une grosse mangeuse au petit déjeuner.

« Je ferais mieux d'y aller », dit-elle en attrapant son téléphone et en tendant le bras pour récupérer son sac à main, suspendu à son fauteuil. Une sacoche argentée, très sobre – très chère, sans aucun doute. « Désolée d'avoir... vidé mon sac.

— Polly, sincèrement, c'est quand tu veux, dis-je tout en enroulant mon écharpe autour de mon cou. Il suffit de me passer un coup de fil. D'ailleurs je ne suis pas sûre de t'avoir été très utile.

— Eh bien », dit-elle en se levant lentement et en s'étirant comme un chat. Son pull se relève, révélant une bande de hanche maigre. « Je me suis un peu calmée, en tout cas. Je vais réfléchir à ce que tu m'as dit. Je ne vais rien faire pour l'instant, je ne vais pas agir sur un coup de tête. Peut-être même que j'irai à la fac, lundi – ne serait-ce que pour voir la tête de Tony Bamber. De toute façon, Sam a l'air de dire que les répétitions ne commenceront pas avant le début de l'été. Il a été engagé pour un boulot sur un plateau de tournage à New York, la semaine prochaine. En tant qu'homme à tout faire, ajoute-t-elle en voyant l'expression de mon visage. Son père connaît le directeur de la photographie. » Elle dit cela comme pour rendre les choses plus acceptables.

Au moment où la serveuse arrive avec un bout de papier sur un petit plateau d'argent, Polly se penche pour m'embrasser.

« Tiens-moi au courant », dis-je, et elle me le promet avant de tourner les talons et de s'en aller, se glissant habilement entre les petites tables

rondes, ajustant son bonnet tandis que je reste assise là, la main tendue pour prendre l'addition.

Après cet épisode, il ne se passe rien pendant un moment.

Hester et Charlie louent un cottage dans un village de pêcheurs des Cornouailles, pendant la semaine de Pâques, et m'invitent à les rejoindre quelques jours. Il fait incroyablement humide et venteux, et les garçons, qui se réveillent invariablement à 6 h 30, attrapent des rhumes carabinés. En guise de remerciement pour la petite chambre au lit simple donnant sur la cour moussue, je suis censée garder les enfants presque tous les soirs.

Mary me demande quelques articles supplémentaires. Je sais qu'elle me le demande parce qu'elle n'a pas besoin de me payer, mais c'est déjà ça.

Un soir, je viens d'entrer dans l'ascenseur vide quand j'entends une voix : « Hé, Frances, retiens-le, s'il te plaît ! » Bien que je m'empresse d'appuyer une seconde fois sur le bouton « RC », un pied s'enfile juste à temps entre les portes qui se referment. C'est Tom, de la rubrique Voyages. « Merci ! » dit-il en se détendant avec un soupir de soulagement. Je lui adresse un petit sourire un peu raide et je sors mon téléphone de ma poche, espérant étouffer dans l'œuf toute velléité de conversation, mais il ne s'en rend pas compte.

« J'ai entendu dire que Culpeper s'est surpassé, aujourd'hui, dit-il gaiement. Il a léché le cul de Robin au sujet de cet édit sur la Chine. Il n'arrête jamais de parler, tu ne trouves pas ? C'est un tic nerveux ou quoi ? »

Je lui réponds que je n'en ai pas la moindre idée.

« Sérieux, j'espère que ce n'est pas le cas parce que je n'ai vraiment pas envie de me sentir obligé d'avoir pitié de lui. »

Je ne peux pas m'empêcher de rire à cette remarque mais une fois arrivés dans le hall d'accueil en marbre, je le laisse me dépasser, m'affairant avec les boutons de mon manteau. Une fois prête, je retrouve Tom en train de traîner à côté des portes tournantes. Il m'attend. Nous sortons de l'immeuble ensemble.

« Bon, eh bien bonne soirée, alors, dis-je en prenant la direction de ma station de métro.

— T'as prévu quelque chose, ce soir ? me demande-t-il en m'emboîtant le pas. On est quelques-uns à se retrouver à l'Albatros, ça te dit de prendre un demi ? »

Ce serait facile de dire non, comme d'habitude. Ou plutôt comme avant. Mais cette fois, je réfléchis deux minutes et je réalise que les gens ont arrêté depuis un moment de me proposer d'aller boire un verre ou de prendre un menu du jour bon marché au Bay Leaf. Cela ne serait pas un mal de me tenir au courant de ce qui se dit.

« OK, pourquoi pas ? » dis-je, et Tom m'adresse un sourire surpris. Je remarque sa dentition impeccable et ses cils aussi longs et soyeux que ceux d'un poney.

« Eh bien voilà ! » dit-il.

Nous nous rendons à l'Albatros. Jerry Edgworth est là, tout comme Sol du service photo et Mike, le rédacteur adjoint Infos. L'œil déjà vitreux, il s'empiffre de cacahuètes. Des cadavres de bouteilles vertes sont alignés comme des quilles au bout de la table. Tom s'éloigne pour aller chercher nos boissons et je m'assieds sur une des chaises rembourrées, assez mal à l'aise. Pour arranger le tout, Jerry attire l'attention de tous sur moi : « Eh bien, on ne te voit pas souvent ici, toi.

— C'est Tom qui m'a forcé la main, j'espère que je ne vais pas le regretter. »

Levant son verre à ses lèvres, il pousse un vague grognement plutôt dédaigneux. Manifestement, il n'a aucune envie de partager le privilège de faire des blagues. Les écrivains sont souvent comme ça, j'ai remarqué. Ils veulent l'exclusivité sur l'humour.

Mike, Sol et lui cessent de prétendre s'intéresser à moi pour recommencer à cogiter sur le sort du rédacteur économique. Le penchant pour la boisson de celui-ci n'est plus un secret pour personne depuis qu'il s'est désolidarisé du groupe de presse et qu'il s'est comporté de la manière la plus grossière, lors d'une mission commerciale du Premier ministre en Inde. Personne ne semble savoir où il se trouve à l'heure qu'il est : peut-être une clinique du Surrey, celle où se rendent les célébrités. « Ça va jaser, quand il sortira », lance Mike d'un air rêveur.

Tom revient et se glisse sur la chaise voisine de la mienne tout en faisant glisser un demi dans ma direction. « Est-ce que Mary a laissé échapper quelque chose à propos de l'article ? demande-t-il.

— Mary ne laisse jamais rien échapper, tu n'avais pas remarqué ? » J'attrape mon verre tout en répliquant. « Qu'est-ce qui se dit, de ton côté ? »

— Oh, rien que des spéculations. Manifestement, personne ne sait rien. Mais ce n'est pas ça qui va les arrêter.

— C'est de la manipulation, dit Jerry. Le scénario classique : ils nous font peur en nous préparant au pire, en espérant que nous serons tous soulagés de voir que nous ne sommes pas si mal lotis, en fin de compte.

— On va être mal lotis, intervient Sol sombrement, tu vas voir. »

Tom se tourne ostensiblement vers moi, interrompant les autres : « Ça fait combien de temps que tu es aux Livres, d'ailleurs ? »

Je lui réponds et il me demande où j'étais avant, et je me retrouve à lui expliquer la succession d'événements insignifiants qui m'ont amenée à intégrer l'équipe de Mary. Il m'écoute attentivement, même si je vois qu'il essaie de capter quelques bribes des potins du bureau échangés au bout de la table : Gemma Coke, Robin, la femme de Robin.

Je l'interroge à mon tour : « Et toi ? »

Tom m'explique que le boulot lui convient plutôt bien, enfin en tout cas pour le moment. Il lui donne une certaine stabilité, un salaire régulier pendant qu'il travaille sur son scénario. Il a la grâce de rougir en évoquant ce dernier.

Quand je l'interroge à ce sujet, il apparaît qu'il ne l'a pas encore écrit, en réalité. Il est en train de travailler aux grandes lignes, à quelques ébauches de personnages, il commence les recherches préliminaires. « C'est ça le challenge, n'est-ce pas ? ajoute-t-il avec un petit air penaud. S'y mettre sérieusement, noter ses idées noir sur blanc. Tu as entendu parler de Parvaneh, non ? »

Parvaneh faisait partie de l'équipe des correcteurs avant de remporter un concours d'écriture organisé par la Cour Royale. Aux dernières nouvelles, la Weinstein Company avait posé une option sur son scénario à quatre personnages. Apparemment, Kate Winslet s'y intéresserait.

« Vraiment, c'est génial que tu aies un projet personnel sur lequel tu travailles », dis-je tout en soupçonnant fortement qu'il ne dépassera jamais le stade où il est aujourd'hui. « Il faut que tu persévères, tu sais. Tu vas t'accrocher, n'est-ce pas ? C'est un sacré défi. »

Je termine mon verre en souriant tandis qu'il fanfaronne encore un peu – partagé entre l'embarras et l'espoir –, puis j'attrape mes affaires et je prends congé. En ce qui les concerne, j'ai l'impression que la soirée ne fait que commencer.

Un vendredi soir, je sors du métro après avoir dîné avec Naomi, une amie de fac – une soirée assez ennuyeuse, d'ailleurs : elle s'est mariée il y a peu, attend un enfant et est obsédée par la nutrition et les systèmes de transport d'enfants –, et je suis justement en train de me demander si je ne devrais pas mettre un terme à cette amitié quand mon téléphone sonne, me signalant un message vocal.

Je l'écoute tout en m'attaquant à la pente conduisant à ma rue. C'est Polly. Elle semble un peu ivre et surtout très déprimée.

« T'es où ? demande-t-elle d'une voix plaintive. Tout va mal, il faut vraiment que je te parle. Tout est tellement... Enfin bref, appelle-moi quand tu auras ce message. »

Il est presque onze heures, la soirée est douce, c'est le début de l'été, et en haut de ma rue, des jeunes munis de cigarettes et de bouteilles de bière se sont rassemblés autour de l'épicerie du coin. Une poignée de filles se mordillent les lèvres en renversant la tête de droite à gauche, aux rythmes grêles du R'n'B qui s'échappent du téléphone portable de l'un d'eux. Dans le halo de la lampe à sodium, je remarque un gamin dans une poussette, un paquet de chips sur les genoux, observant son environnement avec de grands yeux hébétés.

« C'est moi, Frances, dis-je quand Polly décroche.

— T'es où ? » demande-t-elle. Son ton est larmoyant, un peu désespéré et plutôt accusateur. « T'étais où ?

— J'étais dans le métro », dis-je en m'arrêtant devant ma porte pour trouver mes clefs avant de pénétrer dans l'entrée commune à tous les locataires de la maison. Le plafonnier est de nouveau cassé, je dois farfouiller pour trouver la serrure et ouvrir la porte. Enfin j'y parviens, j'entre dans l'appartement et je commence à gravir les marches de mon escalier. « Je viens de rentrer à la maison. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh, je ne peux pas t'expliquer maintenant, me répond-elle comme si j'avais posé une question complètement débile. C'est le bordel, c'est tout. » Un son étouffé m'indique qu'elle a posé sa main sur l'écouteur.

J'entends sourdement sa voix puis la réponse de son interlocuteur – un homme. Le son redevient clair et précis, elle a ôté sa main de l'écouteur. « Ouais, c'est ça, dit-elle d'une voix légèrement empâtée. Va te faire foutre, OK ?

— Où es-tu ? » Je dépose mon sac sur le canapé et j'allume la lampe. Le désordre aussi familier que décourageant de l'appartement me saute aux yeux : des amoncellements de vieux journaux, les étagères sur lesquelles je n'ai jamais trouvé le temps de peindre la seconde couche, la lithographie de Rothko, adossée au radiateur dans son cadre bon marché. Après avoir calé l'écouteur entre mon épaule et mon menton, je me penche pour attraper la télécommande et le bol de pâtes d'hier soir qui traînent encore sur le plaid du canapé.

« Je suis à Camden, me répond-elle. Tu n'habites pas loin d'ici, non ? J'ai fermé la porte de mon appartement en laissant les clefs à l'intérieur et ma colocataire est partie. Je n'ai pas envie de retourner chez papa... Enfin pas comme ça, en tout cas. »

Je lui propose donc de loger ici si elle a besoin d'un toit.

Environ quinze minutes plus tard, le taxi s'engouffre dans ma rue. J'ai eu le temps de cacher les ouvrages de son père, de faire la vaisselle et de mettre les papiers dans la boîte de recyclage. Comme j'ai ouvert grandes les fenêtres pour aérer un peu, j'entends la porte du véhicule qui se referme lourdement et le claquement instable de ses talons alors qu'elle avance vers la porte d'entrée. Un instant plus tard, elle écrase la sonnette.

Son visage est rouge comme si elle avait de la fièvre et des ombres artificielles noires soulignent ses yeux : les traces de larmes, à moins qu'elle n'ait passé la soirée dans un endroit très chaud. Elle évite mon regard quand je lui ouvre la porte et se glisse dans l'appartement : l'odeur de cigarette dans ses cheveux, ses chevilles fragiles au-dessus du talon compensé à facture grossière de ses sandalettes quand elle gravit les marches de l'escalier. « Heureusement qu'on a réussi à se joindre », dit-elle en pénétrant dans le salon, passant l'anse de sa sacoche argentée au-dessus de sa tête avant de la déposer par terre et de s'affaler sur mon canapé. L'étendue infinie de ses jambes nues emplit la moitié de l'espace. Elle porte une petite veste cintrée sur une minuscule robe à fleurs, découvrant la plus grande partie de ses cuisses.

Debout dans l'embrasure de la porte, je lui demande : « Tu veux quelque chose, un verre d'eau, une tasse de thé ?

— J'aimerais beaucoup un verre de vin frais », dit-elle, les bras rejetés de part et d'autre de son corps, paumes ouvertes : une posture de découragement, ou alors de supplication. « Ou bien une bière. Je ne pense pas que tu aies de la bière, si ?

— Non, je n'en ai pas. Je n'ai pas de vin, non plus.

— J'ai envie d'un dernier verre, juste un. Histoire d'oublier cette nuit de merde, tu vois. »

Je ne dis rien. Je reste debout là, dans le couloir, une main sur la hanche. Je suis crevée et tout d'un coup je me demande à quoi je joue, et ce qui m'a pris de la laisser entrer.

Mon silence a dû lui faire comprendre qu'elle poussait le bouchon un peu loin parce qu'elle se redresse et presse le bout de ses doigts sur son visage avant de dégager ses cheveux de son front : un petit geste décidé, trahissant sa volonté de se ressaisir. « Non, tu as raison, dit-elle. Si tu as une tisane, c'est génial. Merci, Frances. »

Je me rends dans la cuisine pour mettre de l'eau à chauffer.

Quand je reviens avec la camomille, Polly a ôté ses chaussures qu'elle a soigneusement alignées le long de la plinthe, comme un enfant qui s'applique à bien faire. Elle déambule à travers la pièce, examine les objets qui reposent sur ma cheminée. Elle attrape le fossile que j'ai trouvé à Golden Cap et le repose aussitôt pour se tourner d'un air absent vers la bougie parfumée qu'elle soulève pour la renifler d'un geste machinal. Quand elle caresse du doigt le dos de mes livres, je devine qu'elle cherche un des romans de son père.

« Ce ne sont que des vieux trucs, dit-elle en sortant à moitié un exemplaire de *Rebecca*. Tu ne lis pas de littérature contemporaine ?

— Pas beaucoup, non. Quand ça arrive, c'est surtout pour le boulot.

— Hmmm, commente-t-elle en repoussant l'ouvrage dans sa rangée avant de s'approcher pour prendre une tasse. « Merci. Je suis désolée de m'incruster comme ça. J'espère que je n'ai pas gâché ta soirée.

— C'est bon, t'inquiète », dis-je en m'asseyant dans le fauteuil. Polly va chercher son sac. « Ça t'embête si je fume ?

— Vas-y. » Je me demande si la porte de ma chambre, en haut, est ouverte ou fermée. « Et après, peut-être que tu pourrais me dire ce qui

s'est passé quand tu m'as appelée. »

Elle allume sa cigarette, souffle sur l'allumette qu'elle dépose sur sa soucoupe. « Oh, c'était juste un malentendu, dit-elle. Je n'ai pas tellement envie d'en parler. C'est juste un connard. » La fumée bleue reste suspendue dans l'air chaud, formant des volutes.

« OK », dis-je en me préparant à me lever. Il est trop tard pour être patiente. « Écoute, je vais monter chercher des couvertures et on préparera le canapé-lit ensemble.

— Oh, dit-elle, visiblement gênée. Bien sûr, je ne veux pas t'empêcher de dormir. »

Je me renfonce dans mon siège, un peu radoucie. « Tu sais, j'ai pensé à toi. Je me demandais comment ça allait. Tu en es où avec les cours, en fin de compte ?

— Ah – ça, dit-elle brusquement. Je suis encore en plein dedans. Je t'ai parlé des Lord Strange's Men⁶, non ? Notre troupe de théâtre itinérant ? Sam a trouvé ce nom – en référence à un truc, je ne sais plus. Je ne peux pas dire que j'en sois dingue. Enfin en tout cas, on veut toujours y aller – d'ailleurs, on ne devrait pas tarder à commencer les répétitions – mais papa s'est mis en tête de s'interposer sérieusement, maintenant. Il a appelé le père de Sam, et tous les deux, ils se sont monté le bourrichon et sont tombés d'accord pour nous couper les vivres si nous abandonnions nos études. Sam est vert de rage, et en plus il est persuadé que c'est ma faute. Si je n'avais pas été là, son père n'aurait eu aucune raison de s'en mêler.

— C'est un peu dur, dis-je en essayant de comprimer un bâillement.

— Papa se comporte vraiment comme un con, poursuit-elle. Je n'arrive à convaincre personne de se mettre un peu à ma place : ni lui, ni Teddy – même pas Charlotte. C'est vraiment dégueulasse, tout ça. »

Je vois bien qu'elle pense à sa mère, au fait qu'Alys aurait trouvé un moyen d'arranger les choses d'une manière ou d'une autre, et que tout se serait bien terminé.

J'imagine que ses amis doivent en avoir ras le bol de sa rengaine, c'est sans doute la raison pour laquelle elle a échoué ici ce soir. L'avidité familière qui sommeille au fond de moi se réveille. Je sirote une gorgée de mon thé et j'attends.

Mais Polly a recommencé à inspecter la pièce. « Tu habites seule, ici ? » me demande-t-elle. Je lui réponds que oui. « C'est sympa », dit-elle sans le penser sincèrement, et pendant qu'elle prononce ces mots je redécouvre mon salon à travers son regard : le canapé vert anglais (bradé chez Maida Vale) avec ses taches maladroitement camouflées par un jeté de lit à motifs. La combinaison de lampes, de coussins et de tapis qui, au lieu de produire l'effet charmant et éclectique escompté, semble tout simplement pathétiquement mal assortie. Cette vue sur le petit manoir de brique rouge, de l'autre côté de la rue, avec ses fenêtres obstruées par des cadres métalliques de moustiquaires et cette lueur bleue qui s'en échappe, parfois plus vive, parfois moins. Un éclat de rire s'élève depuis les environs de la baraque à frites, suivi du son d'une fenêtre qu'on ouvre. Quelqu'un crie : « Il est bientôt minuit, vous avez oublié où vous habitez ou quoi ? » et une autre voix lui répond, « Oh, ça va, lâche-nous, pauvre branleur ».

Polly écrase sa cigarette dans sa soucoupe et me regarde. « C'est ça la vraie vie, hein.

— Oh, bien sûr, ce n'est pas Fulham, dis-je plutôt froidement.

— Tu as un petit ami ? rétorque-t-elle aussitôt. Petite revanche personnelle.

— Pas en ce moment. Écoute, dis-je en faisant à nouveau mine de me lever. Je crois que je vais aller me coucher.

— Je vais te dire ce qu'il y a, m'interrompt-elle hâtivement. Il faut que j'en parle à quelqu'un, et Teddy ne veut rien entendre. Quant à papa, il est..., enfin en tout cas ça ne m'avancerait à rien. Peut-être même que ça empirerait les choses. Mais j'ai besoin d'en parler. J'ai le droit d'en parler.

— Parler de quoi ?

— De ce qui s'est passé. Le jour de l'accident. Je n'arrête pas d'y penser, je n'arrive pas à me sortir ça de la tête. L'état d'esprit dans lequel elle devait se trouver quand elle a pris le volant. C'est la raison pour laquelle je voulais tellement te rencontrer quand Kate Wiggins nous a parlé de toi. Je voulais savoir si ma mère t'en avait parlé ou si les choses étaient restées ouvertes, irrésolues. Mais ce que tu nous as dit – tu sais, “ Dites-leur que je les aime ” – ça m'a fait comprendre qu'elle était en paix avec ça. Cela dit, je ne suis pas sûre de l'être, moi. »

Je me sens immédiatement mal à l'aise, comme si je perdais mon centre de gravité, comme si un pôle magnétique était graduellement en train de changer de position.

« Attends une seconde, dis-je. Je viens juste de me rappeler quelque chose. » Je retourne dans la cuisine et je fouille dans le fond des étagères dans l'espoir de retrouver la bouteille que j'ai achetée quand Hester m'a demandé d'apporter la sauce au brandy, à Noël. Elle est toute poussiéreuse. Comment déguste-t-on un brandy ? Avec des glaçons ? Je n'en ai pas la moindre idée mais il me reste quelques cubes de glace dans le moule qui est au freezer, alors je les verse dans deux verres et je les arrose de deux doigts d'alcool.

« Super, dit-elle en repliant ses jambes sur le canapé.

— Pourquoi est-ce que tu ne commencerais pas depuis le début ? »

Elle se ne fait plus prier, maintenant.

C'était un de ces week-ends de janvier mornes et déprimants, quand les festivités sont passées et que la neige commence à fondre. Polly n'avait pas prévu d'aller rendre visite à ses parents à Biddenbrooke mais elle s'était disputée avec sa colocataire Serena (« un truc pathétique – j'avais fini son lait ou j'avais oublié de sortir les poubelles, j'en sais rien »), et bien qu'elle soit invitée à une fête ce soir-là, elle suspectait Sandeev, son ex, d'être également convié, et elle ne se sentait pas encore la force de l'affronter. Elle avait donc décidé d'appeler ses parents, le samedi matin, et s'était finalement rabattue sur le portable d'Alys quand personne n'avait répondu au poste fixe.

Laurence avait décroché parce que Alys conduisait, ils étaient sur la route.

Alys pensait rester à Biddenbrooke jusqu'à dimanche, fin d'après-midi, et Laurence la rejoindrait à Londres en train, le mardi ou le mercredi. Il devait relire les épreuves de son dernier roman avant que celui-ci ne parte à l'impression.

« Pourquoi est-ce que tu ne viendrais pas nous rendre visite », avait proposé son père.

Polly avait donc attrapé un train à Liverpool Street et Laurence était venu la chercher à la gare.

Il était trop tard pour faire une promenade, cet après-midi-là. La nuit était déjà tombée. Au lieu de cela, Laurence avait donc allumé un feu dans le salon et Polly s'était allongée devant les flammes dansantes, sur le tapis. Chacun s'était plongé dans la lecture de son journal en mangeant le gâteau aux noix d'Alys et en buvant du thé. Ils avaient aussi beaucoup parlé de Teddy, récemment promu à la galerie Sackler, où il semblait passer ses journées à négocier, à tempérer et à conclure des transactions entre des artistes souvent peu fiables et de riches Russes potentiellement intéressés par leurs œuvres. Ensuite, ils s'étaient attardés sur les études de Polly, ignorant les tentatives de celle-ci de détourner la conversation. La pluie et le vent fouettaient les fenêtres, c'était douillet de se trouver dans la chaleur d'un foyer.

À 6 h 30, Laurence avait ouvert une bouteille de vin.

Puis il était sorti chercher des Fish and Chips à Biddenbrooke et ils les avaient savourés à même l'emballage, assis autour de la table de la cuisine.

Quand ses parents étaient allés se coucher, vers onze heures, Polly était restée en bas pour regarder un film qui s'était terminé vers une heure. Elle était alors montée à son tour. Au moment où elle avait traversé le couloir pour rejoindre sa chambre, elle avait entendu – sans pourtant comprendre ce qu'elle disait – sa mère parler d'une voix basse. Un rayon de lumière filtrait sous la porte de ses parents. Elle avait été surprise qu'ils soient encore éveillés.

Le dimanche matin, quand elle était apparue au petit déjeuner, il y avait dans l'air une atmosphère particulière, quelque chose d'aussi insistant qu'une odeur de brûlé. Quelque chose s'était passé mais il était impossible d'imputer cette impression au comportement ou à la remarque de qui que ce soit. Quoi qu'il se passe, Alys et Laurence agissaient de manière parfaitement normale. Trop normale. Laurence était aussi prévenant envers Alys qu'il l'avait toujours été mais il semblait aussi sur ses gardes, comme s'il s'attendait à quelque chose. Alys quant à elle, habituellement distraite et rêveuse, paraissait plutôt préoccupée, presque absente.

Polly était remontée s'installer dans son lit avec une tasse de thé : elle avait un script à lire pour les cours. Environ une heure plus tard, elle avait traversé sans bruit le palier d'en haut pour aller se faire couler un bain

quand elle avait entendu la voix de sa mère. Elle s'exprimait très distinctement, pesant ses mots. La porte de la cuisine était entrebâillée.

« Et puis tu peux changer la dédicace, pendant que tu y es », disait-elle. C'était surtout le ton froid de sa voix qui avait effrayé Polly. Alys n'était jamais froide. « Ce n'est pas un hommage, c'est une insulte. »

Polly n'avait pas voulu en entendre davantage. Elle avait toujours pensé que le ménage de ses parents était harmonieux. Ses amis avaient des parents divorcés ; des mères qui en étaient à leur deuxième, voire à leur troisième mari, des pères qui vivaient à Genève ou à New York avec de nouvelles femmes et d'autres enfants, plus jeunes. Certains étaient encore des bébés ou fréquentaient tout juste le jardin d'enfants. Alys et Laurence n'étaient pas de ceux-là. Ils formaient une équipe. Ils savouraient la compagnie l'un de l'autre. Ils se disputaient bien de temps en temps, bien sûr, mais chacun riait toujours des plaisanteries de l'autre.

À l'époque où Polly vivait encore chez ses parents, elle aimait laisser la porte ouverte quand elle se couchait, le soir. Entendre des bribes de leur conversation s'envoler jusqu'à elle lui procurait un sentiment de sécurité.

Mais là, c'était tout autre chose. Cette conversation-là n'était pas agréable. Elle était effrayante.

Arrivée au bout du palier, jusqu'à la salle de bains, elle avait ouvert les robinets de la baignoire, et quand elle était retournée dans sa chambre pour y chercher son shampoing, elle avait sifflé bien fort pour qu'Alys et Laurence comprennent bien qu'elle était dans les parages et qu'elle entendait ce qu'ils disaient. Quand elle avait eu fini de se laver et de se sécher les cheveux, le déjeuner était prêt. Un de ces repas simples qu'Alys savait toujours combiner sans grand effort : un poulet rôti, une poêlée de pommes de terre en dés avec du romarin, une salade de cresson. Sans doute l'atmosphère était-elle encore un peu tendue mais, tout comme au petit déjeuner, il n'y avait rien de véritablement discernable. Laurence avait évoqué l'autobiographie en cours de Nikolai Titov. Alys l'avait écouté, comme elle le faisait toujours.

Après le déjeuner, quand Polly avait regardé sa montre et qu'elle avait réalisé qu'il ne lui restait plus que vingt-cinq minutes avant le départ de son train, Alys s'était portée volontaire pour l'accompagner jusqu'à la gare. À partir de ce moment-là, tout s'était précipité : ses affaires jetées

en vrac dans un sac ; Alys incapable de remettre la main sur les clefs de la voiture, Laurence les retrouvant finalement dans la poche de son pardessus ; l'inquiétude de savoir si elles allaient arriver à temps, filant à toute allure le long des petites routes étroites. Quand l'Audi s'était enfin rangée dans le parking de la gare, les signaux de danger rouges clignotaient, l'alarme sonnait, les barrières du passage à niveau s'abaissaient. Polly avait envoyé un baiser à sa mère tout en courant entre la billetterie et le quai.

« Je t'appelle ! » avait-elle crié au milieu du fracas et des crissemments du train à l'approche.

À son tour, Alys lui avait adressé un signe de la main en souriant.

Cela avait été leurs adieux.

Laurence avait appelé Polly, ce soir-là, vers vingt-trois heures, et il lui avait dit ce qui s'était passé.

Quand le silence est retombé, je lui demande : « Est-ce que tu lui as demandé à quel sujet ils s'étaient disputés ?

— Non. Comment aurais-je pu faire ça ? Je voulais garder un souvenir d'eux ensemble, heureux. Ce désaccord, ou peu importe ce que c'était, ne m'est revenu à l'esprit que quand j'ai entendu parler de toi. C'est là que j'ai laissé remonter les souvenirs. Et ce que tu as dit m'a fait beaucoup de bien – qu'elle ait fait la paix avec ce qui avait pu se passer. *Affliction* est paru et, bien sûr, il lui a été dédié. La plupart de ses livres le sont, tu sais ? Hormis *Le Ha-Ha* qu'il a dédié à Teddy et *Ampersand* qu'il m'a dédié. D'habitude, il met juste le nom, mais pour *Affliction* la dédicace est « Pour Alys. Toujours ».

Je hoche la tête comme si je venais de l'apprendre.

« Je crois qu'elle voulait qu'il enlève son nom de ce livre. Mais je ne sais pas pourquoi.

— Eh bien », dis-je en m'enfonçant dans mon siège. Pendant tout son récit, je suis restée penchée en avant, attentive, concentrée. Une sirène hurle de plus en plus fort puis elle s'éteint à nouveau tandis qu'une voiture de police passe à toute vitesse au bout de la rue. « C'était sans doute juste une de ces embrouilles passagères, tu ne crois pas ? Cela ne semble pas très sérieux.

— Cela ne *semble* pas très sérieux, en effet, concède Polly en baissant les yeux sur son verre vide. Mais quelque chose s'est passé. Quelque

chose qui touchait vraiment ma mère. Mais enfin – je suis vraiment soulagée que tu aies entendu ce que tu as entendu. Je ne peux pas te dire à quel point ça m’aide. »

Je regarde ma montre. Il est bientôt une heure du matin.

Ensemble, nous débarrassons le canapé du jeté de lit et des coussins avant de le déplier d’un coup, puis je l’aide à recouvrir le matelas de draps propres. Je lui donne un coussin et une couverture que je suis allée chercher dans ma chambre, un tee-shirt pour dormir, et je lui propose une brosse à dents neuve mais elle en a une dans la poche intérieure de sa sacoche argentée. « Ne va pas imaginer que je passe ma vie à dormir chez les uns et chez les autres », tient-elle à préciser, mais je me laisse la liberté de tirer mes propres conclusions sur ce point. « Je suis légèrement obsédée par mes dents. »

Je lui souhaite bonne nuit et la laisse tranquille. Avant de commencer à monter l’escalier, j’éteins la lumière du palier.

« Frances ? » crie-t-elle.

Je reviens sur mes pas et j’ouvre grande la porte. Elle est assise dans le lit, les draps tirés sur ses genoux. « Est-ce que tu peux laisser la lumière allumée ? demande-t-elle. Je ne suis pas très à l’aise dans le noir. »

Je dors très mal, soudain incommodée par les bruits de mon environnement sonore nocturne habituel : des gens qui se disputent dans la rue, le miaulement des chats et, plus lointains, les glapissements des renards. Les rideaux de ma chambre se gonflent et se dégonflent doucement au gré des courants d’air. L’orange vif des réverbères cède peu à peu la place à une lumière plus douce, nacrée.

Enfin, la journée de mes voisins commence. Je guette les sons familiers : les fenêtres à guillotine que l’on tire, les murmures des émissions radiophoniques à ligne ouverte, la folle fanfare des dessins animés du samedi.

Arrivée en bas de l’escalier, je jette un œil dans le salon : Polly dort encore dans la pénombre. Elle est étendue sur le côté, ses longues jambes pâles se sont frayé un chemin hors des draps, une de ses mains repose en dessous de sa joue rougie. Sur la table, son téléphone portable clignote.

Je suis en train de mordre dans un toast, debout devant le comptoir de la cuisine, quand elle fait son entrée en bâillant, encore rose de sommeil,

exprimant sa surprise et son contentement de n'avoir pas davantage la gueule de bois. Je pousse une tasse de thé dans sa direction tandis qu'elle consulte son téléphone. C'est un message de Laurence.

« Il me demande de passer pour le déjeuner, dit-elle en frottant avec sa paume ses yeux encore mi-clos. Il me convoque pour une sorte de réunion au sommet. Super. C'est parti pour la prochaine engueulade. » Elle soupire et se glisse sur la chaise en face de la mienne. Ses orteils nus – ornés seulement d'un vernis orange – s'enroulent autour de la barre chromée comme ceux d'un chimpanzé.

« Eh bien, peut-être que c'est le moment de jouer ton jeu, au contraire. Peut-être que tu peux sauter sur cette occasion pour le faire fléchir. Essaie de mener la barque, à ton tour. »

Elle me regarde fixement.

« Oh, allez ! » Je m'impatiente. « Tu as envie de quitter l'école, de partir quelque temps avec Sam. Ton père veut que tu continues à suivre les cours. Est-ce que vous ne pouvez pas trouver un compromis, quelque part ?

— Tu crois vraiment que c'est aussi simple ? me demande-t-elle, mécontente. Il a pris sa décision. Si je ne fais pas ce qu'il veut, il va me couper les vivres.

— OK, dis-je. Mais il se trouve que j'y ai réfléchi et que je me suis demandé ce qui se passerait si tu parvenais à convaincre Tony Bamber, ou je ne sais qui, du fait que tu as besoin d'interrompre les cours pendant un moment ? Juste temporairement – peut-être pour un an, voire même juste un semestre ? Je suis sûre qu'ils considéreraient ta requête, compte tenu des circonstances. Il doit bien exister des congés pour raisons familiales ou quelque chose de ce genre-là, non ? Une sorte d'année sabbatique, qui te permettrait de faire ta tournée avec Sam et de retourner suivre les cours une fois que tu auras vécu ce que tu as à vivre.

— Mais je ne veux pas y retourner ! » objecte Polly d'un ton farouche. Je vois bien, cependant, que l'idée ne lui déplaît pas tant que ça.

« Et puis de toute manière, papa ne gèrera jamais ça.

— Tu n'en sais rien tant que tu n'as pas essayé, dis-je.

— T'as raison, me répond-elle, plutôt dubitative. Cela peut valoir la peine de tenter ma chance. J'espère seulement que je pourrai l'expliquer aussi bien que tu viens de le faire. À t'entendre, on a l'impression que

c'est une décision parfaitement raisonnable. » Elle me jette soudain un regard malicieux. « Tu n'aurais pas envie de venir avec moi, par hasard ? » Tout d'un coup, il y a quelque chose de charmeur et d'implorant dans sa voix.

Je marmonne un peu, pour la forme, puis – comme dépassée par le déploiement irrésistible de son pouvoir de conviction – je cède. « Bon, d'accord, je vais le faire, je viens avec toi. »

Nous remontons ensemble jusqu'à Highgate, tournant le dos à la rue escarpée menant à l'hôpital – celle où Dick Whittington a entendu les cloches, désormais obstruée de bus à étages – pour pénétrer dans le parc. Il fait déjà chaud. Les plates-bandes se sont transformées en un nuage rose dans lequel les abeilles se roulent et s'ébrouent avec ravissement, et la petite aire de jeux est prise d'assaut par des bébés aux têtes couvertes de bobs colorés. Le gazon est parsemé de pâquerettes lumineuses.

Nous nous engageons dans un long couloir d'ombre, étroit et noir comme l'encre, puis nous dépassons des nuées de lilas en fleur odorants. Le chemin serpente tout au long du massif de bosquets arrondi, en haut du parc, et nous nous arrêtons un instant pour jeter un coup d'œil derrière nous. Les pelouses vertes, théâtre des premiers pique-niques de l'année, s'étendent à perte de vue, rythmées par l'étendue placide et huileuse des étangs. Au loin brillent les tours, les clochers et enfin la roue de Ferris, qui marque le centre de Londres et reflète une lumière dure, minérale.

En quittant le parc près des courts de tennis, nous traversons Pond Square où des gens jouent à la pétanque sous les platanes, une pinte de bière à portée de main. Nous poursuivons notre route le long des rues adjacentes, jusqu'à la maison de Laurence. Polly a la clef dans sa sacoche. Elle ouvre la porte d'entrée et nous pénétrons dans le vestibule frais et sombre, contrastant violemment avec la luminosité radieuse de cette journée.

« Coucou ! crie-t-elle. Papa, tu es là ? »

N'obtenant aucune réponse, elle me fait signe de la suivre en bas. La grande cuisine blanche est dans un drôle d'état. Quelques sacs de courses ont été posés sur le comptoir, d'autres sont éparpillés par terre. Une casserole sale repose à côté de l'Aga. Du café moulu s'est déversé à côté de la bouilloire. Non loin de la porte-fenêtre ouverte, les feuilles d'un

journal oublié se soulèvent et s'abaissent doucement, comme s'il respirait.

Polly inspecte l'un des sacs et en extrait une barre dorée de beurre français ainsi que quelques fromages enveloppés dans du papier paraffiné. Elle dépose le tout dans le réfrigérateur. Elle m'explique que Laurence a embauché une gouvernante qui vient la plupart des matinées pour faire le ménage et préparer les repas, mais que madame King ne travaille pas le week-end. Elle lève les yeux au ciel et traverse la pièce en direction des portes-fenêtres qu'elle ouvre grandes, m'attirant dehors, sur la terrasse de brique tendre.

« Papa ! » crie-t-elle de nouveau en agitant la main.

Il est installé au beau milieu du rectangle d'herbe, assis – exactement comme je l'avais imaginé lors de ma dernière visite – sur le banc, devant le pavillon d'été. Jusqu'à ce que Polly l'appelle, il ignorait tout de notre présence. Il se tenait là, seul, exposé, livré : je reconnais dans sa posture le travail inexorable et misérable de la solitude, qui n'épargne pas, non plus, les traits de son visage. Quand enfin il entend sa fille, il se retourne, se lève vivement et vient à notre rencontre.

« Si je comprends bien, c'est vous qui avez repêché Polly hier soir », m'interpelle-t-il tandis que nous nous serrons la main assez maladroitement. Il se tourne ensuite vers l'intéressée : « Tête de linotte ! Quelle idée de perdre ses clefs...

— Je ne les ai pas perdues, je les ai laissées dans l'appartement », se défend Polly en attrapant son bras. Nous retraversons le jardin en direction de la maison, le long du chemin de brique. Bien entendu, je n'avais jamais vu la maison depuis cet angle auparavant. Entre les fenêtres aux reflets sombres, d'épaisses torsades de glycines grimpent le long du mur en s'affinant à mesure qu'elles s'élèvent, comme de la fumée. Les fleurs ne sont pas encore écloses. *Encore une semaine ou deux*, me dis-je.

« De toute façon, Serena revient cet après-midi, lance Polly, désinvolte.

— Eh bien, en tout cas je suis heureux que vous ayez pu vous libérer pour le déjeuner, toutes les deux », dit-il en nous ouvrant les portes-fenêtres avant de nous suivre à l'intérieur.

« Pol m'a dit que vous vous étiez revues quelques fois », ajoute-t-il en se baissant pour ramasser un sac de courses. Sa voix a perdu son ton formel, comme s'il était, certes surpris, mais aussi content, pour le bien de sa fille, que nous nous soyons trouvées, toutes les deux.

« J'apprécie sa compagnie, dis-je en m'adressant directement à lui. Elle est tellement... jeune. C'est plutôt stimulant – assez flatteur, aussi, sans doute. »

Polly rit comme si je venais de dire une grosse bêtise et Laurence me considère un instant d'un air pensif, comme pour me jauger. Je suis sûre qu'il essaie, entre autres, de deviner mon âge. Trente ? Trente-cinq ? « J'ai cru comprendre que vous lui aviez donné des conseils judicieux, il y a quelques mois de cela, quand elle traversait une mauvaise passe à son école d'art dramatique, poursuit-il. Vous lui avez mis un peu de plomb dans la tête. Moi, j'aurais pu dire n'importe quoi, il n'y avait pas moyen de me faire entendre d'elle. Dieu merci, elle vous a écoutée.

— Oh, je n'ai pas été d'une grande influence. Je lui ai posé quelques questions, c'est tout. Elle a pris cette décision toute seule. N'est-ce pas, Polly ?

— Mmm », répond Polly, affairée à farfouiller dans de petits sacs en papier. J'aperçois les collerettes, encore partiellement couvertes de terre, de laitues violettes et vert pâle. Un pot d'olives espagnoles, duquel s'échappe un peu d'huile. Des petits pains qui se déversent comme des palets sur le comptoir.

Profitant de ce que Laurence renverse les olives dans un plat et nettoie consciencieusement ce qui a débordé, Polly cherche mon regard et je lui adresse un léger signe de la tête : pas maintenant, pas tout de suite, attends qu'on ait bu un premier verre. « Tu as du blanc, papa ? » demande Polly, et il attire son attention sur une bouteille qu'il a mise au frais, dans le frigo. Un bref coup d'œil m'apprend qu'il n'y a pas grand-chose d'autre à l'intérieur. Un peu de yaourt grec, une brique de lait demi-écrémé. Quelques assiettes en Pyrex couvertes de film protecteur, sans doute déposées là par madame King. Des lasagnes, très probablement. Et puis un plat de poulet amélioré.

Je rince la laitue et Polly prépare une vinaigrette pendant que Laurence défait l'emballage des fromages et saisit des verres. Puis chacun prend une assiette et nous sortons nous installer à la table en fer forgé. Tout

autour de nous, et pourtant très loin, discrètement tenus à distance par d'épaisses haies sombres, luisantes de chaleur, des voisins se consacrent à leurs petites vies douillettes : des enfants sautillant sur des tremplins, le sifflement des tuyaux d'arrosage. Cette fois, je pense que je peux me permettre d'apprécier ouvertement le vin.

Laurence me pose toutes les questions que Polly ne m'a pas posées et je lui réponds sans entrer dans les détails. Ma modestie est suffisamment réelle. Habituee à l'égoïsme de Polly, je m'aperçois que son intérêt courtois me met mal à l'aise. Je n'aime pas me sentir exposée.

Comme s'il l'avait senti, Laurence change d'angle d'attaque et dirige la conversation vers Mary Pym. Il se souvient en effet l'avoir rencontrée lors du prix Sunderland, où ils faisaient tous deux partie du jury ; puis il passe à Frynborough et Biddenbrooke, et enfin au bord de mer, à Welbury. Quand il était gamin, il passait la plupart de ses étés là-bas : au mois d'août, ses parents louaient des chambres dans une pension du coin. Ce sont ces souvenirs d'enfance (nager au large des brise-lames ; le concours annuel de pêche au crabe...) qui l'avaient poussé à chercher une maison de vacances dans cette région, quand ils étaient rentrés des États-Unis, avec Alys. Nous évoquons la jetée, le kiosque à musique et le lac de canotage, la fermeture du poissonnier et la colonisation de la rue principale (nous tombons tous deux d'accord sur le fait que c'est regrettable, tandis que Polly se montre plutôt enthousiaste) par des marchands de chichis et des boutiques vendant des bottes en caoutchouc imprimées.

La bouteille se vide et il va en chercher une autre. Un fumet de barbecue nous parvient mollement à travers la haie.

Une fenêtre s'ouvre quelque part, libérant le thème familier du Jazz Record Request.

« J'ai parlé à Frances du projet de Sam, tu sais, autour de Shakespeare », commence prudemment Polly.

Il lève un sourcil et se laisse glisser un peu plus profondément dans sa chaise, joignant ses mains comme pour une prière.

« Ah.

— En fait, je me demandais si nous pourrions trouver un compromis, toi et moi », poursuit-elle.

Il attend la suite, silencieux.

« Le plan de Sam – c’est vraiment une opportunité unique, commence-t-elle avant de remarquer l’expression du visage de son père. Enfin, en tout cas, je me suis dit que si nous en parlions à Tony Bamber, peut-être qu’il me permettrait de faire une pause dans mes études. Les circonstances atténuantes, un congé pour raisons familiales, tout ça. Il ne s’agirait donc pas d’abandonner mes études mais juste de les interrompre pendant un moment. Un semestre – ou un an, tout au plus. »

Nous l’observons pendant qu’il prend le temps de considérer la proposition, son pouce caressant distraitemment quelques poils, sur sa mâchoire.

« Et si je t’aidais à obtenir cette autorisation, tu promettrais de reprendre tes études une fois que tu as terminé ta tournée ? demande-t-il.

— Bien sûr », répond-elle, les yeux brillant d’innocence. *Tiens, peut-être qu’elle a tout de même un certain talent*, me dis-je.

Il laisse échapper un son méditatif et change de posture, tapotant ses index l’un contre l’autre.

« Qu’est-ce que vous en pensez ? me demande-t-il finalement.

— Eh bien, si monsieur Bamber est d’accord, il me semble que le problème est résolu, dis-je, hésitante.

— Je comprends votre point de vue », concède-t-il. Il soupire puis s’adresse à Polly : « Bon. Eh bien, il me semble que nous devrions réussir à trouver un moment pour aller rendre une petite visite à ton monsieur Bamber, dans le courant de la semaine prochaine, par exemple. »

Polly hoche humblement la tête, mais dès que son père s’absente pour répondre au téléphone, elle se penche par-dessus la table et me souffle un « Yes !

— Attends, ce n’est pas encore gagné, dis-je en baissant la voix.

— Non, mais ça ne va pas tarder, me répond-elle en chuchotant à son tour. Tu verras. Personne ne refuse jamais rien à papa. »

Laurence revient en traversant précautionneusement l’herbe. Comme beaucoup d’hommes, le fait d’être pieds nus ne le met pas à son avantage. « Teddy va passer, annonce-t-il. Avec Honor.

— Oh, non, pas Honor », grogne Polly.

Je me souviens de la carte postale de Sargent, et tout d’un coup j’ai hâte d’être partie avant qu’ils n’arrivent. Le déjeuner s’est très bien passé, il me semble, et c’est toujours judicieux de s’éclipser au meilleur

moment. « Oh, mais il est déjà tard ! dis-je en me levant. Il faut vraiment que j’y aille.

— Tu es sûre ? dit Polly pour la forme. Merci encore pour hier soir, en tout cas.

— Je t’en prie, tu repasses quand tu veux, dis-je en l’embrassant sur la joue d’un geste fraternel. Tu me diras comment ça s’est passé, à l’école. Je vais retrouver le chemin, ne te lève pas. »

Laurence insiste cependant pour me raccompagner jusqu’à l’entrée. Il y a une légère confusion aux portes-fenêtres, quand nous feignons tous deux de ralentir pour laisser passer l’autre, mais il effleure légèrement le bas de mon dos pour m’inviter à prendre les devants. Je remarque son geste et le grave dans ma mémoire.

« Vous semblez avoir une bonne influence sur elle, me dit-il doucement tandis que nous traversons la cuisine blanche avant de gravir les marches de bois pâle menant au vestibule. J’étais un peu inquiet au sujet de Polly, dernièrement, mais elle semble vous écouter, et vos conseils me semblent très... sensés. Bien entendu, je ne veux pas être trop dur avec elle. Elle était très proche de sa mère. Nous sommes encore tous très secoués par ce qui est arrivé. Cela va prendre du temps de s’en remettre. »

Je ne sais pas exactement quoi lui répondre, alors je reste silencieuse, debout sur le tapis turc du vestibule, une main posée sur la surface fraîche de la table cirée. Un insecte désireux de retrouver sa liberté se cogne sans cesse contre l’imposte. Seul le murmure des arbres, dans la rue, perce le silence de cette maison vide.

« ... Alors vraiment, merci, conclut-il. Je vous suis très reconnaissant. »

Je lui réponds que ce n’est rien, que c’était un plaisir au contraire, que je suis heureuse de pouvoir l’aider s’il a besoin de moi. Tout en parlant je souris et je lève les yeux vers lui, et soudain je sens comme un choc dans l’atmosphère, un autre de ces moments recelant une infime possibilité, égal à celui que j’ai ressenti des mois auparavant – hormis le fait que cette fois, je suis presque sûre qu’il l’a ressenti, lui aussi. L’instant passe et je m’éloigne parmi les ombres qui s’allongent sur le trottoir, tandis que derrière moi la porte se referme tout doucement.

Un après-midi, je patiente à côté de la photocopieuse quand Tom s'approche et m'annonce que si je suis libre samedi soir, son colocataire et lui organisent une petite fête.

Je suis sur le point de lui envoyer un texto de dernière minute pour prétexter un coup de froid mais je repense soudain au fait qu'il déteste Oliver autant que moi. Et puis à ses longs cils, aussi.

En milieu de soirée, j'attrape donc un bus en direction de son quartier. Je tourne au niveau du bookmaker Paddy Power, m'engageant dans la rue et dépassant – toujours en suivant ses instructions – un Palais du Curry et une compagnie de taxis. Le petit jardin précédant sa maison est couvert de liseron et de bourse-à-pasteur, et tout en appuyant sur la sonnette je remarque des pots de terre cuite dont personne ne semble s'être inquiété depuis des années. Le bourdonnement de l'interphone m'ouvre l'accès au vestibule commun : une ampoule qui pend à un fil, une moquette sale, un vélo dégonflé, des tas de pubs pour des pizzas à emporter et des enveloppes marron adressées à des locataires qui ont quitté les lieux depuis des mois. Parfois, j'ai l'impression que nos appartements sont interchangeables.

Une fois que je me suis frayé un chemin jusqu'au premier étage et que j'ai passé la porte de son appartement, me faufilant entre les grappes d'invités envahissant le couloir, je retrouve Sol du boulot dans la cuisine, en grande conversation avec un type vêtu d'une chemise à carreaux qui s'avère être le colocataire de Tom, Hamish. Je dépose mon petit sac de courses bleu sur la table et j'en extrais la bouteille de vin, puis – parce que l'attention d'Hamish s'est déjà reportée sur autre chose – je cherche des yeux le tire-bouchon que je découvre sur le comptoir, entre les monceaux de chips au maïs d'un jaune criard. J'y déniche également un verre en plastique propre. Sous mes pieds, le lino est déjà collant de bière. La musique bat son plein.

Ah, comme je déteste les soirées. Je ne supporte pas d'être plantée là, complètement en marge des événements, mal à l'aise et trop visible, à faire semblant de croire, moi aussi, que c'est là ce que la vie nous réserve de meilleur : une pièce bondée d'étrangers, une boisson tiède et une poignée d'amuse-gueules industriels.

J'attrape mon verre, je me compose un sourire figé et me lance dans un petit tour de l'appartement de Tom en m'efforçant d'avoir l'air de savoir

où je vais. Je me surprends à penser à ma mère, à me demander si c'est ainsi qu'elle conçoit la vie : bordélique, bruyante et vaguement agressive. Vue sous cet angle, elle peut paraître effrayante, en effet.

Finis ton verre, c'est suffisant, me dis-je. Tu as fait l'effort de venir, c'est déjà ça. Il ne s'y attendait sûrement pas. Et dès que tu as fini, tu t'en vas. Je découvre son appartement derrière toutes ces silhouettes penchées les unes vers les autres, racontant des blagues, frimant à tour de rôle, et je me fais la réflexion qu'il ressemble à tous les autres, à l'appartement de Naomi – au mien aussi, sûrement. Des murs blancs, un plancher de pin vernis, un canapé bleu défoncé. Les touches d'individualité sont tout aussi prévisibles que le reste : une tête de phrénologie sur le manteau de la cheminée, quelques objets de taxidermie ; une affiche « Now Panic and Freak Out⁷ » ; des bouquins d'Amis, d'Auster et – je le cherche des yeux et, bien entendu, je le trouve – un des derniers Kyte entre les Lonely Planets d'Inde et du Guatemala. Tom apparaît tout d'un coup, comme sorti de nulle part. « Hé, ça c'est chouette ! s'exclame-t-il en me voyant. T'as fini par y arriver, finalement.

— Oui, salut ! »

À le regarder de plus près – son tee-shirt au slogan ironique, ses baskets Puma aux lacets sales –, je ne me rappelle plus pourquoi je suis venue. Qu'est-ce que j'espérais ?

Il est très agréable, très attentif. J'accepte qu'il remplisse mon verre vide et je le porte à mes lèvres, buvant rapidement pendant qu'il me présente quelques personnes, dont Nick et Catriona ; je m'entends leur poser quelques questions, papoter de films, du boulot, du coin où j'habite, de mon appartement. Je me comporte très différemment de d'habitude, mais bien sûr personne ne voit la différence.

J'écoute Catriona plaisanter à propos d'un invité à une émission de télé-réalité, la courbe de sa coupe au carré asymétrique dansant contre sa joue quand elle tourne la tête pour guetter nos réponses, et je me dis *Tout le monde fait semblant*. La pièce fourmille de constructions, d'inventions de l'esprit. Chacun expérimente, teste de nouvelles répliques pour voir ce qui passe le mieux, ce qui remporte le plus de succès. J'observe la manière dont ils se leurrent et trahissent leurs intentions, la façon dont

leurs corps se rapprochent pour ensuite se détourner les uns des autres. J'entends ce qu'ils disent et ce qu'ils taisent.

Une fille portant un collier de verre vert se tient dans l'embrasure de la porte en compagnie d'Hamish. Ils semblent d'abord discuter de quelque chose, puis ils s'embrassent. Quelques personnes commencent à danser, Tom se joint à eux. Il tente quelques pas de danse, se lance dans une petite improvisation humoristique – les mains tendues vers le public, paumes en avant, doigts écartés ; sa langue pointant au coin de sa bouche, montrant à quel point il se concentre – et il lève la tête pour vérifier si les gens le regardent. Si je le regarde.

Un peu plus tard, je vais dans la cuisine pour récupérer mon sac et je tombe sur Tom et Sol en train de découper quelques immenses pizzas à emporter. Une fois les pizzas prêtes, Sol empile les cartons plats et chauds et les emporte dans la pièce d'à côté. Je me retrouve seule avec lui. Malgré le bruit de la musique et les rires qui nous parviennent depuis le couloir, tout est très calme, tout d'un coup. Il s'approche tout près de moi et dit « Frances... », et je sais déjà ce qui va se passer. Je ne veux pas de ça, je ne veux pas de lui, cette pensée m'emplit soudain d'une sorte d'horreur. J'attends qu'il n'y ait plus de place pour le doute puis je fais un pas en arrière.

« Non, désolée. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée... » Je lève les mains, créant une barrière supplémentaire entre nous. « Vraiment, ne le prends pas mal, mais... »

Je pars un peu précipitamment, impatiente de me tirer de là : m'éloigner de Tom, de son appartement, de ses amis ivres.

Quand je le croise au bureau, la semaine suivante, nous nous saluons de manière cordiale, un peu froide, mais cela ne va pas plus loin.

Environ un mois plus tard, j'entends dire qu'il fréquente la petite nouvelle qui fait un stage au magazine. Les gens ricanent autour du chariot à thé : il sait s'y prendre, celui-là, disent-ils.

Le temps se maintient. Pendant ce qui m'a semblé durer des semaines, un simple drap m'a suffi pour me couvrir, la nuit. Quand je me réveille, le matin, juste avant que la sonnerie ne se déclenche, je rejette le drap vers le bout du matelas. Il tourbillonne et retombe en vagues sur le

plancher. Je reste allongée ainsi, les bras en croix, et je regarde la lumière s'épanouir et se déplacer sur le plafond tacheté par l'ombre des feuilles.

Plus août approche, plus Mary devient grincheuse. Ses enfants commencent à l'appeler dès qu'elle arrive au bureau pour lui demander où elle a rangé la pompe à vélo, lui raconter que l'un des chiens s'est échappé du parc ou se plaindre de ce qu'il n'y ait plus de papier de toilette dans aucun des W.-C. de la maison.

Oliver a pris une quinzaine de jours (la Sardaigne, tous frais payés : il s'est bien débrouillé), puis c'est moi qui pars pendant deux semaines. Malgré les vacances, nos pages sont censées paraître comme à l'accoutumée.

Pour couronner le tout, Ambrose Pritchett a déserté alors qu'il nous doit encore 6 500 signes sur une nouvelle biographie de Sturges Hardcastle, un ouvrage très controversé.

Depuis mon bureau, j'aperçois les minuscules silhouettes des bonshommes dans les cabines des grues : de petites figurines lointaines et mystérieuses, toutes seules dans l'air mouvant, haut dans le ciel, au-dessus de Londres. La ville est incandescente, tellement lumineuse que son éclat blesse les yeux. Le ciel, pâle et poussiéreux, semble vouloir rester ainsi éternellement.

Quand Mary me demande si je peux rédiger quelque chose de rapide sur la bio d'Hardcastle, je lui réponds que cela ne me pose pas de problème.

Elle lève les yeux vers moi. Quelque chose, dans son regard, pourrait presque passer pour de la chaleur humaine. « Qu'est-ce que je ferais sans toi », lâche-t-elle, joviale.

Silencieux, Oliver est assis à sa place, la tête penchée, faisant mine de se concentrer. Il a réduit la fréquence de ses appels téléphoniques et ne disparaît plus qu'une fois par jour pour fumer une cigarette avec Sasha, de la rubrique Mode.

Je le vois souvent rôder avec angoisse autour des groupuscules de personnes s'interrogeant sur le dernier mail en provenance des Ressources humaines. Ces mails sont extrêmement longs et compliqués, martelant des histoires de synergies, de plates-formes, de distribution des tâches et de traction, mais personne, atour du charriot à thé, ne connaît la signification précise d'un seul de ces mots. Personne ne sait rien avec

précision, d'ailleurs. La seule certitude que nous ayons, c'est que les chefs de service sont en train de traverser un « processus de consultation » au cours duquel « les forces et les faiblesses de leurs équipes seront évaluées ».

Le minuscule Robin McAllfree arpente la cage de verre qui lui sert de bureau comme un prisonnier, agitant les bras et hurlant au visage des gorilles des Ressources humaines assis autour de son super bureau en Plexiglas. Nous savons tous qu'ils ont été convoqués dans le seul but de lui permettre de faire son petit numéro pour l'étage.

« Tout ça pour nous ? murmure le rédacteur en chef en se dirigeant vers l'imprimante. Quel connard. »

Nous commentons tout cela à voix basse, tombons d'accord sur le fait que c'est vraiment minable, grotesque ; puis nous rentrons chacun chez soi, nous dînons, dormons, petit-déjeunons et revenons, et les jours se succèdent ainsi. Parfois, j'ai l'impression que rien ne changera jamais.

Un après-midi, Mary dépose une carte sur mon bureau. C'est une invitation au lancement d'un magazine de poésie. Elle ne peut pas y aller en personne – elle a promis d'accompagner Leo voir le nouveau *X-Men* au cinéma –, mais la liste d'invités compte quelques grosses pointures et ce serait peut-être l'occasion d'en tirer une histoire pour notre Agenda. « Enfin, seulement si tu n'as rien prévu d'autre, bien sûr », précise-t-elle.

De temps en temps, elle me gratifie d'un de ces prétendus privilèges, comme un ours auquel on jetterait un morceau de pain rassis, au zoo. Je ne mise pas beaucoup sur celui-ci – la poésie ne rapporte rien, il y aura certainement de la bière bon marché servie dans des bouteilles en verre et accompagnée de chips de supermarché plutôt que des coupes débordant de bulles et des canapés – mais la réception a lieu à Bloomsbury, dans un cercle privé comprenant une galerie d'art que j'ai toujours voulu voir de l'intérieur.

Il n'y a personne à l'entrée et la salle est déjà passablement bondée quand j'arrive. Je me glisse à l'intérieur et me balade tout au long de la pièce, admirant la longueur des poutres, les vitraux, la manière dont la lumière tombe sur la surface brillante des parquets cirés. Les discours commencent tout juste quand une vague d'agitation parcourt la foule, près de l'entrée. Laurence arrive, en grande conversation avec Audrey Callum au bec d'oiseau, l'une des pigistes de Mary. Je me détourne,

faisant mine d'examiner la liste des morts au champ d'honneur. Je n'ai aucune envie qu'il me voie ici, seule. Au moment de me retourner, mon regard balaie la pièce et je remarque du coin de l'œil une jeune femme en robe bleue. Une mèche de cheveux blancs traverse sa chevelure sombre. Je suis particulièrement attentive à la manière dont elle réagit à son apparition. Sans rien faire paraître, sans même perdre le fil de la conversation qu'elle mène avec deux hommes plus âgés, toute son énergie – l'espace d'un instant seulement, une fraction de seconde – se transpose vers Laurence, là-bas, à l'autre bout de la pièce. Je sens l'étendue de son anxiété, l'ampleur de son attente. Elle se trahit dans la manière qu'elle a de se retourner vers ses compagnons, s'appliquant à s'investir pleinement dans leur discussion, riant et hochant la tête tout en passant sa main dans ses boucles noires. Sa mèche blanche se démarque comme le faisceau d'un phare.

Je me souviens d'elle, de la manière dont elle était passée devant moi, dans le vestibule des Kyte, le jour de la messe en mémoire d'Alys. Je me souviens de son visage pâle, de son air abasourdi.

Je reste au fond de la salle pendant toute la durée des discours. Une fois ceux-ci terminés, l'assemblée se détend à nouveau, comme si elle reprenait vie pour un moment. Laurence est interpellé par un groupe, non loin de la tribune. J'ai perdu la trace de la jeune femme en robe bleue. Je suis sur le point de partir quand Audrey Callum me repère et vient me voir pour en apprendre un peu plus sur ces rumeurs qui courent sur l'atmosphère atroce qui régnerait au *Questioner* en ce moment. « Enfin, en tout cas, ils seraient fous de se séparer de toi, m'assure-t-elle. Tu es indispensable dans ton bureau. C'est ce que j'ai dit à Mary, d'ailleurs. »

J'arrive enfin à déposer mon verre vide sur une console et à m'éclipser. La soirée est douce, dehors. Dans le square, la lumière disparaît justement derrière les arbres mais le macadam est encore chaud comme du sang pulsant sous mes semelles. Les voitures garées le long des grilles du parc sont collantes de pollen jaune.

Je suis en train de longer le square en direction de l'arrêt de bus quand j'entends une voix, dans le jardin, suivie d'une autre. Elles s'entretiennent à voix basse. Je reconnais l'une des deux : Laurence. J'aperçois un éclair blanc à travers les feuillages au moment où elle

tourne les talons et sort du jardin, claquant la grille de fer forgé derrière elle.

Mary veut des potins alors je lui en sers. Grâce à Audrey Callum, j'ai recueilli quelques histoires croustillantes, même si elles sont impubliables. Je lui raconte l'anecdote du fils de gros industriel en climatisation qui aurait injecté de l'argent dans la boîte pour échapper au fisc, et je lui livre aussi cette rumeur concernant les inclinaisons de l'éditeur.

« Il y avait quelqu'un d'intéressant ? »

— Laurence Kyte, oui. Je n'ai même pas pu lui dire bonjour. Il était en pleine discussion avec une jeune femme au physique vraiment intéressant, une fille avec des cheveux noirs et une mèche blanche sur le devant. On peut dire qu'elle ne passe pas inaperçue. Tu sais qui c'est ? »

Mary tapote sur son clavier. « Julia Price. Oh, c'est quelque chose, cette femme-là, Julia Price. »

À l'heure du déjeuner, une fois que tous les bureaux qui m'entourent ont été désertés, chacun courant à qui mieux mieux jusqu'à la place bétonnée, devant le bureau, pour déguster un sandwich sur le petit rond d'herbe rêche, je tape le nom de Julia Price dans Google.

Ce que je découvre fait légèrement chavirer mon cœur.

Je n'ai pas encore fait de plans précis pour ma quinzaine de jours de vacances. J'ai prévu de terminer de peindre, enfin, les étagères du salon, et puis il semble y avoir une acceptation générale du fait que je rendrai visite à mes parents pour une nuit ou deux. Hormis cela, mon agenda est vide. J'envoie donc un texto à Polly pour lui demander si je peux venir assister à une représentation de sa troupe, les Lord Strange's Men. D'après le mail qu'elle m'avait envoyé il y a quelque temps, il est prévu qu'ils soient à Worthing la semaine prochaine, ou alors à Eastbourne.

Elle m'appelle le jeudi soir, alors que je viens de rentrer du bureau, et m'annonce que tout est fini : la pièce était un désastre, tout le projet est en suspens. Pandora a un nouveau petit ami qui l'a invitée dans le sud de la France, en dernière minute ; Ben a une mononucléose infectieuse, et quand les autres ont commencé à « s'y mettre vraiment », ils ont soudain réalisé qu'il leur fallait des « permissions et tout un tas de trucs ».

« Du coup, Sam a dit qu'il était temps de reconsidérer l'intégralité du projet, poursuit Polly. Il avait l'impression que sa vision artistique était compromise. C'est vraiment la honte. » Elle ne semble pas aussi embêtée qu'elle le prétend. J'imagine que Sam doit bien se consoler avec son allocation.

« Enfin le résultat, en tout cas, reprend-elle, c'est que je suis à Biddenbrooke. Si tu es dans le coin, pourquoi ne viendrais-tu pas passer quelques jours ici, la semaine prochaine ? Il y a plein de place. » J'entends l'acoustique de l'espace, autour d'elle : généreuse, avec de hauts plafonds.

« Tiens, pourquoi pas, lui-dis-je. Avec plaisir. »

Quand je le traverse, en fin d'après-midi, le village est en proie à une innocente agitation.

Dans les longues ombres bleues de l'église en silex et des ifs du cimetière, vacanciers et saisonniers pique-niquent sur la pelouse ou se lancent des ballons. Sous les parasols des salons de thé, la plupart des tables sont occupées. Les femmes en robes d'été imprimées, des sacoches en toile cirée déposées à leurs pieds ; les hommes en larges bermudas kaki dotés d'une multitude de poches. Chaque enfant porte un tee-shirt à rayures.

La maison des Kyte, Nevers, se trouve à l'autre bout du village, en retrait par rapport à la route de Welbury, à trois kilomètres environ de la mer. Je dépasse une vieille cabine téléphonique presque entièrement recouverte de cerfeuil sauvage et quelques cyclistes étendus sur le bas-côté herbeux, tétant leurs bouteilles d'eau, puis je tourne pour suivre un chemin caillouteux qui descend le long d'un pré clôturé parsemé de moutons. Le soleil m'éblouit. J'aperçois enfin une grille vert olive, maintenue entrouverte par une grosse pierre. Le gravier crisse sous mes pneus.

C'est une petite maison de campagne de style édouardien, ou peut-être plutôt une grosse villa : moitié brique, moitié silex, des murs en pignon, dénuée de toute prétention. Pas une bâtisse exceptionnelle, mais sa solidité lui confère une sorte de beauté bien particulière.

Je gare la voiture le long des dépendances un peu délabrées, à côté d'une vieille Saab et d'une Mini blanche qui appartient très certainement

à Polly, et je reste un moment assise là, à contempler les roses trémières dodeliner dans la brise. Tout est très calme, hormis le murmure des pigeons ramiers. Des maillets de croquet gisent sur la pelouse. J'aperçois les boules de bois rouges, vertes et bleues qui ont roulé jusque sous les hortensias, comme des planètes arrêtées en pleine orbite.

La porte d'entrée est fermée à clef et je comprends à son aspect qu'elle ne doit pas servir très souvent. Comme je ne veux pas sonner, je balance mon sac par-dessus mon épaule et commence à faire le tour de la maison. Je passe sous une arche en brique et débouche sur une seconde pelouse dominée, à une certaine distance de la terrasse, par les branches d'un hêtre pourpre. Trois transats se dressent au milieu de l'herbe, vides. Des livres, des tasses de thé, des tubes de crème solaire et des verres de vin gisent çà et là sur la pelouse.

« Vous êtes Frances, n'est-ce pas ? » demande une voix dans mon dos. Je me retourne et vois Honor sortir de l'intérieur sombre de la maison en tordant ses cheveux devant elle, de manière à en extraire les dernières gouttes d'eau qui viennent s'écraser sur la brique. Elle porte une veste rose et une courte jupe de coton rayé, serrée à la taille et s'épanouissant ensuite en une multitude de petits plis frivoles.

« Polly nous avait prévenus de votre arrivée mais sans préciser que c'était aujourd'hui. »

Je me dis qu'elle n'a sans doute pas voulu être désagréable.

« Eh bien, c'est pourtant ce qui était prévu, dis-je en souriant. Vous devez être Honor. Où est Polly ? »

« La dernière fois que je l'ai vue, elle était à la piscine, m'indique Honor en recommençant à tordre la masse de ses cheveux. Je suis rentrée prendre une douche : c'est mon tour de préparer le dîner. J'espère qu'il y aura suffisamment à manger pour quatre. »

Comme si elle jugeait m'avoir mise suffisamment mal à l'aise, elle s'autorise une ou deux concessions infimes et m'annonce qu'elle me montrerait bien ma chambre, si seulement Polly lui avait dit laquelle je prendrais. « Vous voulez nager ? C'est par là, il faut traverser le verger. » Du doigt, elle me montre la direction à prendre. « La porte est dans le mur, vous verrez. Pour se changer, il y a un vestiaire et une multitude de serviettes de bain propres dans le placard. »

Je lui emboîte le pas quand elle rentre dans la maison. Nous traversons un salon frais, tout en longueur : un piano, des livres, des bols de cuivre emplis d'œufs en albâtre, deux canapés – les coussins bosselés, creusés, preuve évidente de loisirs paresseux – se font face devant une cheminée aux proportions généreuses, au-dessus de laquelle est suspendue une huile abstraite arborant des tons ocre et noirs. Le vestiaire, de l'autre côté du couloir, déborde de tire-bottes et de vestes huilées à col de velours côtelé. J'enfile mon maillot de bain puis replie mes vêtements et les glisse dans mon sac. Ne voyant pas Honor, j'enroule la serviette autour de ma taille, reviens sur mes pas et ressors dans les rayons de soleil dorés, déjà obliques à cette heure-ci. Je commence à traverser la pelouse, pieds nus.

Bordée des courbes douces d'un long massif au feuillage argenté parsemé de tourbillons de pétales d'un blanc mousseux, la pelouse cède bientôt la place à l'herbe plus longue et à l'ombre luxuriante du verger : les fameux pommiers que Malcolm Azaria a mentionnés pendant la messe commémorative. Des arbres vénérables, voûtés, sans doute plus anciens encore que la maison.

Un mur de brique enferme le verger, irradiant la chaleur accumulée pendant la journée. Au milieu, entre deux poiriers en espalier, j'aperçois une petite porte que je déverrouille.

La piscine est déserte et il n'y a personne autour, non plus. Les épais coussins imprimés des chaises longues sont vides. Une serviette de bain orange gît, froissée, sur les dalles encore éclaboussées d'eau, tout près de la partie la moins profonde de la piscine : quelqu'un est sorti de l'eau il y a peu. Les empreintes de pas mènent vers une tache de lumière et disparaissent, absorbées par la chaleur.

Le rectangle aquatique s'étend devant moi, d'un bleu calme, céleste, troublé seulement par de minuscules cercles de rides, là où un insecte se débat. Je laisse tomber ma serviette sur une chaise et me tiens au bord de l'eau, le soleil sur mon dos, observant mon ombre dansant sur la pâle mosaïque, la géométrie aléatoire étincelante des reflets du soleil, au fond du bassin. J'inspire profondément et je plonge.

C'est froid, très froid, et le choc me chasse aussitôt vers la surface, mais je commence immédiatement à m'accoutumer à cette température. Je fais quelques brasses, d'abord un peu brusques, puis une première

série de longueurs en crawl, repoussant violemment l'eau de mon corps, sentant ma poitrine se raidir. Enfin je ralentis le rythme, je me retourne et je me laisse flotter sur le dos, savourant la succion et la caresse fraîche de l'eau à mesure que les vaguelettes s'aplanissent.

Du coin de l'œil j'aperçois la porte qui s'ouvre, je me retourne et rejoins rapidement le bord du bassin. Polly et Teddy se tiennent là, en short et chaussures de tennis. Ils me contemplent d'un air légèrement stupéfait.

Après m'être appuyée au bord de la piscine avec mes deux bras, je leur lance un « Bonjour ! Je vous ai cherchés. Honor m'a dit que vous étiez en train de vous baigner alors je suis venue jusqu'ici et – eh bien, l'eau avait l'air tellement bonne, je n'ai pas pu résister.

— Nous avons juste échangé quelques balles, à côté, me répond Polly. Nous avons entendu les éclaboussements de l'eau et nous nous sommes demandé qui c'était. On est déjà lundi ? Mon Dieu, j'ai complètement perdu le fil. » Elle m'explique qu'ils ont l'habitude de jouer à cette heure-ci, quand le soleil déserte le court de tennis.

Pendant qu'elle parle, Teddy fait le tour du bassin en tirant le filet d'une écumoire à travers la surface de l'eau. Vu la manière dont il évite mon regard et prend soin de ne pas me répondre directement, je comprends qu'il n'est pas spécialement heureux de me voir – pas seulement parce que je l'ai pris au dépourvu.

J'ai l'impression qu'il ne verrait aucun inconvénient à me pêcher, moi aussi, avec toutes les mouches et les feuilles qui polluent sa piscine.

Peut-être qu'il a quelque chose contre moi. Je me demande bien ce que ce pourrait être.

Il garde les yeux fixés sur sa tâche, m'ignorant soigneusement, et quand il a terminé, il glisse l'écumoire derrière la petite cabane de piscine, ôte son tee-shirt et ses chaussures, et plonge : droit, précis, sans trop d'éclaboussures. Il revient à la surface avec un soupir de contentement, rejette ses cheveux en arrière, et pendant une fraction de seconde la surface de l'eau est traversée d'une vague de minuscules gouttelettes d'eau, puis il se retourne et me dit, assez froidement : « Alors, quoi de neuf ? »

Je n'aime pas ce genre de questions. Elles sont trop ouvertes. Ça peut partir dans tous les sens. Je lui réponds donc que le boulot est vraiment

pénible en ce moment. Un peu comme dans la chanson « Oranges and Lemons » : « *“Here comes a candle to light you to bed, and here comes a chopper to chop off your head⁸.”* Il n’y a pas moyen de savoir à quelle sauce on va être mangé. » Il me répond par un sourire poli.

À son tour, Polly enlève son tee-shirt et son short, révélant un bronzage régulier et un bikini d’un rouge un peu passé. Elle commence prudemment à gravir les échelons de la petite échelle métallique en poussant de petits cris perçants à cause de la température. Elle finit tout de même par se lancer, le souffle court. Nous barbotons un moment, et une fois que Polly s’est habituée à la fraîcheur de l’eau, elle me parle de leurs voisins, le colonel et madame Williams, qui leur permettent d’utiliser le terrain de tennis quand bon leur semble. « On pourrait faire une partie, demain, suggère Teddy. Un double si tu joues aussi, Frances ?

— Oh, je suis désolée, je veux bien jouer aux échecs si ça vous tente, c’est le seul jeu que je maîtrise bien. Je suis vraiment très mauvaise au tennis, je le crains.

— Ah, c’est vraiment dommage », dit Teddy, mais je sens bien que cela lui est passablement égal.

Polly me montre ma chambre, une pièce assez petite du premier étage, surplombant le porche d’entrée. La fenêtre donne sur la pelouse à croquet et le champ de moutons. À ma grande surprise, le lit double est recouvert d’un enchevêtrement de draps de lin et un coussin repose par terre. Les portes du placard sont béantes, les cintres vides.

« Oh, merde, j’ai complètement oublié », s’exclame Polly depuis le couloir tandis que je dépose mon sac. Je remarque les trognons de pomme et les boules de coton noircies de khôl dans la poubelle.

« Jacob et Marie-Élise ont passé le week-end ici, et madame Talbot ne revient pas avant demain. Tu peux prendre des draps et une taie d’oreiller propres dans le placard-séchoir. » Elle se détourne pour aller se chercher un verre de quelque chose. Ses baskets font un léger bruit sur le tapis recouvrant les marches, mais à mesure qu’elle s’éloigne, le son devient plus distinct, plus précis quand elle atteint le parquet du couloir, au rez-de-chaussée.

Je dépose un numéro du *Spectator*⁹ dans la poubelle et j'enlève les draps, découvrant sous un des coussins un tas de mouchoirs desséchés assez déplaisant, puis je me mets en quête du placard-séchoir. Polly n'a pas précisé où il se trouvait, ce qui me sert d'excuse pour jeter un œil dans toutes les pièces donnant sur le palier. La chambre de Polly se trouve en dessous d'un des pignons : elle est recouverte d'un papier peint représentant des boutons de rose portant les marques de Patafix ayant sans doute servi à accrocher des posters, aujourd'hui disparus. Une maison de poupée repose par terre, à côté de sa valise qui n'a pas encore été correctement défaits. Les vêtements et le maquillage ont débordé par terre, glissant jusqu'au sol. Un déodorant de styliste. Un minuscule soutien-gorge noir. Un jean retourné comme une peau de serpent.

Il reste deux chambres d'invités inoccupées : une simple, exiguë – une ancienne chambre d'enfants si l'on en juge par les voiliers dessinés sur les stores. Aujourd'hui, elle semble davantage servir de débarras. Et puis une double, spacieuse, avec un dessus-de-lit en lin, impeccable, et une vue donnant sur le verger et la mer, une bande de brouillard bleu à l'horizon.

Teddy et Honor se sont installés dans ce qui est, de toute évidence, sa chambre de garçonnet : les matelas ont été ôtés des lits jumeaux et rassemblés par terre, sur le tapis. Ils s'amusent sans doute de l'excitation nostalgique de faire l'amour là, devant le galion en allumettes posé sur la commode et les vieux exemplaires d'*Astérix* et de *Beano*¹⁰ qui emplissent les étagères.

À travers la fenêtre ouverte, j'entends Polly et Teddy s'entretenir sur la terrasse située juste en dessous. Leur conversation est rythmée par le tintement d'un verre ou d'une bouteille que l'on dépose sur une surface dure. Peu après, une odeur de cigarette monte à mes narines. « Elle n'a pas réalisé que c'était quelque chose de spécial, se défend Teddy. Elle ne l'a pas fait exprès !

— OK, mais elle aurait pu y penser, quand même, rétorque Polly. Regarde-la, enfin : on ne croirait vraiment pas qu'elle est une invitée ici, si ? Pfff. »

La dernière porte est celle de la chambre de Laurence et d'Alys. Je jette un bref coup d'œil par-dessus la balustrade avant d'entrer, guettant

les mouvements d'Honor. Rassurée par un bruit d'eau provenant de l'évier de la cuisine, je pose ma main sur la poignée de la porte gravée d'une spirale rappelant la forme d'une ruche.

Manifestement, il n'a pas séjourné ici depuis longtemps. Les rideaux sont partiellement tirés pour protéger la pièce du soleil. La femme de ménage a bordé le dessus-de-lit bleu et blanc bien haut, par-dessus la haute rangée de coussins, et elle a déposé une couverture bordée de satin soigneusement pliée au pied du lit. Je fais quelques pas dans la pénombre, curieuse de tout : les lampes de bureau sur les tables de chevet, toutes deux penchées de manière à faciliter la lecture ; la boîte en marqueterie sur la commode, son intérieur de velours débordant d'un joyeux désordre composé de boutons de manchettes, de pinces à cheveux, d'attaches diverses et variées et d'un vieux dé à coudre en argent ; la photographie de mariage – les tenues festives, les confettis, le baiser en haut des marches – dans son cadre de nacre ; les clichés de Polly et Teddy, aux bords recourbés par le passage du temps, coincés tout autour du miroir. J'ouvre le placard regorgeant de vêtements, ceux de Laurence d'un côté, ceux d'Alys de l'autre. Une multitude de robes d'été déclinant toute la gamme des couleurs primaires, des pulls, des grosses chaussettes de marche, des polos, des shorts blancs pour le tennis.

Un flacon de parfum français repose sur la commode, une fine couche de liquide jaune en recouvre tout juste le fond. J'ouvre le bouchon et j'en respire l'odeur avant d'en vaporiser quelques gouttes dans l'air, devant moi. Une senteur proche, fraîche, une fragrance matinale, énergique, vivante. Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais. Je repose le flacon à côté d'un pot de crème pour le corps du même créateur. Sûrement un cadeau d'anniversaire. Alys ne se serait probablement pas donné la peine de s'en acheter elle-même.

Dans la salle de bains, je choisis des draps et une serviette de bain puis je prépare mon lit et je vide la poubelle dans le sac en plastique contenant mes chaussures. Je redescends les bras chargés des détritiques de Marie-Élise. Honor est en train de râper du fromage, très concentrée sur sa tâche. Quand je lui demande si elle a besoin d'un coup de main, elle me répond d'un ton las et souffrant que non, ça ira. Une fois débarrassée de mon sac de détritiques dans la grande poubelle de la cuisine et le linge sale déposé dans la buanderie, je sors rejoindre les autres sur la terrasse. Au

moment où je traverse le salon, j'entends leurs voix. Ils sont en train de se disputer pour savoir qui est de corvée de courses au supermarché.

« Mais ce n'est pas juste, se lamente Polly.

— Oui, mais Jacob et Marie-Élise sont tes amis – tout comme..., argumente Teddy en baissant la voix de façon significative,... Machine. Qu'est-ce qu'elle fout ici, d'ailleurs, Polly ? Même pour tes critères... Tu invites un peu n'importe qui, non ? »

Je m'arrête un moment dans l'ombre fraîche du salon, saisissant distraitemment l'un des œufs d'albâtre – froid et lourd dans ma paume –, et j'écoute son ricanement amusé tandis qu'il anticipe la trahison inévitable.

À ma grande surprise, cependant, Polly ne le suit pas. « Oh, c'est une fille bien, dit-elle, résistant à la tentation de se moquer de moi. Elle me fait un peu de peine, je crois.

— C'est exactement ce que je voulais dire », répond Teddy et je l'entends s'étendre et commencer à bâiller.

« Écoute, c'est affreux ce que Frances a vécu, tu sais. Elle a été vraiment sympa avec nous. Elle n'était pas obligée de venir nous en parler, tu sais ? En plus, elle a toujours été là pour moi, ces derniers mois.

« Et puis de toute manière, ajoute-t-elle, elle s'adapte très bien. C'est facile de la recevoir. Alors qu'Honor... »

C'est parfaitement ridicule mais mon cœur bondit à l'écoute du discours de Polly. Cela dit, je suis bien consciente de n'être qu'une balle facile, un argument de plus dans une vieille dispute entre frère et sœur. La manière dont elle me défend n'a certainement rien à voir avec de la loyauté sincère et pourtant, je ne peux m'empêcher de trouver sa réaction attendrissante, oui, presque touchante.

« ... Alors qu'Honor, reprend Polly,... avec son lait de soja, son shampoing organique et ses huiles de paix... Il ne doit plus lui rester beaucoup d'huile de paix, d'ailleurs, si ? » Au moment où Teddy s'apprête à prendre la parole, elle ajoute rapidement : « C'est clairement ton tour. Vous êtes deux. Je ne vois pas pourquoi je devrais y retourner.

— Je trouve que tu es vraiment injuste. Après tout, ce n'est pas comme si Honor *mangeait*, en plus », ajoute Teddy, et tous deux éclatent de rire. Je repose précautionneusement l'œuf dans la coupe de cuivre et je sors les rejoindre.

*

Le dîner est plutôt mauvais. De la salade verte mal préparée ; des lasagnes végétariennes avec de gros morceaux de carotte encore durs et une béchamel grumeleuse. Nous sommes assis à la table de la cuisine, au beau milieu du désordre qu'Honor a occasionné : des pots de moutarde au couvercle ouvert, des cuillers reposant dans des flaques de jus de tomate, un paquet de farine entouré d'une auréole blanche et poudreuse.

« Ça vous plaît ? » n'arrête-t-elle pas de demander à la ronde, mais je n'ai pas l'impression que la réponse l'intéresse vraiment.

Elle travaille pour une boîte de production télévisée et est la benjamine de trois enfants – une petite retardataire, née bien après les autres. Je découvre au fil de la conversation que son père est un vieil ami de Laurence, un pair du Royaume-Uni, membre du Parti travailliste, expert en relations industrielles. Sa mère est architecte d'intérieur. Cela me revient, tout d'un coup : il me semble avoir entendu parler d'elle, de son travail assez avant-gardiste sur la couleur taupe.

« Ils doivent être vraiment contents que vous sortiez ensemble », dis-je, et Honor dépose son menton sur les jointures de ses mains nouées, les coudes reposant sur la table, souriant complaisamment à Teddy quand celui-ci me rapporte la réaction de son père : *Oh, Dieu merci. Il était temps.*

Plus la soirée avance, cependant, plus je m'interroge au sujet d'Honor. Elle est assez distante avec Polly et parfois, quand Teddy parle de son métier – il se donne manifestement un mal fou pour se moquer de la petite amie d'un oligarque ou d'une vidéaste allemande totalement dénuée d'humour –, je remarque que son attention se détache de lui pour se reporter sur la fenêtre, sur le motif d'un torchon ou une plaque de peau sèche, sur son talon.

Hmm, me dis-je en la regardant tripoter la bougie dans son chandelier d'argent, faisant déborder la cire fondue et la laissant durcir sur la table. Tu commences à t'ennuyer avec lui, n'est-ce pas ? Mais tu n'es pas encore prête à l'admettre.

Je propose de m'occuper de la vaisselle, et après être sortie fumer une cigarette, Polly revient dans la cuisine avec son verre de vin à la main.

Elle s'assied sur le comptoir, balançant ses jambes brunes et lisses tout en essuyant paresseusement la même casserole, encore et encore. Elle a passé toute la dernière quinzaine à Nevers : les visites de groupes d'amis londoniens se sont succédé mais pas Sam, auquel elle « ne parle plus ».

Son frère et Honor sont arrivés mercredi dernier. « Et, ajoute Polly à voix basse, elle me rend folle. Elle n'arrête pas de râler parce qu'ils dorment dans l'ancienne chambre de Teddy – je crois qu'elle aurait voulu avoir la chambre de papa et maman, tu te rends compte ? Sans parler de ses séances de bronzage topless... » Elle fait mine d'enfoncer son index dans sa gorge. « Heureusement que tu es arrivée. J'en avais ras le bol, de ces deux-là.

« Ma pauvre vieille », dis-je en attrapant le paquet de farine sur la table et en la consultant du regard pour savoir où le ranger. « J'ai l'impression que ça n'a pas été une sinécure pour toi jusqu'à maintenant, hein ? »

Polly enfouit sa tête dans ses mains.

« Oh, je sais bien que tu ne parlais pas de ça, dit-elle en découvrant mon expression au moment où elle relève la tête, mais j'ai en permanence cette sensation que quelque chose, que quelqu'un manque. Je pense tout le temps à elle – à ma mère. Le cœur de l'été, quand le jardin est à son apogée – ou alors juste au tournant de la saison, quand il commence tout juste à décliner et qu'elle peut enfin se détendre... Oui, c'était vraiment sa saison préférée. » Elle presse brièvement le dos de ses mains sur ses paupières puis elle remarque le paquet de farine que je tiens toujours à la main. « Euh, je crois que ça va... là-dedans. »

J'ouvre le placard qu'elle m'indique. Il est rempli de couverts et de casseroles en fonte.

« Peut-être pas, en fin de compte. Essaie celui-là », suggère-t-elle en se mettant à glousser.

L'instant passe.

Personne ne m'a demandé combien de temps je comptais rester.

Je me suis appropriée cette pièce. Certains de mes vêtements reposent en piles modestes au sein des tiroirs, sur des feuilles effritées d'ancien papier parfumé, d'autres sont suspendus dans la penderie, entre des boules de cèdre et des sachets de lavande qui ne dispensent plus d'odeur depuis bien longtemps. Je connais les titres de tous les livres – leurs

vieilles couvertures vertes ou roses pâlies par le cycle immuable des étés qui se succèdent – alignés sur l'étagère. Je sais que le soleil dépose un large rayon doré sur le lit, le matin. Je sais qu'il y a un éclat dans la porcelaine de l'aiguière italienne bleue reposant sur le rebord de la fenêtre, dans la cuvette assortie, mais que placée ainsi, personne ne peut s'en apercevoir.

Le matin, je reste allongée dans mon lit et j'écoute le silence, dehors : le chant des oiseaux, le vent qui caresse les herbes longues.

Je suis toujours la première levée. J'aime cette sensation d'être seule en bas, de me promener dans les pièces vides pendant que tout le monde dort. Je traverse la maison, je l'apprivoise, tirant des rideaux ici, redressant des coussins là, récoltant des verres abandonnés, déverrouillant les portes de la terrasse et m'aventurant dehors, une tasse de thé à la main.

À cette heure de la journée, la maison et les jardins sont hantés de mille fantômes. Les enfants disparus se manifestent tout de suite : les épuisettes abîmées, rangées derrière les placards du vestiaire, les planches perdues dans la cabane abandonnée, les boîtes de peinture à moitié vides dans le compartiment du banc de la cuisine, avec leurs pinceaux aux poils secs depuis longtemps, formant de petites virgules durcies.

Alys aussi est partout. Dans le fond des tiroirs, sous les marches, dans la serre où je ramasse ses tomates, où j'emplis mes poumons de leur senteur forte, vaguement acide. Elle est là, aussi, quand les anémones du Japon pointent leur nez parmi les gerbes d'Aster.

Alors que je parcours sa collection de livres de cuisine, je tombe sur un vieux dossier coincé tout au bout de l'étagère. Je jette un coup d'œil à l'intérieur. L'écriture est superbe, élancée, mais pas toujours très lisible, et au dos d'une recette de biscuits aux amandes je trouve un croquis représentant un enfant en train de dormir. Polly. À peine quelques traits de stylo mais c'est bien elle, cela ne fait aucun doute : les cils effleurant la courbe de sa joue, une mèche de cheveux reposant en travers de sa bouche.

Je pense à Alys chaque fois que j'utilise la crème pour les mains qu'elle conservait dans une bouteille, à côté de l'évier de la cuisine.

Certains matins, tout ce sur quoi je pose mon regard semble appartenir à l'avant, au passé, à elle.

Je passe un bon moment à contempler les albums photo rangés derrière le piano. L'histoire est incomplète – j'imagine que les archives restantes sont conservées à Londres – mais le scénario est assez limpide. Laurence et Alys attablés à de petites tables de café en étain, furetant dans des ruines romaines ou gravissant des sentiers côtiers ; avec un nouveau-né sur l'épaule et une expression aussi ébahie que traumatisée ; avec un autre nouveau-né et un petit garçon blond, l'air d'avoir compris dans quoi ils s'étaient engagés, cette fois. Quelques clichés du visage de Laurence, tout plissé de rire ou alors immobilisé au beau milieu d'une phrase, les mains tendues devant lui, en plein élan, floues tant il gesticule. En regardant les portraits qu'Alys a faits de son mari, je réalise à quel point il a vieilli.

Les clichés d'Alys se font ensuite plus rares. On voit surtout Teddy et Polly, pagayant, apprenant à faire du vélo, tournoyant en patins à glace au Rockefeller Center, en uniforme sur le perron de leur école, déguisés pour Halloween. De temps à autre, Laurence se retrouve devant l'objectif, surveillant une chasse aux œufs de Pâques ou alors les jambes enterrées dans le sable d'une plage, quelque part. Alys, qui est passée derrière l'objectif, est à peu près invisible.

Je repose les albums sur l'étagère en m'assurant qu'ils sont dans le bon ordre.

Un matin, je me retrouve en train de marcher sur la pelouse humide de rosée, enveloppée d'un fin châle gris que j'ai attrapé en passant, sur un crochet de l'entrée. Sans réfléchir. Bien entendu, c'est le sien ; il appartient – appartenait – à Alys. Je jette un coup d'œil angoissé à l'intérieur de la maison, tremblant à l'idée d'être découverte. Mais je n'aperçois aucun visage aux fenêtres. Personne ne me voit porter son châle, poser mes pieds dans ses pas.

J'essaie de ne pas montrer à Teddy et Honor que leur compagnie me met mal à l'aise, et je crois que je ne me débrouille pas trop mal. Aucun d'eux ne semble faire grand cas de ma présence, de toute manière. Teddy s'intéresse surtout à Honor et Honor s'intéresse surtout à elle-même. Je les entends bavarder dans les autres pièces, dehors sur la terrasse ou sous le hêtre. Ils parlent de leurs connaissances communes et des lieux qu'ils

fréquentent, mais les rares fois où je me joins à leur conversation, celle-ci se tarit rapidement ou alors ils changent de sujet, comme si je n'étais pas totalement à la hauteur. Quand c'est moi qui prends la parole, je sens que leur attention se relâche, mes propos ne parviennent pas à les retenir plus de quelques instants, et une fois ou deux – alors que Teddy bâille ou qu'il s'éloigne au beau milieu d'une phrase – je me demande s'il le fait exprès. C'est sûrement le fruit de mon imagination. Pourquoi se donnerait-il la peine de me détester ? Je ne crois pas qu'il en ait l'énergie.

En général, je me satisfais de ce qu'ils me trouvent globalement assez ennuyeuse. C'est plus sûr.

Si Polly est chaleureuse, Teddy est froid ; retenu alors qu'elle veut toujours être le point de mire ; sur ses gardes alors qu'elle s'expose ; tout en maîtrise alors qu'elle n'est qu'impulsion. Il parle en connaisseur de collections et de collectionneurs, de New York et de Berlin, et les anecdotes qu'il raconte sont précises, circonspectes, les potins jamais méchants. L'argent l'impressionne, ça s'entend à la manière dont il en parle, mais hormis cela, il est assez doué pour cacher ses faiblesses.

Cependant, il y a aussi quelques rares instants où il s'oublie et perd momentanément sa précieuse dignité.

Quand Polly se coupe le pied sur un morceau de verre et saigne abondamment – elle n'a pas bien balayé après avoir laissé tomber sa bouteille de bière sur la terrasse –, il devient livide. S'il panique, cela ne l'empêche cependant pas d'attraper un torchon propre et de le nouer autour du pied de sa sœur pour endiguer l'hémorragie. Il parvient même à lui changer les idées en évoquant une anecdote de son enfance : un jour, il y a longtemps de cela, Polly s'était glissée derrière Sydney Poitier et avait posé une main sur ses cheveux, curieuse de savoir quelle en serait la consistance. Quand il a fini son histoire, Polly rit aux éclats, et l'hémorragie, déjà oubliée, est complètement stoppée.

Un soir, de but en blanc, il commence à parler d'Alys pendant le dîner. Il évoque cette fois où elle avait perdu le fil des invitations prévues pour l'été dernier, et les Crewes étaient arrivés pile au moment où Clive Dawson et son petit ami déchargeaient leur voiture. Ce jour-là, Laurence était entré dans la cuisine et s'était adossé à la porte, se mordillant les doigts en déclarant que cette cohabitation promettait de devenir un putain de désastre absolu, qu'ils en viendraient aux mains avant l'heure du

dîner. Alys avait rétorqué qu'il disait vraiment n'importe quoi et était retournée sur la terrasse armée d'une carafe de Bloody Mary. À peine une heure plus tard, les deux couples étaient comme larrons en foire, s'esclaffant des derniers potins sur les à-valoir touchés par tel auteur ou tel autre, et se promettant de se retrouver dans divers bars de la ville. À mi-parcours de son histoire, je remarque que les yeux de Teddy brillent beaucoup et je me dis qu'il est sur le point de perdre son assurance, qu'il ne saura gérer ce trop-plein d'émotion. Mais il poursuit son récit et les larmes se tarissent. Je ne sais pas même si quelqu'un d'autre les a remarquées.

La plupart du temps, Teddy et Honor forment une unité, Polly et moi une autre. Polly fuit Honor et se réfugie auprès de moi. Polly est nerveuse, égocentrique, fatigante, parfois amusante. Elle a sans cesse besoin d'un public, comme les enfants. Il me semble que tant qu'on lui accorde de l'intérêt, elle est plutôt heureuse. Elle ne demande pas grand-chose d'autre. Elle n'exige aucun esprit, aucune perspicacité, aucun point de vue sur la vie qui différerait du sien, les conditions *sine qua non* sur lesquelles reposent la plupart des amitiés. Polly se contente d'une compagnie, quelle qu'elle soit, de l'assurance d'être remarquée, de la consolation de n'être pas seule.

Je m'adapte rapidement au rythme des journées – les courtes matinées fraîches, les après-midi brûlants, les soirées interminables –, et plus le temps passe, plus il me semble l'oublier. Je commence à me sentir véritablement en vacances ici, comme si ce relâchement était bienvenu et non dangereux. Je n'ai jamais fourni spontanément aucune information à aucun des Kyte, mais quelques jours après mon arrivée, je manque de faire un faux pas.

Nous revenons tout juste d'un après-midi à Welbury, en début de soirée. La plage était plutôt bondée mais nous avons marché jusqu'au bout de la plage de galets pour établir notre campement contre un brise-lames. Le ciel était constellé de mouettes et de cerfs-volants en forme de diamant : j'avais vu quelqu'un en vendre, au village. Derrière la courbe de la rive, la coupole lointaine du réacteur de la centrale brillait comme un ornement.

Nous avions tous nagé, pataugeant avec précaution sur les pointes acérées des galets en esquivant les vagues. Une fois celles-ci dépassées, nous nous étions laissés flotter au large, dans la houle grise et fraîche, nous laissant porter par le roulis incessant de la mer.

À peine arrivés à Nevers, j'avais rempli la bouilloire pour préparer un thé, mais l'eau n'avait pas fini de bouillir que Polly ouvrait une bouteille de vin et roulait un pétard. Nous avions oublié de dîner.

Plus tard, quelqu'un avait mis du Lou Reed et je m'étais allongée dans l'herbe, à contempler les lumières qui faiblissaient dans le feuillage du hêtre pourpre tandis que Polly dansait sur la terrasse en chantonnant sur l'air de « Satellite of Love ».

Le jour était tombé. La nuit était montée dans le ciel. Honor avait fait le tour de la pelouse et du verger, disposant çà et là des sacs de papier brun qu'elle avait remplis de poignées de cailloux avant d'y déposer des petites bougies de chauffe-plat. À mesure que la maison s'enfonçait dans l'obscurité, derrière nous, la lueur orange de ces petites balises clignotantes semblait s'allonger, par intermittence, sans jamais vouloir s'arrêter. Il me semblait que c'était la plus jolie chose qu'il m'ait jamais été donnée de contempler.

Mon cœur en était plein, débordant de soleil, débordant de lune, de jardin, de ces créatures irrémédiablement gâtées qui ne me posaient pas la moindre question et qui, par conséquent, étaient d'une compagnie si facile. Allongée sur le dos, je regardais les étoiles apparaître les unes après les autres, puis j'ai tourné la tête et j'ai contemplé Polly, étendue un peu plus loin, les jambes croisées, une cigarette éteinte entre les lèvres.

« Pol, ai-je commencé, c'est génial d'être ici, tu sais. Enfin avec toi, je veux dire. C'est important pour moi.

— Mmm », a fait Polly, peu concernée.

J'ai roulé sur moi-même et je me suis appuyée sur mes coudes, observant son profil dans la pénombre : les cheveux décoiffés, le nez droit, le menton volontaire. J'avais envie de lui poser une question au sujet de Laurence, et puis peut-être une autre au sujet de Julia Price, et j'étais justement en train de les formuler mentalement quand j'ai réalisé ce que j'étais sur le point de faire. J'avais failli dévoiler mon jeu.

Depuis ce soir-là, je fais bien attention à ne pas m'oublier. Je surveille tout ce que je bois, je ne fume rien et je me contente de poser des

questions banales : Qu'est-ce que vous en dites si c'est moi qui cuisine, ce soir ? Qu'est-ce que je te dois pour ça ? Blanc ou rouge ?

Je me répète encore et encore : *Ne va pas t'imaginer que ce sont tes amis. Fais gaffe. Surveillance-les bien. Surveillance-toi bien.*

Fais gaffe, me redis-je en traversant le jardin d'Alys, coupant des roses pour les petits vases ronds, au salon. *Fais gaffe*, encore, quand je somnole, allongée à côté de la piscine, le visage tourné vers le soleil. *Ne baisse pas ta garde.*

Nous restons entre nous pendant trois ou quatre jours, et bien que je constate à plusieurs reprises que Polly trouve Honor assez fatigante et qu'Honor tient moins à Teddy qu'il ne tient à elle, la coexistence s'avère plutôt paisible, oisive. Nous nous réveillons tard et nous nous couchons tard. Nous risquons quelques sorties à la plage, chez un caviste ou à la boutique de la ferme, mais en général nous nous éloignons peu de la maison. Discrète et silencieuse, madame Talbot passe régulièrement pour ranger le désordre que nous occasionnons.

Vendredi soir, à moins que ce ne soit samedi soir, le téléphone sonne dans l'entrée. Personne n'appelle jamais sur la ligne fixe. Polly regarde Teddy et tous deux disent simultanément : « Papa.

— Vas-y », dit Polly, mais Teddy est en train de jouer à la crapette rapide et ne veut pas lâcher ses cartes.

Polly revient quelques instants plus tard en déclarant : « Il vient demain. Il dit qu'il n'arrive pas à travailler à Londres, il fait trop chaud. Il a promis de nous laisser tranquilles.

— Il a recommencé à écrire, alors ? » demande Honor. C'est la première fois que je l'entends exprimer un intérêt pour qui que ce soit d'autre qu'elle-même. « Je ne savais pas qu'il avait repris l'écriture.

— Apparemment, oui », répond Polly avant de disparaître dans la cuisine pour mettre le pain à l'ail dans le four.

Laurence arrive le lendemain en fin d'après-midi. Je suis allongée sur mon lit en train de lire quand j'entends les pneus sur le gravier. Je me redresse et regarde par la fenêtre au moment où il gare sa Volvo à côté de ma Fiat. Il sort de la voiture, ouvre le coffre et se penche pour attraper ses bagages. Une sacoche peu épaisse, contenant sans doute son ordinateur

portable, et un petit baise-en-ville en tissu, juste assez grand pour une trousse de toilette et quelques chemises. La penderie de sa chambre me revient en mémoire : bien sûr, tout ce dont il a besoin est déjà là.

Il reste un moment debout sur le gravier pour se dérouiller les jambes et jeter un coup d'œil alentour. Je devine qu'il savoure la caresse du soleil sur son visage.

Les autres sont à côté, sur le terrain de tennis du colonel William. Je suis donc seule à la maison. Quand je l'entends refermer le coffre avec un claquement et se diriger vers l'arche de brique, je me glisse hors du lit et vérifie mon reflet dans le miroir accroché au-dessus de la commode. Je passe une main dans mes cheveux pour ne pas avoir l'air trop sage. Ce traitement au soleil, à l'eau salée et au chlore a laissé quelques mèches plus vives dans ma chevelure et ma peau est rosie, couverte de taches de rousseur. Mes yeux sont lumineux. Je m'adresse un sourire, histoire de voir ce que ça donne, puis j'attends, debout à côté de la porte de ma chambre, attentive au son de ses pas sur le parquet, à son sifflotement préoccupé.

« Oh, mon Dieu. Laurence, c'est vous ! » dis-je quand il pénètre dans le vestibule. Je suis sortie de ma chambre et je me penche par-dessus la balustrade, sur le palier. Il fait volte-face et lève la tête vers moi en souriant. Je dépose ma main à plat sur mon cœur pour exprimer mon soulagement.

« Bonjour ! dit-il. Je vous ai fait peur ? Est-ce que Polly a oublié de vous prévenir de ma venue ?

— Non, non, elle nous l'a bien dit. C'est moi qui avais oublié. »

Il gravit les marches maintenant, lentement, venant à mon rencontre en souriant ; comme si c'était moi qui étais fraîchement arrivée, plutôt que l'inverse. L'espace aéré et frais du vestibule rétrécit à mesure qu'il approche. Je sens les murs se resserrer un peu, le plafond s'abaisser, nous enserrer dans un espace plus intime, presque secret. Au moment où il atteint enfin le palier, l'air qui nous sépare me semble tout d'un coup scintiller très légèrement. Je me demande s'il ressent la même chose.

« Ils sont tous à côté, en train de jouer au tennis. Vous voulez que j'aille les chercher ? »

— Oh, non, laissez-les jouer. » Il s'immobilise un instant devant moi avant de déposer ses bagages. Nous nous embrassons d'une manière assez formelle. « Vous avez pris des couleurs, remarque-t-il.

— Nous avons eu beaucoup de chance avec le temps. »

Oui, me dis-je. Il sent la même chose que moi. *Il commence tout juste à s'en apercevoir.*

« Vous avez de la famille dans le coin, n'est-ce pas ? Vous devez bien connaître Biddenbrooke. »

Il ramasse ses sacs et les emporte dans sa chambre avant de jeter un coup d'œil à la vue, par la fenêtre. Je lui emboîte le pas mais je m'arrête sur le pas de sa porte. Madame Talbot a enlevé le dessus-de-lit et a déposé un petit bol rempli de roses sur la coiffeuse.

« Vous voulez du thé ? »

Il me répond que oui, volontiers, et qu'il sera en bas dans une minute.

Dans la cuisine, je prépare une théière et une assiette de biscuits aux amandes, je dispose le tout sur un plateau que je sors sur la terrasse. Au loin, j'entends le poc-poc du tennis et, de temps en temps, une exclamation irritée. Puis le vent change de direction et je n'entends plus que le cri des pigeons ramiers.

« Je voulais vous féliciter pour votre plan », dit Laurence en sortant de la maison juste après moi.

Je le regarde. Pendant une seconde vertigineuse, je ne sais pas de quoi il parle.

« Votre plan. L'école de Polly, vous savez bien, précise-t-il gentiment. Cette idée d'année sabbatique.

— Oh, oui. »

Cela me semble loin désormais. Nous n'avons pas parlé de la vraie vie du tout, ces derniers jours. Je voulais poser tout un tas de questions à Polly au sujet de son avenir mais bizarrement, le moment n'a jamais semblé opportun depuis que je suis arrivée à Biddenbrooke. Et puis, surtout, je ne voulais pas l'ennuyer.

« Elle a dû vous le dire, n'est-ce pas. La réaction de monsieur Bamber. Il s'est montré très compréhensif, finalement, quand nous l'avons rencontré. Maintenant que la tournée de Sam est tombée à l'eau, en plus, je suis presque certain qu'elle reprendra les cours à l'automne. Tout est bien qui finit bien, en fin de compte !

— J'espère que vous avez raison », dis-je à contrecœur, parce que je ne partage pas complètement son optimisme.

Il tourne la tête. « Vous pensez qu'elle n'y retournera pas ?

— Je n'en suis pas certaine. »

Il repose sa tasse de thé, attrape un biscuit et le croque, le regard perdu dans le feuillage du hêtre. « Oh, je pensais que le pire était derrière nous, dit-il d'un ton las. Je ne suis pas sûr d'être d'attaque pour une nouvelle phase de... doute, de la part de Polly. Le problème, c'est qu'elle a une volonté d'acier. Quoi que je dise, j'ai l'impression que cela ne fait que la conforter dans son idée. »

Un ange passe. Les arbres bougent presque imperceptiblement. Le ciel est constellé de minuscules nuages en forme de chevrons, si transparents qu'on pourrait douter de leur réalité.

« Est-ce que je peux compter sur votre soutien ? me demande-t-il finalement. J'ai l'impression qu'elle vous écoute, vous. Vous savez la prendre... Oh, bien sûr, je ne veux pas vous mettre dans une situation inconfortable, mais –

— Je pourrais essayer, en tout cas. » Au moment où je prononce ces mots, on entend le son d'une porte qui s'ouvre et les trois autres s'approchent à travers le verger, le visage humide et pâli par l'effort. Ils poussent des exclamations joyeuses en l'apercevant.

« Les Jackson ont une maison pas loin de la côte, dans le Maine, dit Honor, et de toute manière c'est mieux que de rester à New York au mois d'août, quand il fait une chaleur étouffante et que personne n'est là – cela dit, ils n'arrêtent pas d'appeler pour nous dire d'emmener des robes de

soirée et des cravates. Le Country Club, vous imaginez ! Je regrette vraiment d'avoir accepté leur invitation. »

Nous sommes tous rassemblés autour de la table, sur la terrasse, mais elle est la seule à converser vraiment avec Laurence. Au moment où elle se penche pour prendre une autre cigarette dans le paquet de Polly (je note au passage que Polly ne ressent plus le besoin de cacher cette habitude devant son père. Peut-être qu'Alys était la plus virulente opposante au tabagisme, dans la famille), le petit « H » d'argent ainsi que le minuscule fer à cheval qui pendent à une chaîne, autour de son cou, se retournent et scintillent sur sa clavicule. Elle a passé la soirée à faire son petit numéro, faisant étalage de ses mondanités et de sa sophistication d'une manière qui ne fait que révéler toute l'étendue de sa naïveté mal cachée.

Curieusement, je trouve son attitude – la manière dont elle s'est animée, ses yeux grands ouverts, ses doigts sur sa gorge ou ses lèvres – assez touchante. Tout d'un coup, Honor m'apparaît sous un jour différent. Cela m'affecte toujours quand je m'aperçois que quelqu'un n'est pas en mesure de jauger une situation. Cela m'inspire une forme de compassion, parfois aussi une certaine forme de contentement, mais la plupart du temps cela m'amuse et très rarement – cette soirée fait partie de ces moments-là –, je trouve leur aveuglement presque attendrissant. Cette sorte de joyeuse inconscience est un luxe quasi inconcevable pour moi. Polly fait souvent preuve de cette même tendance très adolescente, mais je sens qu'elle en sortira un jour. En ce qui concerne Honor, en revanche, la manière dont elle voit les choses et l'éducation qu'elle a reçue l'ont prédestinée à être ainsi. Je doute qu'elle change un jour.

La lune s'élève au-dessus du hêtre pourpre, entourée d'une douce aura d'un bleu plus léger, plus doux. Au moment où je mords dans une fraise, l'odeur de la crème pour polir l'argenterie restée sur mes doigts chatouille mes narines. L'air est si calme que j'ai sorti le grand candélabre de la salle à manger. Les flammes se dressent, aussi droites que des lampes à gaz.

Teddy se penche pour remplir le verre d'Honor. « Allez, avoue. Tu étais désœuvrée et c'est là que tes parents t'ont proposé de t'allonger l'argent d'un billet en première classe. » Sa voix a une intonation tendue,

très légère mais néanmoins perceptible. Je suis sûre qu'il ne comprend qu'à moitié ce qui se passe mais que c'est suffisant pour qu'il se cabre.

« Je vais te manquer, j'espère ? » dit-elle en posant sa main sur son avant-bras pour l'amadouer avant de s'enfoncer dans sa chaise et d'étendre ses jambes. Je devine qu'elle regarde les ongles de ses orteils. Elle les a faits ce matin, au bord de la piscine. Elle a commencé par ôter consciencieusement le vieux vernis doré avec de petits bouts de coton imprégné d'un liquide sentant le bonbon à la poire, avant d'étaler précautionneusement la nouvelle couleur – un rose chaud et très brillant. Sa concentration était totale, le genou bien calé sous son menton.

Teddy se tourne vers son père : « Tu as recommencé à écrire, alors ? Polly nous a dit que tu en avais parlé.

— C'est encore un peu tôt, tu sais », dit Laurence. Par politesse, il ajoute à mon attention : « Cela ne... marchait plus, depuis un moment.

— Il n'en voyait pas l'intérêt depuis que maman est morte, ajoute Polly avec une conviction loyale. C'est bien ça, non ?

— Tout d'un coup, l'écriture m'a semblé être un passe-temps un peu idiot, convient-il avec légèreté. Être assis seul dans une pièce, inventer des choses... »

Nous patientons, attentifs.

« Je crois bien que j'avais perdu ma confiance en moi », continue-t-il presque comme s'il se parlait à lui-même, comme s'il testait ces mots, leur sonorité. « Et puis, je n'avais aucune idée de ce que j'aurais bien pu écrire. La vie avait perdu sa consistance. Peut-être que je suis arrivé à un tournant, maintenant. On verra. »

Je sens qu'il a envie de changer de sujet, peut-être ne souhaite-t-il pas parler de son nouveau projet, probablement par superstition. « Charlotte ne me lâche pas, d'ailleurs, dit-il à ses enfants. Attendez-vous à la voir débarquer pour quelques jours. »

Un peu plus tard, alors qu'Honor, Teddy et Polly se sont éloignés pour un dernier bain dans le noir, je me retrouve seule à table avec lui. L'air était tellement brûlant, cet après-midi, que la cire des bougies était presque molle quand je les ai sorties de la boîte, au début de la soirée. Elles se sont consumées plus vite que d'habitude, d'ailleurs. Les mèches commencent à sombrer tout d'un coup, crachotant et sifflant à tour de rôle. L'une après l'autre, les flammes s'éteignent.

Je commence à empiler les assiettes et les coupes quand Laurence me demande : « Vous croyez qu'ils vont bien ? Vous pensez qu'ils vont surmonter tout cela, tous les deux ? »

— Vous vous inquiétez pour eux », dis-je en m'interrompant et en retournant doucement à ma chaise, pressentant son besoin de quelque chose – d'un confesseur, peut-être.

Il hausse les épaules et concède avec une légère exaspération : « Bien entendu. »

Je réalise qu'il a besoin d'être rassuré plutôt que d'être écouté, et j'ajoute donc : « En ce qui concerne Teddy, je ne saurais pas vous dire, mais j'ai l'impression que Polly s'en sort plutôt bien. »

— Elle a été très dure avec moi ces derniers temps, j'avais l'impression qu'elle m'en voulait pour quelque chose, dit-il, je ne sais pas exactement quoi. »

Ce qu'elle m'a raconté la nuit où elle a dormi chez moi me revient soudain en mémoire.

« Elle a toujours été une petite fille rigolote, reprend-il avec nostalgie. Elle vivait tellement dans le présent, comme la plupart des enfants, d'ailleurs, mais c'était étonnant à observer. Teddy a toujours été plus prudent, plus rationnel, méthodique, même quand il était petit. Il faisait moins confiance à la chance. Mais Pol – eh bien, elle ne prévoyait jamais rien. Elle prenait les choses comme elles arrivaient. En général, ce n'était pas désagréable. Et puis tout d'un coup, la chance a tourné. » Il se verse un verre d'eau qu'il avale d'un trait.

« C'est l'innocence, sans doute, finit-il par conclure. Je déteste l'idée qu'elle puisse la perdre. » Ses mots restent en suspens au-dessus de la pelouse sombre striée de reflets de lune, un scintillement argenté sur les brins d'herbe.

J'ai envie de dire : la vérité c'est que chez un adulte, cette forme d'innocence se transforme bien vite en bêtise. C'est une preuve, un symptôme de corruption : trop de privilèges, trop d'indulgence. Bien entendu, je ne dis rien de tout cela. Je reste assise à ses côtés, dans ce jardin où l'air s'est arrêté, et je laisse l'obscurité nous envelopper en attendant que la dernière bougie s'éteigne.

Il s'avère que Laurence avait raison : Polly a vraiment changé d'avis. Elle avoue même avoir sincèrement hâte de retourner à l'école, à l'automne.

« Je vais m'y mettre sérieusement, cette fois. Non, vraiment, je t'assure, dit-elle quand j'aborde le sujet. Toute cette histoire avec Sam m'a fait réaliser que ce type était vraiment un gaspilleur, c'est fou à quel point c'est facile de se laisser embobiner par tout son baratin. » Elle a commandé sur Amazon la moitié des lectures recommandées pour l'année à venir et « adore Euripide ». Je ne la vois jamais rien lire d'autre que le *Grazia* qu'elle a acheté à la station-service.

Je passe l'information à Laurence quand nous nous retrouvons tous deux sous les pommiers. Je fais bien attention à la manière dont je formule ma phrase : « J'ai vraiment l'impression qu'elle a pris conscience de certaines choses, dis-je modestement. Je ne peux pas m'attribuer les lauriers de ce changement. »

Je m'étais portée volontaire pour confectionner une tarte aux pommes pour Charlotte, qui doit arriver d'un moment à l'autre, et j'étais justement dans le verger quand Laurence est passé par là en revenant de la piscine, une serviette sur l'épaule, et m'a proposé son aide. Il a la taille parfaite pour les cueillir et je le suis avec le panier.

« Attention, dit-il alors que j'esquisse un pas en arrière. Regardez, juste là. » L'herbe traîtresse cache tout un tas de fruits tombés pris d'assaut par les guêpes.

Il plisse les yeux et se hisse sur la pointe des pieds pour attraper quelques feuilles. L'arbre tressaute un peu quand il tire sur le fruit pour le faire céder.

« Eh bien, peu importe qui en est la cause, je suis vraiment soulagé », dit-il en inspectant la pomme pour repérer de quelconques défauts avant de la polir en la frottant contre sa manche et de la déposer dans le panier. « Cela me préoccupait beaucoup. »

Ce n'est pas la première fois que je m'étonne de sa capacité à laisser des personnes extérieures régler ses affaires familiales. Il m'apparaît de plus en plus clairement qu'Alys l'avait toujours tenu à l'abri de toutes ces questions : les crises de colère, les élans enthousiastes qui retombaient aussi vite qu'ils étaient nés, ce perpétuel chaud-froid. Je réalise seulement maintenant toute l'étendue de sa paresse émotionnelle. Bien sûr, il sait

que tout cela est important – après tout, il en débat interminablement dans ses livres –, et pourtant il est trop heureux de laisser quelqu'un d'autre s'occuper des complications et autres tracasseries de la vie réelle.

Nous nous dirigeons vers la maison. Il se rend dans son bureau, moi dans la cuisine. Je coupe du beurre froid en cubes et le transfère dans un récipient rempli de farine et d'un peu de sucre. J'essaie de garder les mains légères, fraîches, aériennes, et tout en travaillant cette mixture je sens peu à peu la farine changer de texture et de poids sous mes doigts. J'incorpore un jaune d'œuf et quelques gouttes d'eau froide puis je dépose la boule de pâte au réfrigérateur pour qu'elle repose.

J'ai mis les pommes rincées à sécher sur un torchon rayé, sur le marbre de la table.

Seule dans la cuisine par cette matinée calme et lumineuse, je m'autorise à rêver que je suis chez moi. Le moulin à café en porcelaine fixé au mur du garde-manger, les placards profonds où s'empilent moules à gâteau et verrines, les tiroirs grinçants au mécanisme rouillé, remplis de vieux ustensiles suggérant une vie plus douce, plus satisfaisante : des casse-noisettes, des dénoyauteurs, des pinces à sucre, des ciseaux à raisin. La vue sur le carré d'herbes aromatiques, dans le jardin, les pots de géraniums que monsieur Talbot arrose quand il vient jardiner, le cadran solaire moucheté de mousse à côté de la haute haie, où Alys a pris cette photo de Laurence.

Pendant un instant, alors que je me tiens à côté de l'évier, à éplucher une longue spirale rosée de la chair jaune d'une pomme, je considère tout cela, et tout ce que cela représente pour moi.

Charlotte Black arrive en fin de matinée, Selma Carmichael sur les talons. Elles sont attendues chez Bunny Nesbitt, à Allwick, mais pas avant le lendemain. Les soirées que Bunny organise chez elle sont célèbres : Charlotte ne rate jamais une de ses invitations. « Attends qu'elle apprenne que tu es dans le coin, dit-elle à Laurence. Tu n'en sortiras pas vivant. »

Laurence nous raconte une anecdote survenue quelques étés auparavant, entre un auteur américain en vogue à ce moment-là, une bouteille de Ricard et le garde-côte. Les yeux de Selma Carmichael sont exorbités.

Je l'ai déjà rencontrée, bien sûr, mais je ne lui avais encore jamais parlé auparavant.

« Vous êtes Frances Thorpe, n'est-ce pas ? dit-elle au moment des présentations. Bien sûr, je connais votre signature. D'ailleurs, j'ai pris l'habitude de la chercher, depuis peu. »

Je ne peux pas m'empêcher de rougir de plaisir à ces mots – et tant pis si ce n'est qu'une des amabilités que l'on échange dans certains cercles sans se soucier de sincérité.

« Comment ça se passe, au bureau ? me demande-t-elle. Oh, ne me dites rien, je vois le tableau d'ici : ce doit être horrible. Nous venons de traverser la même phase. Ça vous donne un sacré coup au moral, n'est-ce pas ? » Elle est grande, plutôt maigre, elle doit avoir la cinquantaine bien entamée, et son surplus d'énergie s'exprime dans une multitude de tremblements nerveux. « Que pensez-vous de cette rumeur, au sujet de Robin McAllfree et de Gemma Coke ? »

Je lui adresse un sourire d'excuse un peu froid tout en lui disant que je n'en ai pas la moindre idée, sincèrement. Elle laisse tomber l'affaire.

Je m'amuse secrètement de ce qu'on lui attribue la petite chambre d'enfants qui sert de débarras, celle avec les bateaux à voile sur les stores. Je l'imagine, pliant ses longs membres filiformes pour atteindre le lit, et l'image d'un parapluie que l'on replie s'impose instantanément dans mon esprit.

Charlotte s'installe dans la grande chambre double du fond, sur le palier, celle avec la vue sur la mer.

À l'heure du déjeuner, nous nous rendons à Welbury pour acheter du poisson et des frites dans la cabane recouverte de goudron peint, en contrebas de l'estuaire, et nous les savourons assis le long de la jetée, les jambes battant le vide, suivant des yeux les oiseaux qui se fraient laborieusement un chemin sur l'étendue de vase étincelante. Leurs bateaux immobilisés à la queue leu leu dans un étroit canal d'eau, les marins profitent de ce temps mort pour laver leur ponton, enrrouler leurs cordages et boire du thé en attendant que la marée tourne. Le grément produit un tintement irrégulier.

Le ciel s'est légèrement couvert, tout d'un coup : il fait encore très chaud mais le ciel a cette teinte grise intermédiaire qui peut augurer du pire comme du meilleur.

Une fois notre déjeuner avalé, nous marchons le long de la promenade qui surplombe la plage. Teddy et Honor se laissent distancer et des bribes de leur discussion nous parviennent à travers les cris des mouettes. Je crois comprendre qu'Honor voudrait rentrer à Londres alors que Teddy aimerait qu'elle reste ici.

« Ton vol est dans une semaine ! l'entends-je se défendre.

— Mais j'ai plein de choses à boucler avant, dit-elle, et puis il y a la soirée de Jack.

— Oh, très bien, j'ai compris ! Si *Jack* fait une soirée, alors je n'ai plus rien à dire », commente-t-il sur un ton de mépris, mais je discerne une certaine anxiété dans sa voix. L'échange est désagréable et je ressens presque un peu de pitié pour lui. *Ce n'est pas comme cela que tu vas la garder*, me dis-je. *Ne perds pas ton respect de toi-même*. Mais Teddy, habituellement si composé, si maître de soi, a encore des choses à apprendre.

Charlotte Black ralentit le pas pour me rejoindre. Elle fait partie de ces rares femmes qui semblent tout aussi tirées à quatre épingles dans leur temps libre qu'elles le sont dans des circonstances plus formelles. Je suis obligée d'admirer sa robe de coton noir qui tombe parfaitement, ses sandales plates et les quelques touches d'argent habilement réparties.

« Passez-vous de bonnes vacances ? me demande-t-elle quand nous nous arrêtons pour laisser deux adolescents traverser la promenade en tirant derrière eux un dériveur, en direction d'un hangar.

— Oh, oui. Je n'avais pas prévu grand-chose quand Polly m'a proposé de venir, et j'avoue que j'ai du mal à repartir, maintenant, dis-je en riant.

— Oui, on a vraiment l'impression que vous faites partie de la famille, désormais », remarque-t-elle, et il y a dans sa voix quelque chose qui me fait penser, comme si j'avais besoin qu'on me le rappelle, que je ne devrais vraiment pas sous-estimer Charlotte Black. « Quelle drôle de façon de faire la connaissance des Kyte, tout de même...

— Oh, eh bien, tout dépend de la manière dont on veut voir les choses », dis-je froidement. Il est temps de faire comprendre à Charlotte Black qu'elle doit faire un peu plus attention quand elle s'adresse à moi. J'aimerais qu'elle se rende compte que sa remarque m'a blessée ; que je la trouve déplacée, franchement maladroite. « Bien entendu, j'aurais

préféré que cela se passe autrement. L'épreuve qu'ils ont traversée est épouvantable.

— Cela va sans dire, bien sûr, réplique-t-elle du tac au tac. Dieu sait que cela a dû être effroyable pour vous aussi. Je n'imagine même pas ce qu'une telle expérience peut représenter. » Nous faisons quelques pas en silence. À cet endroit, la route du port tourne à gauche, en direction de la ville, parallèlement à la plage, mais nous quittons le tarmac pour emprunter un sentier menant à la mer, à travers les dunes.

« J'ai entendu dire que vous êtes devenue une véritable amie pour Polly », reprend-elle d'un ton plus doux, comme si elle m'avait enfin réévaluée et qu'elle avait légèrement changé son opinion de moi. « Laurence m'a dit que vous saviez comment la prendre.

— En réalité, il ne s'agit pas de la *prendre* », dis-je en posant mon regard sur Polly qui marche devant nous, accrochée au bras de son père. Selma l'escorte de l'autre côté. « Je l'aime beaucoup. Je n'avais rien en commun avec elle quand j'étais jeune, bien sûr, et pourtant elle me rappelle la jeune fille que j'étais à son âge. » Bien entendu, c'est un mensonge. Je sens cependant que cet argument est assez convaincant, qu'il peut me faire avancer. Polly elle-même pourrait l'avalier si elle s'avisait de s'interroger sur notre relation.

« Tous ces espoirs, toute cette énergie, poursuis-je en m'échauffant. Vous savez bien, l'"assurance de la jeunesse"... Bien sûr, il est encore tôt pour le dire, mais si j'ai pu lui être un soutien, de quelque manière que ce soit... Si j'ai pu l'aider ne serait-ce qu'un tout petit peu au cours des six derniers mois, j'en serais vraiment comblée.

— Peut-être que vous vous êtes aidées l'une l'autre, suggère-t-elle tandis que nous quittons le sentier pour nous aventurer dans le sable. Déformée par les empreintes de pas, une piste serpente entre les dunes, autour d'enchevêtrements d'oyats secs. J'enlève mes tongs, mais même pieds nus l'avancée est pénible. Chaque fois que je marche sur une plage, je me retrouve confrontée à ces cauchemars qui ont marqué mon enfance : une étendue de sable qui me retient, se dérobe, s'affaisse sous mon poids, rendant tous mes efforts inutiles tandis que quelque chose d'indistinct mais de résolu, déterminé à me rattraper, ne cesse de s'approcher par derrière.

« Kate Wiggins, l'agent de police qui a arrangé le premier rendez-vous entre Laurence, Polly, Teddy et moi – cette fois où vous étiez présente, d'ailleurs –, m'a dit que les témoins qui rencontraient les familles endeuillées y trouvaient la plupart du temps un certain soulagement », reprends-je tandis que nous progressons difficilement vers la mer, en direction des trois silhouettes qui viennent de s'arrêter et de déposer leurs grands cabas de coton sur le sable. L'horizon n'est plus qu'une vague suggestion de fusion entre un ciel indéterminé et une mer indéterminée. « Il m'a semblé avoir quelque chose à leur offrir à un moment où ils affrontaient une perte énorme. Oui, je crois que le fait de rencontrer Polly m'a aidée, d'une certaine manière. »

Elle me considère un instant avant d'ébaucher un sourire compréhensif : un élan spontané de sympathie et de chaleur. « Alys a toujours été douée pour comprendre les gens, dit-elle. C'était une personne très accueillante. C'est merveilleux que sa famille se soit montrée aussi accueillante avec vous. »

Nous atteignons la mer. Le sable se mêle à une bande luisante de galets parsemée de bois flotté et de rubans d'algues sombres couvertes de cloques que les vagues viennent lécher, déplaçant, aspirant goulûment les cailloux qui crissent sous leurs caresses.

Laurence a laissé ses vêtements en tas, près de ses sandales, et est déjà en train de patauger avec Polly. Je regarde leurs silhouettes élancées se tordre et bondir quand les vagues s'écrasent contre leurs corps, puis disparaître dans cette paroi aquatique, leurs têtes fines réapparaissant enfin dans l'écume bouillonnante. Je passe ma robe par-dessus ma tête et la laisse tomber dans le sable avant de m'élancer pour les rejoindre – loin de Charlotte Black et de son intérêt appuyé, alarmant, loin de son regard qui me jauge et m'évalue.

Honor est tendue pendant tout le reste de l'après-midi. Elle est très sèche avec Teddy dont les efforts d'apaisement semblent obtenir le résultat inverse. Non, elle n'a pas envie de marcher jusqu'à Biddenbrooke pour prendre un verre au King's Arms ; non, une partie de tennis ne la tente pas ; ni un plongeon dans la piscine, et encore moins une tasse de thé. Je suis dans ma chambre en train de m'habiller après avoir pris une douche et ma porte est légèrement entrouverte, de manière

à ne rien rater de leur discussion, de l'autre côté du couloir. Il parle bas, d'un ton implorant, puis c'est sa voix à elle qui se fait entendre, tranchante comme un fouet : « Oh, tu ne peux pas me lâcher, deux minutes ? » La porte claque.

En descendant l'escalier, je remarque que quelqu'un se déplace furtivement dans le salon. Quand je repousse un pan de la porte, je perçois un mouvement brusque puis je retrouve Selma dans une position un peu théâtrale, absorbée par la contemplation de la peinture ocre et noir qui surplombe la cheminée – elle se penche puis fait un pas en arrière, la tête sur le côté – de la manière très étudiée d'un invité conscient de n'être pas totalement le bienvenu.

« Est-ce que je peux vous aider ? » demande-t-elle quand je lui annonce que je vais préparer le dîner. Je lui réponds qu'il n'y a rien à faire, que tout est froid, qu'il y a juste à disposer les aliments sur des assiettes. Elle me dit que cela ne lui fait rien d'attendre que les autres descendent et elle s'enfonce dans l'un des canapés dorés en murmurant qu'elle se sent « vraiment très gâtée ». Je me demande ce qu'elle faisait avant que je ne l'interrompe. Peut-être qu'elle passait en revue les cartes postales et les invitations qui reposent sur le manteau de la cheminée ? À moins qu'elle ne furète dans sa collection de Pevsner ? Bien sûr, elle est sûrement très curieuse de découvrir les albums photo, mais je doute qu'elle ait le cran de s'y risquer.

Dans la cuisine, je dépose des verres et des couverts sur un grand plateau prêt à être emporté sur la terrasse et je déniche les serviettes propres que madame Talbot vient de repasser. Je suis en train de préparer une salade quand Honor apparaît, les yeux fortement maquillés et vêtue d'une petite robe vert pâle, très près du corps, que je ne lui avais pas encore vue. Sans mot dire, elle se dirige droit vers le frigo et en sort un citron et une bouteille de tonic. « Tu veux un petit remontant ? » me demande-t-elle en versant une bonne rasade de Gordon dans un verre avant de rouvrir le frigo pour récupérer des glaçons.

Je lui dis que je passe mon tour pour cette fois.

Elle avale son verre en quelques gorgées et s'en ressert un deuxième dans la foulée, cette fois encore autant de gin que de limonade.

« Ah, ça va mieux, me dit-elle en s'adossant au comptoir et en appuyant son verre froid contre ses tempes. J'ai besoin de forces, ce soir.

Demain je rentre à Londres.

— Mais oui, c'est vrai. Tu pars bientôt pour les États-Unis, dis-je en versant de l'huile et du vinaigre dans une tasse.

— Eh bien, je crois que j'ai fait mon temps, ici, de toute manière, reprend-elle. Teddy et moi – je crois que ça s'essouffle, vraiment. » Elle laisse échapper un soupir assez pragmatique et se hisse sur le comptoir pour s'asseoir plus confortablement, les chevilles sagement croisées, le regard perdu dans son verre.

« Oh, dis-je d'un ton neutre. Est-ce que Teddy partage ton avis ?

— C'est peu probable. » Les glaçons émettent un tintement cristallin quand elle lève une nouvelle fois son verre. « Mais *tant pis*¹¹, n'est-ce pas ? Cela ne sert à rien de fouetter un cheval mort. »

Polly apparaît à ce moment de la conversation et Honor se glisse hors de la pièce, son verre à la main. Je l'entends rire assez sauvagement dans l'entrée, avec Charlotte, puis il y a un « chut ! » avant qu'elles ne pénètrent ensemble dans le salon. « Quelle idiote », commente Polly en arrachant le film plastique de la salade de lentilles, tandis que j'attrape le plat de poulet grillé froid que madame Talbot a laissé dans le frigo. « Pauvre vieux Teddy. Peut-être qu'il ne l'a pas vu venir, lui, mais il est bien le seul », ajoute-t-elle.

Je découvre bientôt que Polly s'est tellement ennuyée, cet après-midi, qu'elle a consacré plusieurs heures à décorer la table de la terrasse. Je ne la savais pas capable de se concentrer aussi longtemps sur quoi que ce soit, le spectacle du résultat me prend donc complètement au dépourvu. Elle a sorti une nappe blanche damassée et l'ancienne vaisselle Spode à tranche d'or, habituellement rangée dans le buffet de la salle à manger. À chaque extrémité de la table, entre les photophores, elle a déposé des pots de confiture remplis de lavande et de roses rouges. Quand je la suis dehors pour déposer quelques salades sur la table, elle reste en retrait et contemple son œuvre, les bras croisés avec complaisance, admirant celle-ci et, dans une moindre mesure, ma réaction.

Je ne dis rien mais la météo n'est pas avec nous. Ce ciel d'un gris constant et immuable donne l'impression que le jour tombe plus tôt et plus vite que de coutume ; les flambeaux que Polly a allumés le long du chemin et disposés sur les marches de la terrasse brûlent intensément,

libérant d'épais nuages de fumée qui forment d'étranges silhouettes bondissantes tout au long du jardin. Il fait encore très chaud et lourd, l'air semble figé.

« Oh, comme c'est joli ! » s'exclame Selma quand nous convions tout le monde à table.

Teddy, préoccupé, perdu dans ses pensées, pend place à côté de Charlotte. Polly attrape la chaise de l'autre côté. Je n'ai plus qu'à me glisser entre Selma et Honor. Tandis que les convives se passent la salade et le pain, j'aperçois Honor pousser son verre en direction de Laurence qui ouvre justement une nouvelle bouteille de vin blanc. « Alors, dites-moi où vous en êtes de votre nouveau projet », l'entends-je demander.

Selma nous entraîne bientôt sur le terrain de son récent divorce et je hoche poliment la tête, m'efforçant de sembler affligée par ses propos. En réalité, je me concentre sur la conversation de Laurence et Honor, à ma droite, avec tous ses faux pas, ses malentendus et ses impasses. Honor doit être assez éméchée, déjà, me dis-je, parce qu'elle ne semble pas remarquer la réticence de son hôte. Elle continue de l'interroger sans se laisser troubler, ses doigts tripotant le fer à cheval de sa chaînette, attirant le regard sur la longueur et la courbe de son cou.

« D'où tirez-vous vos idées », demande-t-elle, puis : « Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas été écrivain ? » et : « Est-ce que vous travaillez sur Word ou préférez-vous les stylos et tout cet attirail ? » et : « Est-ce que vous avez, je ne sais pas, un rituel, une routine de travail ? »

Elle pose toutes les questions que personne ne pose jamais et voilà qu'il cède, qu'il la prend au sérieux et commence à y répondre. Je l'entends baisser la voix et, du coin de l'œil, je vois qu'il détend largement ses mains. Je me dis : *Oh, non, il lui fait confiance, il y prend même un peu de plaisir. Elle est en train de gagner du terrain, en fin de compte.*

Et pendant ce temps, je suis coincée avec Selma et la triste histoire de la crise de la quarantaine que traverse Steven Carmichael, de ce rallye à moto en Amérique du Sud dont il n'est jamais revenu, préférant tomber amoureux d'une Chilienne et accepter un poste d'enseignant en anglais langue étrangère à Santiago. J'ai envie de hurler. Mais je ne le fais pas. Je me contente de hocher lentement la tête, de froncer les sourcils et de hocher de nouveau la tête tout en faisant de mon mieux pour tendre

l'oreille. Je déteste entendre Laurence se confier de la sorte mais je suis également incapable de me détacher de ses propos.

Honor est en train de croquer un bâton de céleri tout en demandant : « Et est-ce que Daniel Day-Lewis était, je veux dire, est-ce qu'il était vraiment *intense* ? quand j'entends Selma m'interpeller : « Et vous alors, Frances, est-ce que vous êtes heureuse ? »

Pendant un instant, ne voyant pas de quoi elle parle, je pose sur elle un regard vide, la fourchette en suspens devant mon visage, espérant glaner un indice quelque part, quand je réalise qu'elle doit parler du *Questioner*. Elle veut savoir comment je m'y sens. Je lui réponds donc qu'hormis l'atmosphère d'incertitude généralisée, je ne peux pas dire que j'y sois *malheureuse* : Mary n'est pas la pire des chefs, j'aime la littérature, je m'entends bien avec la plupart de nos contributeurs.

Elle enfourne un morceau de pain dans sa bouche et me répond : « Parce que, en fait, je ne vais pas tarder à chercher un nouvel adjoint, on va créer un poste. Alors je me demandais si cela pourrait vous intéresser.

— Moi, vraiment ? Je n'ai pas autant d'expérience, vous savez. J'ai corrigé des pages pendant des siècles, j'étais responsable des publications et j'ai retravaillé les passages qui n'allaient pas en collaboration relativement étroite avec leurs auteurs, mais cela ne fait que quelques mois que j'écris aussi pour Mary.

— Oh, je suis au courant de tout cela, réplique Selma en se servant de salade de concombre. Mais vous êtes très fiable, c'est clair. Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai entendu Audrey Callum chanter vos louanges. Vous savez comment cela marche, vous avez les contacts, de toute évidence. Pourquoi n'y réfléchiriez-vous pas ?

— Bien sûr, je vais le faire, dis-je. Ça alors ! Merci beaucoup ! » J'accepte le bol de concombre qu'elle me tend et je me sers à mon tour avant de le passer à Honor. Mais cette dernière est distraite, penchée loin de moi, la joue posée sur sa main, les yeux levés vers ceux de Laurence. Je ne vois pas l'expression de son visage mais je n'ai pas besoin de la connaître pour l'imaginer, cela fait quelques jours déjà que cela se préparait, tout comme l'orage, dans le ciel.

Je me demande ce que Teddy en pense. Quand je lui jette un coup d'œil, je remarque son large sourire artificiel, comme s'il faisait mine de savourer une anecdote de Charlotte au sujet d'un auteur australien avec

lequel elle a déjeuné la semaine dernière. De son côté, Polly se tord de rire. Le drame qui se joue de l'autre côté de la table semble passer loin au-dessus de sa tête. Pas de surprise chez elle, donc.

Pauvre Laurence, me dis-je quand Honor penche son verre, scintillant de vert et d'or dans la lumière des bougies, pour signaler qu'elle aimerait qu'on le remplisse. Il n'y voit que du feu. Pour un homme aussi intelligent, il est assez stupide, sur ce coup-là. Il est incapable de résister à l'attention d'Honor, ce soir ; étourdi par la célérité de son intérêt. Et puis, bien entendu, elle est jeune et terriblement jolie, par-dessus le marché.

Il est assis là, se servant tour à tour de salade et de poulet froid, et révélant d'un ton plutôt déconfit son habitude d'établir la cartographie de ses scénarios à l'aide de Post-it de couleur différente. Il évoque le « travail de déblaiement » qu'il réalise toujours en priorité, en début et en fin de journée, puis il raconte comment il s'était pris de passion pour les blocs-notes américains jaunes dont il faisait des provisions à chaque séjour aux États-Unis, et à quel point sa vie a été facilitée par l'adoption du Mac. « Je ne sais jamais comment débutent mes romans, dit-il maintenant. Parfois, on commence par une phrase. Parfois c'est quelque chose qu'on a entendu, des mots que quelqu'un a prononcés. Ou bien on est frappé par une image qui retient notre attention pour une raison que l'on ignore, on n'arrive pas à comprendre pourquoi et on réalise qu'on est obligé de l'écrire pour trouver sa signification. »

Je ne veux pas en entendre davantage. Il n'y a aucune magie dans ses propos. C'est comme si quelqu'un laissait sortir le génie de la lampe, sauf que ce n'est pas un génie, juste un courant d'air fade, vaguement acide.

Je racle mon assiette avec ma fourchette.

C'est presque un soulagement lorsque Honor, esquissant un grand geste récapitulatif, renverse son verre d'eau. Le liquide se répand rapidement sur la nappe damassée. « Whoops ! » s'écrie-t-elle en repoussant précipitamment sa chaise, faisant tomber son couteau qui rebondit sur les dalles de la terrasse. Quand elle se relève, elle chancelle légèrement sur ses talons.

« Pour l'amour du ciel, Honor, ne peut s'empêcher de lancer Teddy.

— C'est juste de l'eau », siffle-t-elle à son encontre. Polly a les yeux rivés sur elle, désormais, le nez froncé de dégoût.

« Je crois que tu devrais vraiment essayer de manger quelque chose », dis-je à voix basse, essayant d'attraper le bras d'Honor, et je vois que Laurence – maintenant que le charme est rompu – me jette un coup d'œil rapide, remarque mon intervention et en est reconnaissant ; mais elle m'ignore, elle est à la fois soulagée et étourdie par cette rupture publique d'avec Teddy, sous l'emprise de la poussée d'adrénaline que lui a causée l'attention soutenue de Laurence, le Grand Homme en personne. Je suis assez certaine du fait qu'elle est en train de faire fausse route, mais à vrai dire, je n'en mettrais pas ma main à couper.

Laurence s'est levé, lui aussi. Sa manche est noire d'eau. « Si vous voulez bien m'excuser », dit-il avec un sourire plutôt raide, repoussant sa chaise et traversant la terrasse.

Il semble évident que le dîner est terminé. Selma et moi commençons à rassembler les assiettes tandis que Polly et Teddy s'éloignent sur la pelouse, entre les torches en flammes, leurs têtes pâles toutes proches l'une de l'autre.

« Oh, Seigneur », dit Charlotte, s'interrompant pour les regarder et lancer ironiquement : « “Mon Honor est ruiné, ma vie abandonnée¹².” »

« Vous croyez qu'elle a *pris* quelque chose ? demande Selma en chuchotant, tout excitée. Elle n'a pas l'air dans son état normal. »

Honor a disparu. Au-dessus du hêtre pourpre, le ciel prend une teinte lavande, la couleur du demi-deuil. La pluie ne va pas tarder. Je me demande si cela vaut encore la peine de sortir ma tarte, les parts soigneusement recouvertes de fines tranches de pomme, très régulières, glacées à la confiture d'abricot. Cela m'a pris des heures d'en faire quelque chose de joli, et maintenant, personne ne va la remarquer.

Je saisis la pile d'assiettes frangées d'or et j'entre dans la maison.

Le vestibule est plongé dans l'obscurité et je ne peux atteindre les interrupteurs parce que j'ai les mains chargées. Quand je passe du doux tapis oriental du salon au parquet du couloir, je lève les yeux et j'aperçois Laurence et Honor en haut des marches, légèrement éclairés par l'abat-jour rouge de la petite lampe posée sur la table, non loin d'eux. Pendant un instant, je ne comprends pas très bien ce qui se passe, je n'entends que le murmure indistinct de leurs voix. Tout d'un coup, je perçois un mouvement brusque et je le vois reculer, les mains levées en signe

d'excuse et d'impuissance, peut-être même de peur, tandis qu'elle tente d'attraper ses poignets avec une sorte de colère. « Toi aussi, je le sais », dit-elle en se hissant sur la pointe de ses pieds, en attrapant son visage et en le tirant vers elle. Il repousse ses mains, se détache vivement d'elle et tourne les talons avant de disparaître dans sa chambre sans un mot.

Je patiente dans l'ombre, m'attendant presque à la voir suivre Laurence, mais elle ne le fait pas. Elle reste debout là pendant quelques instants, comme si elle ne savait pas quoi faire, puis je la vois se rendre dans la chambre qu'elle partage avec Teddy, et la porte se referme derrière elle.

Je suis dans la cuisine, en train de rincer les couverts dans le lavabo, quand elle passe une tête par la porte. « Est-ce que tu connais un numéro de taxi ? » me demande-t-elle. Ses joues sont légèrement rougies mais, à part cela, elle semble plutôt normale.

Je retrouve les petites cartes qui sont conservées dans l'un des tiroirs du buffet, au milieu des bouts de corde et de bougie, des pansements et d'une grosse boîte d'allumettes de cuisine, et peu après je l'entends réserver un taxi « le plus rapidement possible, s'il vous plaît. Il faut que j'attrape le train de neuf heures cinquante ».

Une fois qu'elle a raccroché je me risque à lui demander : « Ça va aller ?

— Très bien », me répond-elle. Elle remplit un verre d'eau au robinet de l'évier et l'avale d'une traite.

« Je vais te préparer un sandwich pour le train, dis-je. Tu n'as rien mangé au dîner. Tu va te sentir mal, demain matin. »

— Oh, ne t'embête pas », dit-elle, mais comme je n'ai rien de mieux à faire je coupe vite deux tranches de pain que je couvre de jambon et de cornichons avant de les entourer de film fraîcheur. Je lui découpe également un petit triangle de tarte aux pommes, juste au cas où, bien que (comme Teddy l'a dit il y a bien longtemps de cela) elle ne mange presque rien, même quand elle se lâche.

« Tu vas partir sans dire au revoir ? » dis-je quand les phares du taxi inondent brièvement la fenêtre de la cuisine, avant de balayer les dépendances et le mur de roses trémières.

« Je crois que c'est mieux, oui, dit-elle. Je crois que j'ai dépassé les limites de l'hospitalité, là. Raconte-leur que quelque chose est arrivé.

Une urgence. » Elle hisse son sac sur une épaule et sort dans le vestibule, son pas assuré résonne sur le parquet, et une minute plus tard, j'entends le bruit du taxi qui s'éloigne en faisant crisser le gravier.

La maison reste très calme pendant un moment puis, d'un coup, une bourrasque de vent étonnamment froid traverse la fenêtre grande ouverte de la cuisine, et immédiatement après, je l'entends : le crépitement et le sifflement de la pluie. Charlotte et Selma et Teddy et Polly rentrent du jardin en courant, incrédules, déjà trempés. Tout le monde rit, comme si le temps leur avait offert une bonne diversion et qu'ils étaient tous soulagés.

Je leur transmets le message qu'elle m'a laissé à leur attention – « Honor a reçu un coup de fil et a dû partir aussitôt, elle m'a dit que c'était urgent » –, mais à Polly je confie à voix basse : « Je crois qu'elle était gênée, je suis sûre que c'est pour cela qu'elle est partie. »

Polly me répond : « Honor ne sait pas ce que signifie le mot "gênée", tu n'as pas remarqué ? » Elle part du principe que la cause de tout cela est la rupture d'avec Teddy, qu'Honor est partie parce que cela n'avait plus de sens de rester plus longtemps après la scène du dîner. Je n'essaye pas de corriger son impression.

Laurence redescend, vêtu d'une chemise sèche. Une fois tenu au courant des derniers événements, il lâche un « Il m'avait bien semblé entendre une voiture ». Il y a une tentative peu enthousiaste de prolonger la soirée autour d'un café et d'une part de tarte aux pommes dans la cuisine, mais tout semble un peu plat, malgré les tentatives de Teddy d'alléger l'atmosphère avec quelques plaisanteries, histoire de prouver qu'il va bien.

La pluie est féroce, orageuse, tapant contre la maison comme si une force secrète essayait d'enfoncer notre porte.

Quand je remonte dans ma chambre, je constate que j'avais laissé les deux fenêtres grandes ouvertes. Les rebords sont trempés, dégoulinants, et l'eau a giclé sur le tapis et sur un coin du lit. Je referme une fenêtre et je reste debout devant l'autre, m'imprégnant du grondement du ciel, inspirant de grandes goulées de cet air chargé d'une odeur minérale, les yeux perdus dans l'obscurité étincelante. Puis je referme également cette fenêtre et j'essaie d'essorer la pluie du mieux que je peux.

Plus tard, mon rêve récurrent me revient en force. Je suis en train de courir sur une bande de sable interminable, affreusement exposée, trop effrayée pour jeter un œil par-dessus mon épaule, pour essayer de repérer la chose qui me poursuit, et je chancelle, je trébuche et je me prends les pieds dans le sable, perdant toute attache au sol malgré mes efforts aussi désespérés qu'inutiles.

La tempête finit par s'éloigner pendant la nuit. Comme d'habitude, je suis la première en bas, le lendemain matin, et quand je sors pour récupérer sur la table la nappe damassée lourde de pluie, le ciel est d'un bleu étincelant et l'air a une fraîcheur toute particulière, suggérant un changement de saison.

J'essore autant que je peux l'eau de la nappe et je viens juste de la mettre dans le lave-linge quand Laurence apparaît dans la cuisine, me signalant qu'il prévoit de passer la matinée dans son bureau. Nous échangeons quelques mots. Je lui annonce que j'ai prévu de partir avant le déjeuner et il me répond : « Eh bien, j'espère que je vous reverrai très bientôt, alors », puis il s'éloigne, chargé d'une tasse de thé et d'une pomme, une tartine grillée et beurrée coincée entre les dents. Je ne peux m'empêcher de flancher un instant en entendant la porte se refermer derrière lui.

Selma et Charlotte sont les suivantes à descendre. Elles s'apprêtent à aller à la piscine – « Un dernier plongeon avant d'aller chez Bunny » –, et me demandent si je souhaite les accompagner.

Quand Teddy apparaît à son tour, quelques instants plus tard, il a le regard vitreux, comme s'il avait passé une mauvaise nuit. Il est assis en face de son bol de corn flakes et joue avec la cuiller sans en avaler une bouchée.

Quand je lui demande « Ça va ? », il me répond par un grognement évasif et tourne une page du journal qu'il a étalé devant lui.

J'ai rangé la cuisine et je suis sur le point de monter à l'étage pour faire ma valise quand Teddy repousse son bol et dit : « Ah, au fait, Frances, je voulais te demander quelque chose. »

J'attends, la main posée sur la poignée de la porte. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui m'attend.

« Je sais que tu nous as menti au sujet de l'accident, dit-il. Je sais que ce que tu nous as dit ne correspond pas complètement à la vérité. »

Je le dévisage, perplexe, confuse, mais bien entendu je sais exactement de quoi il parle. Je commence à sentir les pulsations de mon sang dans mes oreilles.

« Pardon ? » Sentant mes jambes se dérober, je prends place à table, en face de lui, malgré mon instinct qui me dicte de m'éloigner d'ici au plus vite.

« Je sais que tu as menti, répète-t-il. J'ai lu ta déposition, celle que tu as faite à la police, sur les lieux de l'accident. J'ai demandé à Kate Wiggins si je pouvais voir le rapport de police et elle a fait en sorte que je puisse le lire. »

Il s'est enfoncé dans sa chaise, les bras croisés, posant sur moi ses yeux pâles et froids – les yeux d'Alys. Tout est logique : humilié par les événements d'hier soir, Teddy a choisi ce moment pour montrer son jeu. Sa vulnérabilité l'a rendu vicieux. Il ne veut pas être le seul à souffrir.

« Je ne vois pas de quoi tu parles, dis-je. Je n'ai pas menti.

— Ah non ? N'as-tu pas mentionné les derniers mots de ma mère ? Ce petit détail qui tue, tout à la fin ? “Dites-leur que je les aime” ? Si j'ai bien compris, tu as sorti ça de ton chapeau lors de cette première rencontre. Il n'y en a aucune trace auparavant. Et d'après ce que j'ai entendu, tu as été interrogée par deux officiers de police différents, avant cela. »

Je baisse les yeux. Je ne peux croiser son regard. Je ne veux pas qu'il me dévisage ainsi. Je ne veux pas qu'il puisse déceler ma colère.

Bien entendu, celle-ci se dirige essentiellement contre moi-même. Je suis furieuse d'avoir cédé à la tentation, il y a des mois de cela. Je suis furieuse d'avoir pris ce risque, même si, à l'époque, cela m'avait semblé être la bonne chose à dire pour créer un lien avec Polly, et avec Laurence. Je suis furieuse, aussi, parce que je lui ai donné la possibilité de sortir cette arme au moment où il se sent le plus minable.

« Ce que je ne comprends pas, poursuit-il très lentement, appuyant soigneusement chaque syllabe, c'est la raison pour laquelle tu t'es sentie obligée de le faire. Pourquoi mentir sur ce point, et à de parfaits étrangers, pour couronner le tout ? »

Le ronronnement du lave-linge, dans la buanderie voisine, change de rythme à mesure qu'il progresse dans son cycle. Le carré d'herbes aromatiques est baigné de soleil. Un merle pique vers le cadran solaire avant de s'élancer à nouveau dans le ciel.

« C'était vraiment idiot de ma part, finis-je par concéder. Je ne suis pas certaine d'être en mesure de t'expliquer ce qui m'est passé par la tête. C'est impardonnable, bien évidemment. »

Il attend.

« Était-ce si grave ? » J'ai levé la tête d'un coup, soudain empressée. « Est-ce que c'est si répréhensible d'avoir voulu vous donner à tous une petite dose de réconfort ? »

Il n'a pas bougé d'un pouce mais son expression a changé, juste un tout petit peu. *Il n'est pas si blindé que cela*, me dis-je. *Il a envie de me faire confiance. Il a envie que je le rassure.* Cette constatation me donne du courage. « Oui, dis-je, c'était vraiment très maladroit de ma part. Mais – tu sais, Teddy, quand je suis allée chez vous et que je me suis retrouvée en face de vous tous, eh bien... C'est difficile à expliquer. J'ai eu l'impression que c'était ce que vous attendiez de moi. J'avais envie de vous aider, ne serait-ce que de cette manière idiote, insignifiante. Je me suis laissé emporter, je le crains. Je suis vraiment désolée si j'ai causé plus de mal que de bien. »

Nous restons assis en silence pendant un moment.

« J'espère que tu me crois », dis-je.

Il se passe les mains dans les cheveux et soupire : « Oui, je te crois. » Le soulagement se répand à travers mes veines, presque enivrant.

« Tu veux que je le dise à Polly ? Est-ce qu'elle le sait, d'ailleurs ? Est-ce que tu en as parlé à qui que ce soit ? »

Il redresse la tête et lève les yeux au plafond pour réfléchir. « Non, je ne lui en ai pas parlé, et à personne d'autre non plus. Je ne sais pas ce qu'il faut faire. Qu'est-ce que tu en penses ? Tu crois que je devrais le lui dire ? Peut-être qu'il vaut mieux que tu le fasses toi-même ? » Sur ces mots, il se lève et emporte son bol jusqu'à l'évier. Il reste debout là, le regard perdu au-delà de la fenêtre, au-delà de l'allée de gravier et de la pelouse de croquet, des champs qui s'étendent à perte de vue. Ses doigts martèlent doucement le comptoir de la cuisine.

« Écoute, gardons cela pour nous, finit-il par dire. Cela n'a aucun sens de rendre les choses encore plus difficiles. Je ne crois pas que Polly saurait gérer cela, pas plus que papa. Je veux bien croire que tu l'aies fait pour de bonnes raisons, c'est le principal.

— Oh, Teddy, dis-je. Merci de le prendre si bien. Je me sens complètement idiote. »

Il s'approche de moi et me serre contre lui. « Tu es une idiote », m'assure-t-il, rieur, et quand il m'entoure de ses bras je sens qu'il partage mon immense soulagement : comme si une tension énorme s'était relâchée, en lui, et qu'il m'était reconnaissant d'en être à l'origine.

Je quitte Nevers en fin de matinée. Selma et Charlotte sont déjà reparties et leurs adieux à toutes les deux sont pleins de chaleur, largement plus que cordiaux. J'ai Selma dans la poche, et Charlotte n'est plus qu'une question de jours. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens qu'elle ne va pas poser de problème.

Laurence ne descend pas pour prendre congé de moi. La porte de son bureau reste hermétiquement fermée. « Saluez votre père de ma part, dis-je à Polly et Teddy quand nous nous embrassons sur le seuil de la porte. Dites-lui à quel point j'ai apprécié ce séjour. »

Quand ma voiture passe les grilles vert olive, je lève les doigts en un dernier signe de reconnaissance mais j'aperçois les silhouettes de Polly et Teddy dans le rétroviseur : leurs bras sont déjà retombés le long de leurs flancs, ils se retournent et se dirigent vers l'arche menant à la pelouse, derrière la maison. Je sais qu'ils pensent déjà à autre chose : une partie de tennis, peut-être, ou alors ils se demandent s'ils ont le courage de marcher jusqu'au village pour déjeuner au pub.

Je poursuis ma route sur la piste longeant la prairie puis je tourne sur la route qui traverse Biddenbrooke. Quelques gamins désœuvrés traînent autour de la cage d'écureuils, dans l'espace vert. Une ardoise accrochée devant le King's Arms vante les saveurs du rôti de porc du jour.

Mes parents m'attendent pour le déjeuner. Les routes sont calmes, je suis dans les temps. Aux abords de mon village natal, juste après mon ancienne école primaire, je m'arrête à un feu rouge. En attendant qu'il passe au vert, je me penche vers le siège passager et j'ouvre mon sac : le voilà, enfoncé dans un des coins du bagage : le châte gris qui appartenait

à Alys, celui qui pendait à un clou, dans l'entrée. La couleur en est tellement jolie, et puis il est si doux : du cachemire, bien sûr. Je le porte à mon visage et me dis que je suis en train de saisir une mémoire fugace de son odeur, enfermée dans ces fibres : cette senteur fraîche et vivace qui me fait penser au matin.

Quand le feu passe au vert, je l'enroule autour de mes épaules et je démarre.

Mes parents ont installé une petite table de pique-nique dans le jardin. « N'est-ce pas *bucolique* ? » s'exclame ma mère en dépliant des chaises de camping, faisant fi de la brise plutôt vive qui envoie les serviettes jaunes dans les euphorbes, comme de gigantesques papillons. J'imagine que ce déjeuner *al fresco* a été prévu jusque dans les moindres détails il y a déjà quelques jours, et que les improvisations qu'impliquait le fait de le reconsidérer et de le délocaliser se sont avérées trop compliquées. Nous voici donc installés dans le jardin, frissonnant un peu sous un sympathique parasol rayé qui se soulève et tire sur ses amarres tout en nous passant le *coleslaw*¹³, les tomates cerise, les tranches de baguette et les triangles de quiche lorraine.

« Oh, des copains, vous ne les connaissez pas », dis-je quand ils m'interrogent sur les amis chez qui j'ai séjourné à Biddenbrooke. « Ça s'est transformé en une sorte de fête, en fin de compte. Nous sommes bien allés à la plage quelques fois, mais la plupart du temps nous sommes restés à la maison. » J'ajoute : « Il y avait une piscine » non sans ressentir un certain mépris pour ma propre vantardise.

« C'est magnifique ! » répond ma mère qui ne sait pas nager.

Bien entendu, ils connaissent assez bien Biddenbrooke. Je me souviens forcément des Howard, n'est-ce pas ? Brian et Maggie ? Leur fils Mark ? Il est à la radio depuis un moment désormais, dans le cadre de l'Office of Fair Trading¹⁴. Pas plus tard que la semaine dernière, on l'a entendu s'exprimer sur l'une de ces émissions de consommateurs, au sujet de garanties prolongées, quelque chose comme cela.

Je patiente, le visage parfaitement impassible, attendant qu'elle en vienne aux faits.

« Mill House », dit gentiment mon père en pêchant un cornichon dans le bocal étiqueté Branston. « Biddenbrooke.

— Oui, c'est ça. Mill House. Biddenbrooke. Oh, quel dommage tout de même, toute cette histoire », dit ma mère en prenant une expression souffrante. Je vois d'ici son optimisme se renforcer d'une sorte de triomphe superstitieux, comme si l'infortune des autres signifiait qu'il en restait moins en circulation. Moins pour elle.

« Les Howard ont acheté Mill House – quand était-ce, déjà, Robert ? Il y a cinq ou six ans ? Un endroit tellement ravissant ! Enfin toujours est-il qu'ils viennent de la remettre en vente. Les factures de gaz devenaient inabordables, une véritable plaie. Maggie racontait qu'en hiver, avec ces vieilles fenêtres à guillotine, l'air chaud s'échappait de partout. Autant chauffer le jardin directement. Et puis, même si Brian s'est plutôt bien remis de son attaque, les escaliers ne facilitaient évidemment pas les choses, tu penses bien. Enfin, toujours est-il qu'ils cherchent désormais quelque chose de beaucoup plus petit. Plus facile à entretenir. Il y a un nouveau lotissement, aux abords de Fulbury Norton, auquel ils songent. Cela semble assez chic, conclut-elle », et ce mot à lui seul contient toutes sortes de réserves.

« À deux pas du club de golf, c'est pratique, remarque mon père avec nostalgie.

— Brie ou Boursin, chérie ? » lance-t-elle en me passant le plateau de fromages avec son petit couteau tarabiscoté, ce couteau qui se sépare en fourche à l'autre extrémité, comme une langue de serpent.

Mary n'est pas à son poste – je l'aperçois d'ici, cela fait quarante-cinq minutes qu'elle est dans le bocal de Robin McAllfree – mais son téléphone sonne. C'est un appel interne, je me permets donc de décrocher en annonçant tout de suite « Mary n'est pas joignable ».

C'est Colin, de la réception. Il y a une personne à l'accueil pour Mary, dit-il. « Une dénommée Julia Price. Elle a rendez-vous. »

Je remercie Colin et lui demande de lui indiquer le chemin jusqu'à l'étage.

Dieu sait où Oliver est encore fourré.

Je me tiens à côté des ascenseurs, inspectant mon reflet dans les portes en acier inoxydable. Il me reste encore un peu de ce teint bronzé et sain

des vacances, et ma nouvelle coupe de cheveux me sied plutôt bien : plus courte, plus structurée. Je me penche en avant pour inspecter mes yeux, mes dents.

Les portes s'ouvrent et Julia Price se tient là, devant moi, un passe de sécurité accroché au revers de sa veste.

« Julia, bonjour ! » dis-je quand elle sort de l'ascenseur. « Je suis confuse, mais Mary semble un peu coincée, en ce moment. Je suis Frances. » Nous nous serrons la main. Sa paume est fraîche et sèche. Elle porte une veste de crêpe de coton rayée bleu et blanc et des espadrilles qui se referment par un ruban, autour de la cheville. Une fine écharpe de coton est nouée autour de la lanière de son sac, au cas où elle souhaiterait se protéger la gorge dans le courant de la journée. La mèche blanche de ses cheveux met en valeur la fraîcheur indéniable de son visage. Un faire-valoir parfait pour une beauté telle que la sienne.

Je l'escorte jusqu'au bureau des livres et je sens les regards des uns et des autres nous suivre et s'arrêter sur une seule d'entre nous. Elle a quelque chose, c'est évident.

« Est-ce que je peux vous proposer une boisson ? Un café ou un thé de la machine, peut-être ? Ou alors un verre d'eau ? » dis-je une fois que j'ai déniché une chaise.

Elle me répond que tout va bien. « Je ne veux pas vous retenir, ajoutez-elle en me gratifiant d'un de ses immenses sourires immaculés, tout en attrapant son téléphone. Je suis sûre que vous avez beaucoup de choses à faire – sincèrement, Frances, cela ne me dérange pas d'attendre.

— Eh bien, si vous en êtes sûre », dis-je. Je la laisse éplucher ses mails et je retourne à l'article de Berenice, mais je reste très consciente de sa présence dans mon dos, de son parfum aussi. Ses minuscules soupirs frustrés ou ses rires étouffés, selon les messages qu'elle découvre. Le son de sa gorge quand elle déglutit.

Quelques instants plus tard, Mary ressort du bureau de Robin. « Julia ! » lance-t-elle en approchant, et elle semble réellement surprise : « Je suis vraiment désolée de t'avoir fait attendre. Réunion de crise, ajoute-t-elle un ton plus bas. Tu connais la gravité de la situation. »

Elles s'embrassent puis Julia prend son sac et en sort deux ouvrages en déclarant que ce ne sont que des échantillons, qu'il y en a d'autres à venir. Mary baisse ses lunettes sur son nez et feuillette l'un des livres en

lâchant de petites exclamations admiratives : quelle jolie jaquette, où est-ce que vous les faites imprimer, qui a rédigé les préfaces. « Oh, je suis certaine qu'on pourra en faire quelque chose », ajoute-t-elle en s'attardant sur une page au hasard avant de refermer l'ouvrage d'un claquement décidé. Son regard se reporte sur sa montre. « Bon, j'ai réservé une table chez Salvatore. Emmenons ces bouquins et parlons-en plus sérieusement autour d'un déjeuner. »

En passant devant mon bureau, Julia Price croise mon regard et m'adresse un petit salut jovial : « À bientôt, Frances ! » Je suis sûre qu'elle a copié cette technique quelque part : *Rappelle-toi toujours le nom des gens. Sers-t-en à volonté. Tu ne sais jamais qui pourra t'être utile à l'avenir.* « Prenez soin de vous ! » ajoute-t-elle en emboîtant le pas à Mary.

« Vous aussi », dis-je en la regardant partir, et en regardant Voyages et Télévision la regarder partir, aussi.

Les yeux, le sourire, cette assurance. *Le pack intégral.* Je suis sûre que Julia Price ne doute jamais d'elle-même. Elle a sans doute raison, d'ailleurs.

Un peu plus tard, en patientant devant les portes de l'ascenseur, je m'inspecte de nouveau dans l'acier inoxydable de ses portes, et cette fois, je suis loin d'être aussi satisfaite de mon reflet.

Selma Carmichael m'appelle une dizaine de jours plus tard. Nous nous retrouvons pour boire un verre dans un petit pub assez calme, au coin de son bureau, et elle me fait une proposition. Quand elle en vient au salaire, je prends soin de ne manifester aucune réaction. Elle ajoute qu'elle pense pouvoir m'obtenir quelques avantages supplémentaires mais qu'elle ne pourra certainement pas faire plus.

Je lui dis que j'aimerais prendre le temps d'y réfléchir, si elle est d'accord, et elle répond : « Bien sûr, prends quelques jours pour te faire à l'idée, peser le pour et le contre. »

Sur le chemin de la sortie, je lui demande : « Au fait, comment c'était, chez Bunny Nesbitt ? » Elle me répond qu'elle s'est bien amusée mais que c'était épuisant. Ambrose Pritchett était là, très pessimiste, vraiment inquiet au sujet du *Questioner*. Il s'est lâché sur les anecdotes

au sujet d'Oliver Culpeper, une histoire de dispute avec Jez Shelf, après la soirée estivale du *Spectator*. Apparemment, Oliver est reparti perdant.

Laurence est venu passer une soirée à Allwick, lui aussi, après le départ de Teddy et Polly. Selma ajoute qu'elle avait été un peu inquiète de le voir repartir seul à Nevers, une fois la fête passée : dans cette grande maison, il devait se sentir très isolé. Charlotte était assez préoccupée, elle aussi. Mais en filigrane, il apparaît néanmoins que Laurence avance dans son nouveau livre.

« Tu crois que ça va aller, pour lui ? » me demande Selma en baissant la voix, comme si elle espérait une révélation. Je lui réponds que je ne veux pas m'avancer, mais qu'il me semble être sur le bon chemin.

« C'est tellement triste. Alys était une femme tellement merveilleuse. » Elle soupire, et je sens une pointe d'agacement me traverser.

« Mmm, dis-je. Bien sûr, je ne l'ai jamais rencontrée. Enfin, hormis cette fois-là, je veux dire. » Elle me jette un coup d'œil en biais, comme si je l'avais choquée, et je baisse les yeux. Elle pose rapidement une main sur ma manche. Nous nous saluons et chacune part de son côté.

Je prends Mary à part et je lui annonce que Selma Carmichael m'a proposé un poste que je pense accepter.

« Je crois que ce serait une erreur, me dit-elle en me scrutant par-dessus ses lunettes. Je connais Selma, et très sincèrement je pense que tu peux faire beaucoup mieux.

— Vraiment ? » Je ne comprends pas complètement ce qu'elle veut dire.

« Vraiment. » Elle fait tourner sa chaise, attrape son agenda turquoise et le feuillette. « Je n'ai aucun rendez-vous pour le déjeuner, aujourd'hui. Tu as prévu quelque chose ? »

Et voilà que je me retrouve assise à la fenêtre de Salvatore, à commander des *linguine alle vongole* tout en l'écoutant me faire miroiter une promotion. Responsable Livres adjointe. L'adjointe de Mary. Le boulot d'Oliver.

J'objecte : « Mais c'est le poste d'Oliver. »

Mary casse un gressin en deux. « Ne sois pas naïve, chérie, me dit-elle froidement. Oliver est sur la sellette. Il ne le sait pas encore et je te serais reconnaissante de le garder pour toi dans un premier temps, mais comme

tu le sais nous sommes censés réduire nos budgets. J'ai discuté avec Robin au sujet d'une restructuration et il est d'accord avec moi. J'ai besoin d'un adjoint qui sache écrire, éditer et corriger sur tous les sujets, et qui se charge également d'entretenir cet épouvantable blog et notre compte Twitter, auxquels il tient tant. Surtout, j'ai besoin de quelqu'un qui sache se tenir en société. Le kit complet, tout le tralala. Je crois que tu serais parfaite pour ce poste. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Qu'en serait-il de mon salaire ? »

Mary me dit qu'elle peut me proposer autant que Selma. Voire un peu plus.

Salvatore nous apporte nos assiettes. Tandis qu'il s'agite avec le moulin à poivre, je laisse mon regard balayer la rue : des coursiers-vélo, des taxis noirs, une fille avec des cordons blancs qui sortent de ses oreilles, attendant avec nonchalance que le feu passe au vert.

« Tu sais que je ne suis pas très patiente, reprend Mary en triturant ses pâtes avec sa fourchette. J'ai besoin d'une réponse tout de suite.

— Oui, dis-je. Merci. J'accepte. »

Mary me demande d'attendre qu'Oliver soit mis au courant avant de refuser l'offre de Selma. Elle craint que cette dernière ne vende la mèche.

Il était prévu qu'on annonce les licenciements au sein de la rédaction vendredi, mais après que Mary a parlé avec Robin et les Ressources humaines, tout le processus est avancé d'un jour ou deux.

Je me sens un peu nauséuse, assise à mon bureau en attendant la grande révélation.

Oliver arrive tôt, fin prêt, selon sa nouvelle habitude. Il me propose un chausson aux pommes que je refuse et se perche sur le coin de mon bureau pour me raconter la soirée où il s'est rendu la veille au soir, pour la publication d'une biographie, ou quelque chose de ce genre. Il se confie à moi, depuis quelques mois ; une manière de ménager l'ennemi, je suppose.

« Julia Price était là, d'ailleurs, dit-il. Elle dit que Mary est assez intéressée par ses nouveaux projets éditoriaux. On va faire quelque chose avec eux, à ce qu'il semble.

— Oh ? » J'essaie de l'encourager à poursuivre. Je ne vais pas laisser passer l'occasion d'avoir des informations sur Julia Price. « Elle est

venue accompagnée ?

— Julia Price vient toujours seule, répond Oliver. J'ai toujours cru qu'elle fréquentait quelqu'un d'infréquentable – c'est plutôt son genre, si tu vois ce que je veux dire –, mais je la vois beaucoup plus souvent, dernièrement, alors j'imagine que l'histoire doit être finie. Oh, voilà Mary. » Il file à son bureau en époussetant des miettes de chausson aux pommes de sa chemise.

Peu après 10 h 30, le poste d'Oliver sonne. Il décroche en disant : « Ouai ! » et soudain il devient très silencieux, très concentré sur ce qu'il entend, comme un cerf qui aurait entendu le bruit d'une branche cédant sous le poids d'une chaussure. « Très bien, dit-il. Bien sûr. Je passe tout de suite. » Il repose le combiné, se lève et parcourt la pièce, entre les rangées de bureaux, jusqu'au bocal de Robin McAllfree où ce dernier l'attend, assis à la table de Plexiglas à côté de Mary, du rédacteur en chef et des principaux représentants des Ressources humaines.

Oliver n'y séjourne par longtemps, et dès qu'ils lui rouvrent la porte pour le laisser sortir, le secrétaire de rédaction de Robin McAllfree attrape son téléphone pour appeler la prochaine malheureuse victime.

Oliver revient, le regard rivé sur la moquette. Il a gardé son sang-froid, à ce que je vois : son teint est pâle, mais son attitude est nonchalante. Sasha de la Mode se dresse sur ses pieds en articulant : « Putain ! Qu'est-ce qui se passe ? » En guise de réponse, il forme un pistolet avec ses doigts et tire sur sa tête.

« Bon, eh bien voilà. C'est la quille », dit-il en revenant aux Livres, juste avant de se laisser tomber dans son fauteuil pivotant. « Je suis viré.

— Oh ! Je n'y crois pas. Tu plaisantes, c'est ça ? »

Il me regarde. Pendant un bref instant, je perçois quelque chose de froid et de méprisant briller dans ses yeux et je me dis : *Il est au courant. Il connaît toute l'histoire.* Puis son expression change et il hausse les épaules. Il parvient même à rire un peu quand Sasha arrive à la hâte, les deux mains pressées sur sa bouche, et il lance : « Bordel, les copains, le navire coule, de toute manière. Ce n'est pas l'élimination de quelques rats qui va y changer quelque chose. »

Le lendemain du départ d'Oliver, deux hommes silencieux montent du sous-sol pour débrancher son téléphone et son ordinateur, puis c'est son

bureau et sa chaise qui sont emportés. Un style assez soviétique, comme s'il n'avait jamais existé.

Les gens n'arrêtent pas de me demander si je sais ce qui va se passer aux Livres, mais comme rien n'a encore été annoncé, je secoue la tête en disant : « J'en sais rien, moi non plus. »

Quelques jours plus tard, Robin McAllfree envoie un mail à tout le monde, indiquant – parmi d'autres changements de structure – que je serai désormais la nouvelle adjointe de Mary, un rôle que je combinerai avec un grand nombre de mes responsabilités actuelles. La quantité invraisemblable de licenciements, l'inquiétude quant à la redistribution du travail et le renouvellement un peu trop évident du contrat de Gemma Coke créent un tel chahut que ma petite promotion passe complètement inaperçue.

Les nouvelles vont vite, cependant : Charlotte Black m'envoie une gentille carte, tout comme Audrey Callum. Ambrose Pritchett lui-même marque le coup quand je l'appelle, comme toutes les semaines, pour m'enquérir de sa sempiternelle copie manquante : « Oh, Frances, c'était donc toi l'atout caché. Bien joué. »

Quand j'annonce la nouvelle à mes parents, au téléphone, mon père s'exclame *Bravo* et *La seule chose qui me surprenne, c'est que ce ne soit pas arrivé plus tôt*, ce qui ne fait que souligner l'étendue de son ignorance. J'appelle Hester qui se montre plus impressionnée, mais au même moment Rufus fait tomber une lampe de la table et l'occasion de me féliciter passe à la trappe.

Un matin, je marche en direction du métro quand je vois un homme en salopette transporter des pots de peinture vers le numéro 18 de ma rue. Quelques jours plus tard, je croise la femme qui habite là – je crois qu'elle s'appelle Tina – en train d'acheter de la nourriture pour chats et des courgettes à l'épicerie du coin. Elle me dit que ce type travaille très bien et qu'il est plutôt bon marché. Je l'appelle donc et je lui demande de s'occuper de mes étagères – et puis pendant qu'il y est, je lui demande également de repeindre mon salon et ma chambre.

La période des soldes a commencé. Je passe un samedi matin à fureter dans des boutiques d'ameublement et je passe une commande pour un canapé dans un des grands magasins. Je paie même un petit supplément pour qu'on me le recouvre d'un lin d'une teinte or mat. La couleur ne

diffère pas trop, me semble-t-il, de celle des canapés du salon de Nevers. L'assistante qui prend ma commande me félicite pour mon bon goût : « Bon choix, dit-elle en pianotant sur son clavier pour me trouver une date de livraison. Assez original, mais pas trop. »

En quittant la boutique, je traverse la rue pour rejoindre mon arrêt de bus quand j'aperçois une silhouette familière qui vient à ma rencontre, des tongs qui claquent sur le trottoir, un grand sac en toile de jute jeté sur une épaule. Pendant un instant, je me demande si nous allons faire semblant de ne pas nous voir, si nous allons être éblouies par le soleil au moment de nous croiser, mais il est trop tard pour esquiver et nous nous embrassons en poussant de petits cris surpris et enchantés : « Je n'étais pas sûre de te reconnaître, dit Honor en calant ses lunettes de soleil sur sa tête. Quelque chose a changé. Ah ! Tes cheveux ! Cela te va très bien. Je vais prendre mon petit déjeuner, t'as un moment pour prendre un café ? »

À l'épicerie bio du coin, avec son éclairage arctique et sa climatisation tout aussi polaire, une fille en tablier d'apparence pénitencière nous installe à l'immense table commune de leur petit café. Honor commande des barres granola et un café au lait de soja. Elle habite non loin d'ici, dans un hôtel particulier de Marylebone. Nous papotons un peu de choses et d'autres – ses vacances dans le Maine, le travail, un épouvantable film français qu'elle a vu la veille au soir –, puis je ne résiste plus à la tentation de lui demander : « Et comment va Teddy ?

— J'allais te poser la même question, me dit-elle en soulevant entre ses doigts bruns une tasse vernie d'émail craquelé. Cela fait des semaines que je ne l'ai pas vu – depuis Biddenbrooke, en fait.

— C'était donc vraiment la fin, alors ? Cette scène, au dîner ? Je ne me souviens même plus pourquoi vous vous étiez disputés », dis-je, et c'est la vérité : bien sûr, cela faisait plusieurs jours que cela mijotait, mais la crise elle-même avait surpris tout le monde.

« Oh ça, c'était juste la goutte d'eau, me répond-elle. Ça faisait un moment que ça menaçait.

— Quel dommage, dis-je. Il me semblait que Teddy était vraiment amoureux de toi.

— C'est vraiment un garçon adorable », dit-elle, assez vaguement, comme si elle parlait de quelqu'un de beaucoup plus jeune qu'elle. « Trop gentil, en fait. Peut-être que le problème était là, d'ailleurs.

— Comment tes parents ont-ils pris la nouvelle ? Est-ce que cela va avoir des conséquences sur leurs relations avec Laurence ?

— Oh, non. Je ne pense pas que ce soit *ça* qui pose un problème », dit-elle en jetant un regard alentour comme pour vérifier qui se tient autour de nous, comme si elle était observée. « Il y a *d'autres* complications, en revanche, si tu vois ce que je veux dire. »

Je la dévisage avec étonnement en me demandant ce qu'elle a bien pu mijoter cette fois. Elle enlève ses lunettes de soleil, passe une main dans ses cheveux et se penche vers moi. « C'est assez gênant, commence-t-elle sur le ton de la confidence, mais je ne crois pas que tu serais surprise. Il était tout le temps dans mon dos quand j'étais là-bas, tu as dû t'en apercevoir.

— Qui ? Teddy ?

— Laurence. » Honor soupire. « Il n'a pas arrêté de me relancer, il ne ratait aucune occasion. C'était discret, mais c'était quand même suffisant pour me mettre mal à l'aise.

— Tu es sûre ? » Une partie de moi est en colère, indignée dans sa loyauté envers les Kyte, et l'autre moitié est amusée, une fois de plus épatée par l'égoïsme démesuré de cette gamine. Je me demande si je ne devrais pas en prendre de la graine. « Tu es bien sûre de ce que tu avances, Honor ? Je n'ai absolument rien remarqué. »

Elle a dû percevoir l'incrédulité dans ma voix parce qu'elle repose sa tasse et me dit : « Non, vraiment, il n'est pas celui que tu crois. Toute cette affaire est plutôt choquante, si tu veux mon avis. »

Je ne dis rien. J'attends.

« Tout a explosé le dernier soir, commence-t-elle. On m'a placée à côté de lui, à table, et il m'a monopolisé toute la soirée, à me bassiner au sujet de son travail, de son prochain bouquin. Et c'est là qu'il y a eu cette scène avec Teddy – je ne me rappelle même plus quel a été l'élément déclencheur, à vrai dire, tu t'en souviens, toi ? –, et quand je suis sortie de table pour aller m'enfermer dans ma chambre, il m'a suivie. Laurence, je veux dire. Laurence m'a suivie et – oh, c'était vraiment dégoûtant, la manière dont il m'a agressée, en quelque sorte, et comment il a essayé de m'embrasser.

— C'est incroyable », dis-je, et je m'oblige à secouer la tête. Puis je pose ma main sur la sienne et je la serre doucement pour la réconforter.

« Cela a dû être affreux, pour toi.

— Oui, c'était vraiment horrible, dit-elle avec gratitude. J'étais tellement choquée ! Je le connais depuis que je suis née, tu comprends ! C'est un ami de mes parents et c'est le *père* de Teddy, tu vois, et puis de toute manière il est tellement *vieux*, et en plus je croyais qu'il était encore en deuil – et c'est là qu'il me fait *ça*. C'est dégueulasse ! Enfin en tout cas je l'ai repoussé et bien sûr, après une scène pareille, il était hors de question que je reste.

— Est-ce que Teddy est au courant ?

— Oh, mon Dieu, non ! J'ai réfléchi et je me suis dit qu'il fallait que je garde ça pour moi, tu penses bien. Tu ne diras rien à Polly, n'est-ce pas ? C'est déjà assez dur comme ça, pour eux. » Et pendant qu'elle prononce ces mots, je réalise qu'elle sait que c'est un mensonge, que c'est une histoire qu'elle a inventée de toutes pièces pour ne pas perdre la face, et quelque part cette constatation me soulage. Je suis soulagée de découvrir qu'il y a une limite à sa capacité à se leurrer elle-même.

« Je trouve que c'est très attentionné de ta part, dis-je. Peut-être qu'il avait trop bu. Je suis sûre que cela ne se reproduira pas. »

Mais je fais fausse route, Honor ne m'a pas encore tout dit. Je vois l'excitation briller dans ses yeux. L'excitation d'être en possession d'informations précieuses. « Oh, Frances, c'est là que tu te trompes, me souffle-t-elle. Il s'avère que c'est un *habitué* de ce genre d'histoires. Des aventures. Il en a eu des tonnes, tout au long de son mariage. »

Je lève les sourcils et prends une gorgée de café tandis qu'elle poursuit : « Non, vraiment... C'est Miriam qui m'a raconté tout ça. »

Je me rappelle vaguement que Miriam est sa mère. La fameuse pionnière de la couleur taupe.

« Quand je suis rentrée à Londres, bien sûr, j'étais un peu chamboulée et donc j'ai fini par raconter cette histoire à ma mère. Je lui ai tout déballé. C'est là qu'elle m'a dit que Laurence était assez réputé pour son attirance pour les femmes jeunes. Il a trompé Alys, des tas de fois – des tas de femmes, la plupart beaucoup plus jeunes que lui. Maman m'a même dit qu'elle l'avait aperçu avec l'une d'elles peu avant la mort d'Alys, chez Malcolm Azaria. Je ne crois pas qu'ils soient arrivés en même temps, mais ils s'étaient visiblement donné le mot. Maman m'a dit qu'elle les avait vus repartir dans le même taxi. »

Tout cela me semble bien peu concluant et je suis sur le point de taxer l'ensemble de potin sans fondement quand elle ajoute : « Peut-être que tu la connais par le boulot, d'ailleurs. Cette femme, avec laquelle il est venu. Julia Price. Elle travaille dans l'édition.

— Oui, j'ai déjà entendu ce nom-là, dis-je. Eh bien, ça alors. Tu es sûre ? Qu'est-ce que ta mère a dit d'autre, à son sujet ? » J'essaye de ne pas paraître trop intéressée.

« Eh bien, Miriam pense qu'il y a mis un terme après... Enfin, après l'accident. Il était submergé par la culpabilité. C'est ce que Jo Azaria lui a dit, en tout cas. Et puis – oh, mon Dieu, ça c'est vraiment top secret, je ne peux pas croire que je suis en train de te raconter ça, promets-moi que tu ne le diras à personne – Jo l'a entendu de la bouche de Laurence lui-même : il s'est effondré après la mort d'Alys et il a confessé tout un tas de trucs. Il n'a pas mentionné ses autres aventures, ma mère suppose que ce n'étaient que des passades, mais Julia Price – eh bien, elle, c'était sérieux, apparemment. Il l'a admis, d'ailleurs. Après le décès de cette pauvre Alys, il s'est senti tellement mal au sujet de toute cette histoire qu'il a tout laissé tomber. Il a dit que la relation n'avait plus de sens. Qu'elle était *souillée*. »

Je me souviens du visage pâle de Julia dans le vestibule, après la cérémonie commémorative, et de la scène dont j'avais plus ou moins été témoin, dans le jardin carré. Tout s'expliquait, maintenant.

À bien y réfléchir, je suis assez certaine que Julia n'était pas sa première aventure extraconjugale, en effet. Je veux bien croire qu'il y ait eu d'autres femmes, pendant toutes ces années, des jeunes femmes douées en poésie ou qui faisaient des recherches universitaires et étaient donc, selon toute logique, sous l'emprise impitoyable de l'impulsion créatrice ; ou peut-être des filles qui travaillaient dans la publicité et qui étaient conscientes de l'importance de la discrétion. Des filles aux yeux aussi brillants que leurs appartements étaient sombres, des filles qui ne lui demandaient rien de plus. Personne n'en a jamais parlé mais je veux bien croire qu'elles aient existé. L'absence totale de toute trace, si infime soit-elle, de spéculation à ce sujet ne fait que souligner la place de Laurence dans ce monde. Sa capacité à tirer sur les bonnes ficelles pour faire taire les commères qui passent leurs soirées entre les tables où ont été disposés les livres et celles où l'équipe du bar a disposé les verres.

Mais Julia Price : eh bien, le fait que personne n'ait jamais parlé d'*elle* est parfaitement logique.

« Tu dois avoir l'impression de t'en être assez bien sortie, en fin de compte », lui fais-je remarquer, et Honor confirme ma supposition, répétant qu'elle n'aurait jamais cru, que c'était fou à quel point on pouvait ignorer des choses concernant des personnes que l'on connaissait depuis toujours. Comme pour se rassurer, sa main se pose sur la chaîne délicate qu'elle porte autour du cou. À côté du « H » en argent, l'autre pendentif virevolte sur lui-même et brille au soleil : le petit fer à cheval, la chance. « Teddy me l'avait offert il y a une éternité, m'explique-t-elle en voyant l'attention que je lui porte. Il appartenait à sa mère. Est-ce que tu crois que je devrais le lui rendre ?

— Tu crois qu'Alys était au courant de cette aventure avec cette dénommée Price ?

— Oh, nous espérons que non, me répond-elle. Elle était merveilleuse, n'est-ce pas ? Tellement gentille. Tellement *bonne*. Mais si ta question est de savoir si Miriam lui en a touché un mot quand elle l'a vu repartir dans le même taxi que Julia Price après cette fête – eh bien non, elle n'a rien dit. »

Je repense à ce que Polly m'a raconté, au sujet de cette dernière dispute.

« Et puis tu peux changer la dédicace, pendant que tu y es, avait-elle dit. Ce n'est pas un hommage, c'est une insulte. »

Et finalement, la dédicace avait été : « Pour Alys. Toujours. »

Manifestement, Alys avait découvert l'existence de Julia Price. Peut-être que Jo Azaria lui en avait parlé, après tout.

Avait-il agi selon la volonté d'Alys ? Était-ce là la dédicace prévue depuis le départ ? Je me demande si j'aurai un jour la réponse à cette question. Je me demande aussi pourquoi cela m'importe autant.

Honor finit son petit déjeuner et adresse un signe à la serveuse. Nous réglons la note et elle me dit qu'elle doit acheter quelques provisions pour chez elle, je l'escorte donc le long des rayons de la boutique, curieuse de voir ce qui aura grâce à ses yeux. Du fromage végétalien. De la tisane « détox ». Du liquide vaisselle à base d'huile essentielle de citrons corses, de production biologique. Nous nous embrassons sur le trottoir, devant le magasin, à l'ombre d'un auvent rayé, puis elle

s'éloigne, sa sacoche de jute accrochée au bras, ses tongs claquant sur le macadam. Les rayons du soleil scintillent sur la file de voitures qui ronronnent au feu. L'air sent l'essence. Le ciel est barré de traînées de fumée, de plus en plus fines.

Plus tard, je vais rendre visite à Naomi et à son nouveau bébé, et nous passons l'après-midi à agiter vainement divers objets devant ses yeux avant de le trimballer le long des rues chaudes et poussiéreuses de Shepherd's Bush. Sur le chemin du retour, je vais seule à la première séance d'une projection de ce film français dont Honor s'est plainte avec tant de virulence : un film sur un couple parisien parfait, avec de beaux vêtements, des boulots de rêve et un vilain secret. Il me plaît énormément.

J'attrape le bus et je rentre chez moi en longeant les grilles du parc, verrouillées à cette heure, et d'épais fourrés sombres et desséchés, retenus par des grilles métalliques. Tout en marchant, il me semble reconnaître l'odeur, une odeur de putréfaction, quelque part, non loin d'ici.

J'envoie quelques textos à Polly pour savoir comment elle va et elle me répond qu'elle n'est finalement pas mécontente d'être de retour à l'école de théâtre, et qu'on lui a confié un rôle plutôt sympa dans la pièce du semestre d'automne. Je l'invite à dîner un jeudi mais elle annule à la dernière minute, avec un message disant qu'elle n'est pas très en forme et qu'on remet ça à un autre jour. Un peu plus tard ce soir-là, après un dîner en solitaire, j'allume mon ordinateur et je vois qu'elle a twitté depuis un bar de Westbourne Grove, où elle fêtait l'anniversaire de Louisa. Apparemment, Alexa Chung se trouverait à la table d'à côté.

J'essaie de ne pas être trop agacée. Il faut que je me souvienne de ce que je peux attendre de Polly : pas grand-chose. Et que je prenne tout ce qu'elle voudra bien me donner.

Il y aurait bien quelques petites choses à faire mais j'essaie de ne pas trop y réfléchir. Si j'y pense trop, les situations sembleront préméditées et ce ne serait pas bon du tout. J'évalue donc les possibilités en essayant de ne pas m'arrêter à des détails. C'est un peu comme faire de la pâtisserie. Toujours garder les mains fraîches et légères, ne pas se précipiter, laisser l'air pénétrer la préparation. Et attendre que les choses prennent forme.

Au boulot, tout va très bien. Gemma Coke réalise l'interview de Julia Price accompagnant son nouveau lancement de collection, et sur le papier le résultat est plutôt satisfaisant : une photographie de Julia debout près de sa fenêtre, au bureau, sa mèche de cheveux blancs rehaussant l'éclat de sa peau. Sa situation de célibataire sans enfants est évoquée de manière assez joyeuse – « Je n'aurais sûrement pas trouvé l'énergie nécessaire pour faire tout cela si j'avais choisi une autre voie » – ainsi qu'une référence à sa popularité de « femme la plus courtisée de Londres ». Manifestement, Gemma est tombée sous son charme, et le résultat est un article plutôt fade, vite oublié.

Après sa parution, elle fait livrer à Mary une orchidée dans un vase en verre.

Quand je représente Mary pour la première fois, à la réunion du comité de rédaction, je me rends compte que ma voix reste ferme. Je hasarde un commentaire que le minuscule Robin McAllfree relève aussitôt : « Voilà qui est intéressant », et il prend l'habitude de venir me voir aux Livres, de temps en temps. Il s'assied sur un coin de mon bureau et nettoie les verres de ses lunettes tout en causant avec le « satané bas-bleu » que je suis à ses yeux. Je prends cela pour une sorte de drague par défaut – il ne peut pas s'en empêcher – et je ris poliment à ses plaisanteries jusqu'à ce qu'il se lasse et passe à la suivante.

Et puis, il y a cet épisode, alors que Malcolm Azaria s'apprête à livrer à un magazine littéraire un texte où il révèle qu'il a été contacté par un enfant illégitime dont il ne soupçonnait pas l'existence, McAllfree se plante devant moi sans prévenir, le jour où l'événement soumis à un embargo atterrit sur son bureau.

« T'es une copine du vieil Azaria, non ? Passe-lui donc un petit coup de fil et demande-lui s'il est d'accord pour rencontrer Gemma avant la fin de la semaine, tu veux bien ? Dis-lui qu'on le mettra en Une du cahier Arts. Une bonne grosse pub pour tout ce qu'il veut.

— Pas de problème », lui dis-je, et quand je retourne à mon bureau j'appelle le journaliste du magazine qui me dit qu'il a déjà réalisé un entretien avec le *Sunday Times*, à paraître cette semaine, et qu'il n'y a donc aucune marge de manœuvre.

J'envoie un mail à McAllfree pour lui dire que Malcolm est vraiment désolé mais qu'il s'est déjà engagé ailleurs, point final. Je ne me fais pas

d'illusions, cependant, sur la manière dont Mary a vendu ma promotion, et cela me rappelle – comme si je risquais de l'oublier – que je dois toujours rester sur mes gardes.

L'été indien prend fin. Il s'efface assez soudainement, sans tambour ni trompette, comme un malotru s'éclipsant sans se donner la peine de prendre congé. Un matin, je me surprends à attraper mon écharpe rouge et violet en quittant l'appartement. Un soir, il fait presque nuit quand je sors du bureau.

Quand je m'arrête chez le meilleur traiteur du coin pour acheter mon déjeuner, je découvre qu'ils ont décoré la vitrine d'une composition de citrouilles, de calebasses et de feuilles d'arbres en papier, reposant au milieu de replis et de volutes de tissu orange et marron.

J'attends. Parfois je suis patiente, il m'arrive même de savourer cette attente ; parfois je me demande – avec agacement ou désespoir, selon l'humeur – si cela arrivera un jour. Ce n'est plus entre mes mains, désormais. J'ai fait ce qui était en mon pouvoir et un jour l'opportunité se présentera. Je suis presque certaine qu'elle se présentera.

Ambrose Pritchett a contribué à *La Route la moins fréquentée*, un recueil dans lequel les grands noms de la littérature britannique vantent les charmes méconnus de leurs comtés de prédilection. Le texte de Pritchett est consacré au Worcestershire.

« Tiens, je ne savais pas que vous veniez de ce coin-là, dis-je quand il passe au bureau chercher son courrier.

— Bonté divine, Frances ! Je suis d'Egham. Le Worcestershire était le seul qui restait. » Il n'y avait jamais mis les pieds avant d'accepter la commande et, précise-t-il, il n'a pas l'intention d'y retourner de sitôt. Il tient la plupart de ses informations d'Internet et d'un vieux guide touristique.

Le cocktail de lancement est organisé au dernier étage du Meat Safe, un restaurant du quartier de Soho spécialisé dans cette catégorie de mets britanniques qui ont une consonance tout particulièrement repoussante – de la joue de porc, du fromage de tête, de la blette, des buccins, du posset – sur un menu. J'accepte l'invitation au cas où, on ne sait jamais qui se rend à ces événements-là. Quand j'arrive, cependant, je réalise que c'est une fête comme toutes les autres.

J'ai bu un cocktail aux prunes de Damas (c'est plus que suffisant) et je suis sur le point d'adresser un petit signe de la main à Ambrose pour lui dire « J'y vais, à plus ! » quand l'atmosphère de la pièce change, comme si quelqu'un avait tamisé les lampes ou, au contraire, augmenté l'éclairage.

« Oh, regarde qui est là », murmure une voix, derrière moi.

Je me retourne pour voir de qui il est question. C'est Laurence. La fille de la maison d'édition veut le décharger de son manteau mais il l'esquive et la dépasse avec un sourire, en déclarant : « Je ne peux pas rester, j'en ai pour une minute. » Il entre dans la salle et embrasse Nikolai Titov, venu soutenir sa femme, Peggy, qui a rédigé le chapitre consacré au Somerset. Un homme armé d'un appareil photo s'avance pour les immortaliser. Laurence s'arrête docilement, passe un bras autour des épaules de Peggy et montre ses dents, jusqu'à ce que le photographe s'éloigne à nouveau en le remerciant.

« Je passais par là – je ne peux pas rester mais je voulais tout au moins te saluer », l'entends-je déclarer tandis qu'il se courbe à nouveau pour l'embrasser sur les deux joues.

Je me tiens au seuil de la pièce, j'attends, j'attends, j'espère qu'il va se retourner, et surtout qu'il me remarquera.

Quand il le fait, je croise son regard et j'ai la satisfaction de voir son expression changer.

Je reste très tranquille pendant que son regard me détaille de manière presque gênante. Je le laisse me regarder. Cela ne dure qu'un minuscule instant, moins d'une seconde, mais pendant ce laps de temps je sens qu'un vrai changement s'opère. Il hoche enfin la tête dans ma direction, l'air de rien, avec un demi-sourire, puis il détourne le regard.

Il échange encore quelques mots avec les Titov avant de s'excuser et de traverser la foule dans ma direction, murmurant des Pardon aux personnes qui s'écartent pour le laisser passer, des personnes qui ne peuvent s'empêcher de se retourner sur son passage pour vérifier si elles me connaissent.

C'est le troisième baiser et cette fois il est assez vif, familier, facile. Je sens brièvement la chaleur de sa joue contre la mienne, sa main sur ma manche, la légère pression de sa paume à travers le tissu.

— Comment ça va ?

— Bien... Oh, ça fait longtemps depuis Biddenbrooke !

— Je n'ai que quelques instants, le taxi m'attend devant la porte ; c'est Polly qui prépare le dîner, ce soir – elle passe la nuit à la maison.

— Cela vous embêterait beaucoup de me déposer en passant ? »

Pas du tout, dit-il, le temps de prendre congé des Titov et nous nous retrouvons dehors.

Pas de problème. Je serre la main à quelques personnes puis je passe chercher mon manteau au vestiaire et je descends les marches avec précaution. Il y a un miroir en bas de la cage d'escalier et je m'y aperçois au moment de le dépasser. Je ne me reconnais pas. Je suis surprise, presque choquée par ce que je découvre. Avec ses yeux brillants et ses joues rosies, la femme qui se tient devant moi ressemble à celles qui vivent des aventures : des aventures intéressantes, excitantes, voire dangereuses.

Le taxi patiente dehors, ses fenêtres scintillantes de pluie. Laurence se penche depuis les profondeurs de l'habitable pour ouvrir la fenêtre et je passe par-dessus une flaque de néon liquide avant de glisser à ses côtés.

« Highgate, annonce-t-il, mais en faisant un crochet par – où habitez-vous exactement, Frances ? »

Je donne l'adresse au chauffeur et le taxi se met en route dans la nuit étincelante.

Il me demande comment était la fête et je lui relate les propos d'Ambrose Pritchett, il rit, et je me sens bien.

Puis je lui parle de son livre et il me répond, assez prudemment, qu'il a l'impression de bien avancer. De faire des progrès. « C'est une expérience très différente, cette fois », ajoute-t-il tandis que le taxi traverse tant bien que mal Camden Town, s'arrêtant tous les quelques mètres. « Ma femme Alys était toujours ma première lectrice. Elle avait un excellent regard. » Je songe alors que c'est la première fois qu'il me parle d'elle.

La route se dégage au fur et à mesure que nous nous dirigeons vers le nord. Nous filons à travers Kentish Town et Tunfell Park, traversons l'animation des gastro-pubs et des comptoirs de poulet frit, puis les vitrines tamisées des boutiques bon marché et des magasins bio. Laurence me parle un peu de Polly, qui a un nouveau petit ami et semble beaucoup plus heureuse à son école de théâtre, désormais. Au passage, il

ne manque pas d'évoquer le rôle que j'ai joué dans son changement de décision, un peu plus tôt dans l'année.

« J'ai vraiment eu peur, vous savez. Je suis sûr qu'elle était à deux doigts de quitter son cours, ajoute-t-il. Dieu merci, vous êtes parvenue à lui faire entendre raison. Tout seul, je n'avais aucune chance.

— Je ne crois pas y avoir été pour grand-chose, dis-je.

— Oh, je crois que si. Parfois, on est tellement absorbé par les soucis familiaux qu'un regard extérieur est nécessaire pour y voir clair. »

Cette remarque me fait très plaisir. Je prends le temps de la savourer, je la laisse flotter dans l'air qui nous sépare. Puis il fait une allusion à mon boulot et me félicite pour ma promotion. Je me demande qui lui en a parlé. Je me demande qui s'est dit que ma vie pouvait l'intéresser.

La conversation se tarit.

Nous ne sommes plus très loin de chez moi, maintenant. Le chauffeur de taxi écoute une émission à antenne libre mais la fenêtre de séparation est fermée et le son ne nous parvient qu'indistinctement. L'arrière du taxi est très silencieux. Je pose ma tête contre la fenêtre et laisse mon regard glisser sur les trottoirs luisants de pluie. Des gens se sont agglutinés sous l'auvent d'un vendeur de kebabs pour fumer une cigarette à l'abri. D'autres ont tiré leur veste par-dessus leur tête et s'élancent en courant depuis la station de métro. Dans la pénombre, je tourne ma tête vers lui. Il est en train de me regarder. Il ne détourne pas les yeux.

« Je vous proposerais bien de venir dîner avec nous, mais je ne suis pas certain que Polly..., dit-il dans le silence de l'habitable.

— Oh, non, bien sûr que non !

— Peut-être, reprend-il (et, oui, je discerne clairement une note craintive dans sa voix, semblable au tintement d'une fourchette sur un verre), pourrions-nous faire cela une autre fois ? »

Je commence à répondre avec légèreté : « Oh, avec plaisir, bien – » mais il m'interrompt précipitamment.

« Pardon, je n'ai pas été clair. J'aimerais vous inviter à dîner. Sans Polly, juste vous. »

Je ne dis rien mais je lui souris et il me rend un sourire, soulagé – mais aussi embarrassé ; un peu mal à l'aise – et le taxi s'arrête à cet instant devant mon appartement. Je le vois inspecter l'immeuble, détailler la haie

indisciplinée, le fouillis des poubelles, la rangée de fenêtres sombres, au premier étage.

« Je vous appellerai, dit-il au moment où je tends la main vers la poignée.

— J'en serais ravie. » J'attrape mon sac et je sors du taxi en claquant la porte derrière moi, le véhicule démarre et je le vois se retourner un instant, dans un flash de lumière, quand il lève la main pour m'adresser un au revoir.

En sortant de l'ascenseur, je suis attirée par la baie vitrée formant l'un des côtés de la cage d'escalier. L'appartement se trouve dans un immeuble moderne avec un portier, un parking souterrain, des jardins communs et – même d'ici, au troisième étage – des vues imprenables. Je regarde la colline, la multitude de squares et de parcs qui entourent les maisons. Quelques vestiges roux de l'automne subsistent, dans les arbres.

La rue des Kyte est tout près, mais invisible d'ici. Elle ne mettait sûrement pas plus de sept ou huit minutes pour venir.

Madame Brewer ouvre la porte. Elle doit avoir soixante-dix ans bien sonnés, une créature fragile et parfumée, avec des perles aux oreilles et un gilet en cachemire de la même teinte que son labrador, Greta. Dans la pénombre de l'entrée exiguë, elles forment deux ombres pâles, à peine présentes.

« Je suis très heureuse de vous rencontrer, mademoiselle Thorpe », lance madame Brewer en me tendant la main. Son regard fugitif et vitreux glisse sur mon visage avant de s'immobiliser sur un point, au-dessus de mon épaule. La luminosité du couloir doit l'attirer. On m'avait dit à quoi m'attendre, mais cela n'en reste pas moins déconcertant.

« Je vous en prie, appelez-moi Frances », dis-je, mais madame Brewer se met à rire, créant une distance entre nous.

« Pas encore, me répond-elle. Peut-être quand nous nous connaîtrons un peu mieux. Ne voulez-vous pas entrer ? » Elle disparaît dans la petite cuisine américaine. J'entends le bruit d'une bouilloire qu'on allume et d'un réfrigérateur qu'on ouvre et qu'on referme. Quand je lui propose mon aide, elle me répond qu'elle n'en a pas besoin.

Dans le salon, confortable mais à la décoration tristement banale, avec ses tons crème et pêche, je vois que tout est prêt : la paire de fauteuils

installés dans un coin, près de la fenêtre, quelques feuilles blanches déposées sur une table, un livre épais.

« Est-ce que vous avez suffisamment de lumière ? Voulez-vous que j'allume les lampes ? » demande madame Brewer qui vient d'apparaître, chargée d'un petit plateau. Un peu mal à l'aise, je la regarde avancer jusqu'à moi, mais elle le dépose sur la table sans broncher, avec des mouvements vifs. Elle est sûre d'elle, elle sait que tout est à sa place.

« Non, c'est parfait comme cela, l'après-midi est très lumineux. »

Madame Brewer se laisse glisser dans l'un des deux fauteuils. « Je vous en prie, dit-elle avec un geste en direction du plateau. Servez-vous de lait et de sucre. » Greta l'observe patiemment avant de reposer sa tête sur ses pattes.

« Madame Polter m'a dit que c'était la première fois, pour vous, dit-elle en s'enfonçant dans son fauteuil, sa tasse à la main, ses chevilles croisées.

— C'est la vérité. Je voulais savoir comment cela se passait. Si je pouvais être d'une quelconque utilité. Enfin, c'est l'idée, en tout cas.

— Comme c'est merveilleux. » Elle sourit dans ma direction. « Je vous en suis très reconnaissante. Cela fait tellement longtemps que je n'ai plus eu de lecteur. Cela m'a manqué. Est-ce que nous pouvons y aller ? Je suis sûre que vous avez l'œil sur la montre.

— Oh, bien sûr. Avec quoi voulez-vous commencer ? »

J'attrape donc les lettres et je les lui lis. Rien de très intéressant, juste les habituelles circulaires de la municipalité au sujet du recyclage des déchets, ainsi qu'un courrier du comité des résidents, requérant l'avis des locataires concernant un nouveau plan d'aménagement des plates-bandes. D'ordinaire, son fils vient régulièrement lui prêter main-forte pour ce genre de choses, m'explique-t-elle, mais il s'est absenté pour une quinzaine de jours. Puis j'en viens à l'ouvrage relié. C'est une biographie de Rudolf Nouriev, vieille de quelques années, déjà. Les critiques étaient plutôt enthousiastes, d'après mon souvenir. À un cinquième environ du livre, il y a un marque-page, une bande de papier cartonné, mat, d'un bleu tendre, sur laquelle est imprimé le logo de la librairie. Je la saisis et je la retourne. *Ses mains.*

Sur la page de garde de l'ouvrage, elle a écrit : « Pour Nancy, d'innombrables heures de bonheur ! De tout cœur, Alys. » Je me

demande pourquoi elle s'est donné cette peine.

« Je vois que vous avez bien avancé dans le Noureev », lui dis-je en le feuilletant. Je m'arrête sur un cliché en noir et blanc de Rudolf enfant, assis sur les genoux de sa mère. Elle semble amusée, détendue, sur le point de dire quelque chose. L'enfant au contraire a les mains sur les côtés, dans une posture très formelle, et ses yeux fixent la caméra d'un air volontaire. Un regard que je reconnais bien.

« Oh, c'est vraiment un livre exceptionnel ! s'exclame-t-elle. Mon dernier mari était dans le conseil d'administration de Covent Garden et nous allions très souvent au ballet – avant, bien entendu. C'est merveilleusement bien écrit, cela fait remonter tous mes souvenirs. Cela dit, je ne me souviens plus où nous en étions. Cela fait quelques mois, déjà... peut-être même plus, maintenant que j'y pense. »

Je laisse un silence s'installer, espérant qu'elle le comblera.

« Je ne sais pas ce que madame Polter vous a dit, poursuit-elle, le visage de nouveau tourné vers la fenêtre. J'avais une lectrice très talentueuse, qui est devenue une amie. Elle est décédée l'hiver dernier.

— Oh, comme c'est triste ! dis-je en observant le tremblement soudain de son thé. C'était donc inattendu ?

— Un accident de voiture. C'est elle qui a choisi ce livre pour moi. C'était son cadeau de Noël. » Je vois un effort troubler son visage tandis qu'elle semble prendre conscience de quelque chose, peut-être pour la première fois. « Vous savez, reprend-elle, peut-être que ce n'est pas une bonne idée, après tout. Je crois que je préférerais que nous commencions quelque chose de nouveau.

— Bien sûr, cela doit faire remonter de mauvais souvenirs. Je vois bien que c'est encore douloureux. » Elle a une très légère grimace, un mouvement involontaire, l'expression d'un dégoût, si fugitive qu'elle m'échappe presque, juste assez désagréable néanmoins. « J'aime beaucoup l'épigraphe : “L'espoir porte un costume de plumes...”

— Emily Dickinson, dit-elle dans un souffle. C'était un poème qui comptait beaucoup pour elle. » Et la voilà qui pose ses bras sur les accoudoirs de son fauteuil, prête à se lever. « Il y a un Elizabeth Taylor que j'ai mis de côté, un recueil de nouvelles que mon fils m'a recommandé. » Mais soudain je suis fatiguée de jouer cette comédie, j'ouvre le livre et me reporte à la page marquée d'un papier bleu.

« Oh, mais cette biographie me semble fascinante, dis-je. J'en ai entendu tellement de bien. Et puis vous en êtes déjà à son séjour à Paris, après sa fuite du bloc soviétique. C'est tellement excitant ! Écoutez un peu :

« "Ils m'avaient dit que la pièce était dotée de deux portes. Si je décidais de rentrer en Russie, l'une des portes me ramènerait discrètement dans le hall d'entrée, d'où j'aurais la possibilité de monter à bord du Tupolev. Si je choisisais de rester à Paris, l'autre porte menait à leur bureau privé... À présent, j'étais enfermé, seul, en sécurité, dans cette petite pièce. Quatre murs blancs et deux portes. Deux sorties, ouvrant sur deux destinées bien différentes." »

Je vois madame Brewer ouvrir la bouche pour dire quelque chose mais je continue sans m'en soucier. Mon doigt glisse sur le texte et bientôt j'oublie de surveiller sa réaction, complètement prise par l'histoire, emportée par la volonté du danseur, par l'ardeur de son désir de devenir quelqu'un d'autre.

Laurence m'appelle quelques jours plus tard et je le retrouve à une brasserie, non loin de sa maison. Il y a pas mal de monde mais on nous a attribué une table calme, dans le fond, et comme la soirée est froide et humide, nous commandons tous deux un steak frites et il choisit une bonne bouteille de rouge. Les serveurs dansent autour de nous, remplaçant nos verres, apportant des couteaux propres, versant le vin avant de reculer d'un pas, en attente de son approbation.

Il est complètement différent, ce soir : ouvert, réfléchi. Je l'encourage à me parler de sa jeunesse et il se confie sans trop se faire prier, son père mort jeune de la tuberculose, sa mère qui l'a élevé tout en travaillant à la brasserie du bout de la rue. Les livres ont toujours été son échappatoire, explique-t-il. Il a travaillé dur pour entrer au lycée et à Oxford. Bien sûr, sa destinée aurait pu être très différente.

Je l'écoute me raconter sa vie et j'ai l'impression d'être une interlocutrice habile, subtile. Je lui suggère les sujets que j'ai dénichés dans ses romans et dans tous les entretiens qu'il a accordés à la presse au fil des années. Je le vois se gonfler légèrement de plaisir quand, à la manière d'une personne reflétant le soleil dans un petit miroir de poche, je lui fais miroiter sa propre légende : l'autodidacte, le créatif ; autonome,

important. Les gens ne se lassent jamais de leur propre histoire. Laurence n'est pas une exception.

Je lui demande si le succès a entravé sa liberté, s'il trouve parfois qu'il est un écran entre le monde et lui. « Oh, pas vraiment, dit-il. Ma célébrité, si on peut l'appeler ainsi, est vraiment minime. Cela n'arrive presque jamais, vous savez, mais les rares fois où je suis, par exemple, en salle d'embarquement ou dans un restaurant, et que quelqu'un m'approche, vous devriez voir comment ils s'y prennent ! Très doucement, se tortillant de gêne, essayant malgré tout, désespérément, d'éviter de trop me déranger... et tout cela, juste pour me dire qu'ils ont été touchés par quelque chose que j'ai écrit... Eh bien, ce genre de situation n'est pas difficile à supporter, vous savez. Je peux très bien vivre avec ça.

« Après tout, ajoute-t-il, ce n'est pas comme s'ils me demandaient quoi que ce soit. Personne ne me demande ma chemise. »

Avant, il trouvait qu'il avait une vie délicieuse, mais – à cet instant, il baisse les yeux sur ses mains qui reposent sur la nappe – les choses ne sont plus aussi simples, aujourd'hui.

Puis il change de sujet et m'interroge sur mon enfance près de Frynborough, s'enquiert rapidement de mes parents. Bien entendu, il est plus proche d'eux en âge qu'il ne l'est de moi. Cette découverte le fait sourire.

Avant que je puisse changer de sujet, il voit quelque chose dans mon expression, quelque chose qui me trahit. Il ouvre la bouche pour me poser une question mais je me souviens soudain d'une anecdote qu'Audrey Callum m'a racontée au sujet de Sean Templemann, et j'arrive tant bien que mal à l'amener vers autre chose. Quand il éclate, son rire est à la fois une bénédiction et une déception pour moi.

Après le dîner, quelqu'un nous aide à enfiler nos manteaux et nous sortons sous la pluie. « Laissez-moi vous raccompagner », dit-il, et je réponds : « Non, vraiment, ça ira, je n'habite pas loin. » Mais le voilà qui tend la main, prudemment, timidement, il effleure ma joue, il se penche vers moi et je l'embrasse, moi aussi, je l'embrasse et c'est exactement comme je me l'imaginais.

Des voitures passent. La pluie tombe sur nos têtes.

Puis il dit, très doucement : « Rentrez avec moi », et je lui dis oui.

Il pleut toute la nuit. Je m'en rends compte à intervalles réguliers, le clapotis constant, incessant, et les quelques bourrasques de vent qui font légèrement trembler les fenêtres à guillotine dans leurs cadres.

Au petit matin, je m'écarte doucement de la chaleur de son corps et des draps en désordre, et je traverse la chambre. J'ouvre précautionneusement la porte, espérant qu'il n'entendra pas, qu'il ne se réveillera pas.

Le tambourinement lointain de la pluie sur le vasistas, devant la chambre de Polly, résonne dans la cage d'escalier. Je repense à sa petite chambre, là-haut, à ses murs bleu turquoise, à la guirlande de lampions en forme de piments rouges.

Je me demande ce qu'elle fera quand elle s'en rendra compte.

Dans la salle de bains, je me lave la figure à l'eau très chaude en me servant d'un gant de toilette pris dans la pile du placard-séchoir. Je trouve une brosse à dents neuve dans la petite armoire du miroir, je la sors de son emballage et je me lave les dents. Deux robes de chambre pendent au crochet, derrière moi : je prends celle qui appartenait à Alys, longue, en soie couleur huître, je l'enfile et je noue la ceinture avant de contempler mon reflet. Puis je l'enlève et j'enfile la bleu marine, en coton gaufré, qui est beaucoup trop grande pour moi. Je dois en retrousser les manches. Je descends au rez-de-chaussée. La moquette couleur de blé est douce sous mes pieds nus.

Arrivée à mi-palier, je m'arrête un instant sur le seuil du bureau de Laurence. Je ne résiste pas à la curiosité et je pousse la porte qui s'entrouvre suffisamment pour me laisser entrevoir l'ordinateur sur la table à tréteaux, l'affreuse chaise de bureau, les stores blancs relevés, ouvrant sur le ciel furieux, l'aspect solennel de la maison d'en face, cachée derrière des arbres de plus en plus nus.

Je fais quelques pas dans la chambre, attirée par le mur, à gauche du bureau. Au premier coup d'œil, il me semble qu'il est couvert de centaines de minuscules ailes aux couleurs vives : jaunes, roses et orange, se soulevant et s'abaissant doucement dans le courant d'air qui s'échappe de la fenêtre ou de la porte ouverte.

En approchant encore un peu, je réalise que ce sont des Post-it couverts de l'écriture fine et noire de Laurence. Les mots sont

suffisamment clairs mais leur sens est cryptique, mystérieux. Il y a écrit « N et R », puis « Cantate de Bach », puis « D court » et « R est au courant de l'épisode avec D – mais comment ? ».

Je comprends tout d'un coup que c'est son nouveau roman. Il est en train d'en rédiger la trame, de mettre en place les personnages, de les tester. De choisir leurs destinées.

Je l'imagine là, se prélassant dans son fauteuil, fronçant les sourcils, mordillant ses lèvres, relevant les yeux de son écran pour vérifier les petites ailes voletant sur le mur. Je l'imagine en train de décoller une nouvelle feuille de son bloc quand lui vient une idée neuve, un détail supplémentaire, et réarranger les petits carrés de couleur en les décollant pour les recoller ailleurs, en repassant soigneusement un doigt sur la surface adhérente.

Il est en train de mettre en forme le récit, de trouver des revirements, de le fragmenter avant de le recomposer différemment. Il progresse à tâtons vers un dénouement.

C'est une pensée plaisante. Poignante, aussi. Ici, dans son bureau, je me retrouve en face de sa propre conscience de lui-même, et cela me fait le même effet que quand je le vois avec Charlotte ou avec les Titov, ou dans un lieu public. Ici comme dans le vaste monde, c'est lui qui mène la barque, qui tient la barre et modèle des destinées.

Je quitte la pièce en refermant doucement la porte derrière moi, puis je descends faire du thé. Madame Polter, du programme de lecteurs bénévoles, m'a laissé un message que j'efface sans même en écouter la fin.

Dans tous mes plans, je n'avais jamais pensé au-delà de ce stade. Un instinct – était-ce de la superstition ? Avais-je rechigné à tenter le sort, peut-être ? – m'avait toujours gardé de me projeter au-delà du point d'achèvement que je vivais aujourd'hui. Bien entendu, cela ne rend l'instant présent que plus excitant – étrange, vivant, nouveau –, mais le danger est également très présent. Je m'étais habituée à le devancer de quelques pas, mais voilà que Laurence et moi marchons au même rythme, et qu'aucun de nous ne sait de quoi sera fait l'avenir immédiat.

C'est le moment critique, me dis-je en essayant de reprendre le contrôle de la situation. C'est maintenant que tout peut basculer.

Ce n'est pas évident de garder la tête froide. Laurence m'a déséquilibrée et, bizarrement, je ne m'y étais pas vraiment préparée. Au cours des mois passés, il en est venu à représenter tant de choses pour moi que je ne le voyais plus vraiment, c'était plus facile de le regarder de loin.

Il est vieux, peut-être, et il a un penchant pour la grandiloquence et l'égoïsme, mais malgré tout cela, je ne peux pas m'en empêcher : j'adore ce que j'éprouve en sa présence. J'adore quand il dit : « Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter quelqu'un d'aussi *gentil* ? » Et j'adore le fait qu'il commence à avoir besoin de moi.

Progressivement, je me rends compte que je tombe amoureuse. C'est d'ailleurs une véritable sensation de chute : comme si je perdais pied, risquant en même temps de perdre ma dignité. Comme si je risquais de souffrir, un jour.

Pour l'instant, cependant, je me contente de flotter, en suspens entre deux états. Suis-je en pleine chute ou en plein envol ? Je n'ai pas la réponse.

D'un seul coup, toutes mes pensées sont colonisées par lui, les mots qu'il me dit, ses bras autour de moi.

Bien sûr, je crains que cela ne me porte préjudice. Je crains de perdre l'avantage que j'ai gagné et la clarté de mon jugement, mais en même temps, je me rends compte que je ne peux pas y faire grand-chose. Il faut que je lui fasse confiance. Au bout d'un moment, j'arrête de m'inquiéter.

Nous ne parlons pas d'avenir. Pas encore. Nous ne nous retrouvons qu'en secret : chez lui, ou dans mon appartement. La veille de sa première visite chez moi, je prends soin d'inspecter les lieux d'un œil critique pour repérer ce qu'il ne doit pas voir. Le châle de cachemire d'Alys. Le vieux dé en argent provenant de la boîte en marqueterie, dans sa chambre de Nevers. Un œuf d'albâtre.

Je décide que le parapluie de Polly peut rester où il est : il est suffisamment anonyme, il ne le reconnaîtra pas. Mais j'enfouis l'œuf dans le châle et j'enferme le dé dans une enveloppe avant de les déposer dans une boutique de charité qui se trouve sur le chemin de mon bureau. Je n'ai plus besoin de ces talismans. Peut-être qu'ils porteront bonheur à quelqu'un d'autre.

Quand il sonne à l'interphone, ce soir-là, je lui ouvre la porte et le laisse monter l'escalier tandis que je l'attends, un peu intimidée, nerveuse, comme toujours quand nous nous retrouvons. Mais il tend les bras et mon anxiété s'évanouit.

Au bout d'un moment, il me laisse vaquer et fait le tour de l'appartement en s'arrêtant sur certains objets. Un peu comme Polly, ce soir de printemps, sauf que le salon a un autre aspect, désormais. Les étagères sont d'un blanc immaculé, les coussins sur le nouveau canapé couleur de blé sont luxueusement dodus et fermes. Je me suis débarrassée de la lithographie sous verre. L'appartement sent les draps repassés et le vernis, et puis cette luxueuse bougie parfumée à la tubéreuse, qui brille sur la console.

Il jette un coup d'œil à mes lectures et je vois que son attention est retenue par l'étagère comportant les Laurence Kyte. Mon projet de l'année.

« Comme tu vois, je suis ta plus grande admiratrice », dis-je avec légèreté.

Il sort l'exemplaire relié d'*Affliction* et le feuillette, s'arrêtant un moment sur la page de dédicace. *Pour Alys. Toujours.* Puis il le referme et le range à sa place, parmi les autres, et son regard passe au manteau de la cheminée, au tas d'invitations et au fossile du Cap d'Or. Enfin, il vient me rejoindre. « Oh, c'est tout aussi bien », dit-il d'un ton presque sérieux, plus sérieux encore que je l'espérais.

Nous ne parlons pas encore d'Alys, mais je suppose que cela ne va pas tarder.

Un samedi matin, je lui raconte cette matinée où j'ai croisé Honor, les accusations qu'elle a portées et la facilité avec laquelle j'ai pu les écarter. Je ne lui dis pas que je suis convaincue de son innocence parce que j'ai assisté à la scène, depuis l'ombre, en bas de l'escalier. Je le laisse croire que j'ai tout simplement foi en lui.

Mais il est bien trop exaspéré pour remarquer ma confiance, ma loyauté. Peut-être qu'il s'en souviendra plus tard.

Il se redresse dans les coussins et passe les mains dans ses cheveux, quelque chose de fastidieux semble lui revenir en mémoire, un incident survenu il y a très longtemps. « Oh, seigneur, dit-il. C'est tellement

ridicule. Qu'est-ce qui va se passer si elle en parle aux enfants ? Et s'ils la croient ?

— Ils ne la croiront pas. Si moi je suis convaincue qu'elle ment, il n'y a aucune raison qu'eux la croient. Et puis de toute manière, elle a dit qu'elle ne voulait pas les blesser davantage. » Bien entendu, je ne suis pas complètement persuadée de ce que j'avance.

J'ai perdu Polly de vue depuis l'été. Elle n'a plus besoin de moi, maintenant, et la plupart de mes textos restent désormais sans réponse. Évidemment, cela me facilite considérablement l'existence, mais je me rends compte qu'elle me manque, aussi, qu'une part de moi regrette cette atmosphère dramatique qu'elle véhicule dans son sillage, comme un parfum ou la fumée d'une cigarette.

Laurence la voit de temps en temps et me donne les dernières nouvelles : il a rencontré son nouveau petit ami, un de ses camarades d'études, un brillant garçon de l'université de Stoke-on-Trent. Elle semble en pleine forme, très heureuse. Elle fréquente assidûment ses cours. Bamber est content d'elle.

Je suis moins renseignée sur Teddy. Il travaille dur et retrouve parfois son père pour dîner, en ville. Laurence le soupçonne de n'être pas complètement remis de sa séparation d'avec Honor.

Notre histoire – soigneusement protégée du passé comme du futur, ainsi que de toutes les personnes que nous côtoyons – commence à s'inscrire dans une sorte de routine. Bien entendu, ce n'est pas la vraie vie, et si, à certains égards, c'est mieux que celle-ci, je réalise cependant au fil des semaines qu'une certaine agitation me gagne. Comme une insatisfaction floue, générale, qui s'immiscerait en moi. Certaines petites choses commencent à m'agacer : quand il écoute la radio ou la télévision, le son est généralement trop fort. Quand je lui parle au téléphone, il n'est pas rare que je doive me répéter.

Quand je me réveille avant lui, je me surprends parfois à l'observer de manière assez dépassionnée, dans la pénombre : sa chevelure blanchissante, clairsemée sur les tempes, les rides autour de sa bouche et de ses yeux, les taches de son sur ses mains. Les sombres traces du temps qui passe.

Parfois, je trouve que sa peau est trop molle.

Mais ce ne sont que des détails, et j'essaie de ne pas m'y attarder.

Un soir, nous dînons dans la cuisine blanche d'Highgate quand Laurence mentionne soudain Noël, évoquant d'un ton léger le fait qu'il a prévu d'aller à Biddenbrooke avec les enfants. Puis il voit l'expression de mon visage et repose sa fourchette.

« Qu'est-ce qu'il y a, Frances – tu ne croyais quand même pas que nous allions fêter Noël ensemble ? » Il y a une nuance glaciale de réprimande dans sa voix. « C'est notre premier Noël sans Alys. Leur premier Noël sans leur mère.

— Bien sûr », dis-je. Je ne sais pas ce qui m'était passé par la tête.

Il voit la douleur sur mon visage et tend la main au-dessus de la table. « Ne fais pas l'idiote, reprend-il plus gentiment. Rien ne presse. Nous avons tout notre temps. »

Ce commentaire me redonne de l'espoir, mais hormis cela, je suis bien obligée de lui faire confiance. Je veille à n'exercer aucune pression sur lui. Je me retiens alors que tout, en moi, voudrait aller plus vite.

Progressivement il baisse la garde, juste un peu, de temps en temps. Le Laurence que j'aperçois dans ces moments-là a peu à voir avec le personnage public, sûr de lui, maîtrisé et peut-être légèrement guindé ; il est quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus incertain, toujours bouleversé par le deuil mais commençant tout juste à en émerger, à prendre conscience de nouvelles possibilités.

Parfois je me vois dans son regard et je me rends compte que j'ai beaucoup de choses à offrir : la jeunesse, l'indépendance, la liberté. Je comprends les gens, leurs ambitions et leurs désirs, leurs peurs et leurs faiblesses. C'est un talent qu'il trouve à la fois amusant et utile. Et puis je suis nouvelle, détachée de toute association avec son ancienne vie faite de compromis, cette vie largement partagée entre Alys et ces filles discrètes et obligeantes. Peut-être, après tout, n'est-il pas si étrange que nous nous soyons trouvés. J'essaie de ne pas penser à ses aventures et il ne les mentionne évidemment pas devant moi, même si j'espère secrètement qu'il me confessa tout au moins sa relation avec Julia Price.

Cette fois c'est différent, me dis-je. Bientôt, les circonstances lui forceront la main ; notre relation deviendra publique. Dès lors, notre histoire ne sera plus une aventure mais bien une relation. Les filles sans nom n'atteignent jamais ce stade-là. Julia Price non plus, d'ailleurs.

Mais pour le moment, nous restons dans l'ombre.

Nous connaissons quelques frayeurs. Nous papotons dans sa cuisine, un soir, quand son téléphone sonne en haut, sur la table de l'entrée. Il le laisse sonner. Peu après, nous sommes sur le point d'aller nous coucher quand la sonnette retentit.

Il n'attend personne.

Nous restons debout dans le couloir, pétrifiés, nous dévisageant l'un l'autre comme les personnages d'une farce, puis nous entendons le bruit d'une clef qui tourne dans la serrure. Sans réfléchir, j'attrape mon manteau et mon sac qui reposent sur la patère et je me réfugie en vitesse dans le salon vert sauge, une pièce rarement utilisée. Je referme la porte derrière moi tandis qu'il va saluer Polly.

Je reste debout dans le noir, mon cœur battant la chamade, et j'écoute leur conversation. Elle a appelé, tout à l'heure, pourquoi n'a-t-il pas décroché ? Elle s'est de nouveau disputée avec Serena. Leurs voix se transforment en murmure à mesure qu'ils avancent dans le couloir, il la guide vers la cuisine et allume les lumières, puis la bouilloire.

Silencieusement, furtivement, je me glisse hors du salon, mon sac collé contre mon ventre pour éviter tout bruit inopportun, posant précautionneusement mes pieds sur la moquette rouge pour étouffer le son de mes pas. En sortant dans la nuit froide, je réalise – non sans un soupçon de regret coupable – que je n'ai laissé aucune preuve de mon passage, rien qu'elle puisse remarquer : le lave-vaisselle est en marche, avec ses paires d'assiettes et de verres ; ma brosse à dents, cachée au fond du placard.

Mary Pym est la seule à s'apercevoir d'un changement. Un matin, fin novembre, je la surprends en train de m'observer par-dessus ses lunettes. Je lève les sourcils d'un air interrogateur et elle me dit : « Tu as changé.

— Ah, vraiment ?

— Oh, oui. Tu nous mijotes quelque chose, n'est-ce pas ? » Elle semble presque affectueuse, contente pour moi.

Je ris, m'efforçant de paraître désinvolte, et je lui assure que je ne vois pas de quoi elle parle.

Polly se manifeste début décembre. Elle m'envoie un texto pour me convier à la mise en scène des *Traces de pas au plafond*, la pièce du semestre d'hiver. J'appelle Laurence et nous tombons d'accord sur le fait que je dois accepter son invitation. Teddy n'est pas libre ce soir-là, ce qui me soulage beaucoup, mais Charlotte Black est également conviée, et je suis à la fois effrayée et excitée à l'idée de m'exposer – de *nous* exposer – à sa perspicacité. Je n'arrive pas à croire que nous nous en sortirons.

L'amphithéâtre est tellement surchauffé que je suis déjà rouge et mal à l'aise quand enfin je trouve ma place. Tout autour de moi, des groupes de parents et d'amis sont penchés sur le programme, reconnaissant les noms des uns et des autres.

Charlotte Black et Laurence arrivent ensemble, profondément plongés dans une conversation : ma bouche s'assèche d'angoisse quand ils me repèrent et se fraient un chemin le long de la rangée, leurs manteaux pendus à leurs bras, jusqu'aux sièges que je leur ai réservés. J'embrasse tout d'abord Charlotte puis Laurence, et soudain notre petite mascarade me semble terriblement visible, grotesque. Laurence prend place entre nous et nous échangeons des banalités pendant un moment, avant que la lumière ne s'éteigne.

Polly a un rôle conséquent et se débrouille plutôt bien : elle est ravissante et provoque quelques fous rires du public.

Pendant le rappel, elle place ses mains devant ses yeux pour se protéger des projecteurs et inspecte la salle en clignant des paupières. Quand elle nous découvre enfin, elle nous adresse des petits signes de la main et nous souffle des baisers.

« Il faut que tu viennes dîner avec nous après la pièce, me souffle Laurence à l'oreille. Tout va bien se passer, je t'assure.

— Je ne peux pas. » Je le regarde droit dans les yeux : « Pas comme ça. Ne m'y oblige pas. »

Dans le foyer, je patiente avec Laurence et Charlotte, au milieu de groupes joyeux et excités. Enfin Polly sort des coulisses et nous rejoint. Elle est escortée d'un grand garçon à la chevelure auburn.

« Ah, Frances ! dit-elle en m'embrassant, je suis tellement contente que tu aies pu venir !

— Tu as été excellente, je te félicite. » Je le pense sincèrement.

« Martin, dit-elle en attrapant sa main pour l'extraire de la conversation qu'il a avec son père, Martin, viens là que je te présente Frances. »

Martin me serre la main et me dit qu'il est heureux de me rencontrer. Il a un physique très frappant, avec ses yeux noisette et sa peau très pâle. « Comment vous connaissez-vous ? » me demande-t-il.

Un silence pesant s'installe au moment où Polly et moi nous souvenons des circonstances de notre rencontre, auxquelles nous préférions toutes deux ne pas penser.

« Par ma mère, répond Polly. Je te raconterai l'histoire un autre jour. »

Noël arrive et nous sommes attendus à la maison de mes parents. « C'est la saison des réjouissances ! » chante Toby quand ma mère repasse devant nous avec un sac-poubelle, affichant des airs de martyr. La maison est jonchée de minuscules corbeilles à papier qu'elle passe son temps à vider, comme si la possession d'une poubelle un peu plus grande, capable d'accueillir tout type de détritrus, était synonyme de saleté extrême.

Un doute subsiste quant au fait que, dénuée de ses poubelles, ma mère se retrouve par la même occasion dénuée de but réel dans la vie.

Quand elle m'envoie au garage pour chercher davantage de haricots verts dans le congélateur, je découvre qu'elle a fixé une feuille A4 sur son couvercle. C'est un index de tout son contenu, avec des lignes soigneusement remplies, allant de « Gratin de chou-fleur » à « Pâte feuilletée ». Quelques ajouts plus tardifs ont été notés au Bic vert : « Demi-pain complet tranché, Tarte aux pommes de madame Craven (Club de bridge), bacon canadien (3 tranches) ».

Hester et Charlie logent dans l'ancienne chambre à coucher de ma sœur ; les garçons se partagent la mienne et je dors sur un lit de camp installé dans le bureau. Quand l'agitation devient difficile à supporter, je n'ai nulle part où aller. Je passe pas mal de temps à arpenter le village, les mains profondément enfoncées dans mes poches, à me dire que Laurence n'est pas si loin, à me demander s'il va m'appeler (il n'en fait rien, mais il m'envoie un message le soir du réveillon, me souhaitant de « bien m'amuser »), mais je prends soin de n'avertir personne de mes

promenades de crainte de me voir imposer les garçons, ce qui en anéantirait les bénéfices.

Comme d'habitude, Hester oscille entre une autosatisfaction maternelle ostentatoire (« C'est tellement gentil de partager, Toby ! ») et le désir de passer un maximum de temps loin de ses fils. « C'est sans doute l'excitation qui leur est montée à la tête », me confie-t-elle un après-midi depuis le canapé, un peu pompette. Après quelques Noëls au sec, Charlie a pris l'habitude d'apporter sa propre cargaison d'alcool. Les garçons ont été relégués à l'aire de jeux, à l'autre bout du village. « Enfin, on peut dire qu'ils m'ont poussée à bout. » Une récente lecture lui a fait réaliser qu'elle avait pris l'habitude d'intervenir à chaque chamaillerie. « Les garçons se battent, il n'y a rien à faire contre cela, et ils doivent apprendre à régler les choses sans mon intervention. Nous avons donc décidé de nous tenir à l'écart pour leur confier la responsabilité de trouver eux-mêmes une solution. »

Après le dîner, tandis que Rufus et Toby se disputent au sujet du dernier Père Noël en chocolat restant dans le plat, elle s'éclipse pour prendre un bain. Charlie est avachi derrière le quizz des fêtes du *Telegraph* et n'entend rien.

Leurs cris retentissent sans discontinuer, jusqu'à ce que ma mère allume la télévision.

Chaque année, à la même période, je me vois contrainte d'affronter mes déficiences et mes faiblesses. Bien que cette année soit différente, bien que j'aie été promue (ce dont tout le monde se réjouit consciencieusement) et que j'aie mon petit secret (que je tourne dans tous les sens dans ma tête dès que je suis seule, me consolant de sa chaleur exotique), je reste la même aux yeux de ma famille : cette sacrée originale de Frances. Tendue. De plus en plus ferrée dans ses habitudes de vieille fille. Un peu coincée, peut-être.

À son retour de Biddenbrooke, Laurence me remet un petit dessin au crayon et à l'encre du parc d'Hampstead Heath, son cadeau tardif. Il semble un peu abattu, après ces vacances. Les enfants avaient décidé que les choses devaient se dérouler autrement, cette année, et ils ont veillé à enchaîner les activités et à passer le jour du réveillon ailleurs, avec des amis. Mais comme il s'y attendait, c'était un Noël plutôt sinistre.

Au bureau, les choses se passent plutôt bien : nos pages ont du succès et Mary semble contente de moi. Quand on me présente à Malcolm Azaria, à la remise du prix Sunderland, j'évite de mentionner les Kyte. Au lieu de cela, je lui demande s'il serait tenté d'apporter sa contribution au *Questioner*, et il commence donc à rédiger quelques articles pour nous. Des étrangers m'approchent lors d'événements littéraires : des attachés de presse, des éditeurs et autres écrivillons. Je construis mon réseau, j'étends mes antennes. Je commence à sentir une certaine appartenance à ce monde, comme si je méritais d'en faire partie ; comme s'il m'avait adoptée. Comme s'il me respectait.

Je sais que le vent peut tourner en un clin d'œil, cependant, et je veille à ne pas prêter trop d'importance à ses caprices.

De temps à autre, je me retrouve à côté de Sasha, dans la queue du chariot à thé ou de l'ascenseur, et elle me donne des nouvelles d'Oliver : il participe à l'émission tardive d'une chaîne satellite consacrée à l'art, il a un blog, il va peut-être obtenir un contrat pour un livre. « Embrasse-le de ma part », lui dis-je, et elle me promet de s'en charger, mais je sais que si elle lui parle de moi, ce sera sûrement sur le ton de la rigolade, autour d'un verre, dans un bar ou un pub.

Si ça leur fait plaisir...

L'anniversaire de la mort d'Alys approche. Laurence ne m'a jamais reparlé de cette journée. Je crois qu'il préfère se dire que tout a été réglé lors de cette première rencontre avec la famille, il y a de nombreux mois de cela. Mais le fait qu'il ne me parle pas du tout d'Alys, jamais, finit par m'intriguer. Quand je l'évoque, quand je lui pose des questions sur la vie qu'ils ont partagée, sur les choses qu'elle aimait ou qu'elle détestait, ses réponses sont brèves et laconiques, évasives.

Bien que ses rebuffades soient toujours polies, il me donne l'impression d'être mal élevée, un peu grossière d'oser aborder le sujet, comme si je testais sa loyauté.

Peut-être que c'est exactement ce que je fais, d'ailleurs.

Un matin je lui demande : « Est-ce que cela t'embête si je porte ça ? » J'ai surpris son regard sur le long cardigan de laine que j'ai enfilé. La couleur en est incroyable : un violet d'encre, très sombre. « Je l'ai trouvé dans un tiroir, je ne savais pas si cela te gênerait.

— Cela ne me gêne pas », dit-il sèchement. Quand je le cherche de nouveau, quelque temps plus tard, je découvre qu'il a enfin ôté ses affaires de la commode, de l'armoire et des portemanteaux, dans le vestibule. Toutes ses chaussures – les escarpins à semelle rouge vif, les bottes de marche, les ballerines plates de couleur argent, bronze et noir, les hautes Hunter portant encore des traces de boue blanchie par le temps –, tout cela a disparu. Le placard de la salle de bains a été vidé de son paysage de crèmes pour le visage et d'huiles de bain. Les mascaras et les tubes de fond de teint, les rouges à lèvres aux bouts écrasés et aux couleurs pastel, dans leurs tubes de chrome : plus rien.

La coulée de soie couleur d'huître ne pend plus derrière la porte de la salle de bains.

Je suis confuse de voir l'effet que ce changement me fait : devrais-je être reconnaissante de la voir partir ou dois-je, au contraire, être blessée de me sentir inapte à utiliser ses affaires ? Je n'arrive pas à savoir ce qu'il convient de penser.

« Je vois que tu as fait un peu de rangement », dis-je pendant le dîner. Il m'explique que madame King a tout rangé, sur sa requête. Un grand nombre de choses ont été jetées à la poubelle ou données à des bonnes œuvres, et certains vêtements ont été rangés dans des sacs et mis de côté, dans le grenier. Il se dit que Polly aura sans doute envie d'y jeter un œil à un moment ou à un autre.

Cela me démange de lui demander quel effet cela lui a fait mais il me suffit de regarder son visage pour savoir qu'il vaut mieux éviter d'approfondir le sujet. Il n'a pas envie de s'attarder là-dessus et je n'ai pas l'intention de l'y obliger. Peut-être plus tard, mais pas maintenant.

La date arrive et passe, et je n'ai pas le cran de l'évoquer directement. Nous ne nous voyons pas le jour même, ni la veille ou le lendemain. Je me demande ce qu'il a prévu avec Polly et Teddy, si d'ailleurs il a prévu quelque chose.

Je suppose que Teddy a pris un jour de congé et que Polly est excusée pour la journée, et qu'ils la passent tous les trois ensemble. Peut-être commencent-ils par une visite au cimetière d'Highgate pour se recueillir sur sa tombe, avant une grande promenade venteuse dans le Heath et un déjeuner simple, au Spaniards Inn. J'imagine que Polly pleure toute la journée, par intermittence. Laurence ne dit pas grand-chose mais il passe

un bras autour de ses épaules. Teddy hésite entre la mélancolie et le désir de remonter le moral à tout le monde.

Le vendredi suivant, comme convenu, Laurence vient me rendre visite. Il passe davantage de temps chez moi, désormais. Je sens que je suis moins bienvenue à la maison. La visite impromptue de Polly nous a tous deux secoués, et quelque temps après cela – ce devait être au moment de l'épisode du gilet, maintenant que j'y pense –, l'appartement est devenu notre lieu de rendez-vous par défaut.

Il dit que c'est moins compliqué ainsi : « C'est plus facile d'être anonyme, dans un appartement. Regarde : tu ne connais personne, dans ta rue. »

Il a raison : je connais la fille d'en dessous mais seulement de vue, et hormis cela – à part, bien sûr, la femme du numéro 18, celle qui m'a recommandé son décorateur – la rue est pleine d'inconnus. « Tu n'as pas idée à quel point mes voisins s'intéressent à ma vie, ajoute Laurence d'un ton las. Tout serait beaucoup plus simple s'ils ne s'en mêlaient pas. »

Il sonne donc à ma porte, et je le laisse entrer.

« J'ai pensé à toi toute la journée, lundi, dis-je.

— C'est très gentil de ta part », me répond-il poliment. Puis il se penche vers moi et toutes mes intentions, toutes mes questions s'envolent en fumée.

Plus tard dans la nuit, je suis allongée à ses côtés, attentive à sa respiration lente et régulière, et je me demande si les choses finiront par changer un jour. À force, je n'arrive même plus à voir pourquoi elles devraient changer. Je suis frappée par le fait que Laurence semble fort bien s'accommoder de la situation : le veuf avec son petit secret discret. Peut-être qu'il savoure le beurre en gardant l'argent du beurre, comme toujours.

J'aperçois Oliver dès que je passe la porte. Il se tient à un coin de la pièce, nez à nez avec S. P. Nicholl. Son rire légèrement hystérique résonne et rebondit à travers la pièce.

Il porte un jean slim sur des chaussures lacées très pointues, et sa coiffure ridicule me semble particulièrement sophistiquée, ce soir. Manifestement, il est ivre mais sa présence m'intimide néanmoins. Peut-être que j'arriverai à l'éviter, après tout.

La réception – sous les toits d'un club privé de Soho – est bondée et bruyante. Ann Abbott Smith, qui nous réunit tous ici, tient sa cour près de la fenêtre, non loin de la table sur laquelle sont empilés ses mémoires. Je ne suis passée que pour adresser mes remerciements à Erica, l'attachée de presse qui nous a accordé la première interview. Je me fraie donc un chemin jusqu'à elle tout en adressant de petits signes de tête et des sourires aux personnes que je connais.

« J'espère que vous étiez contente de la couverture que nous en avons faite », lui dis-je quand j'arrive enfin à la rejoindre, et elle me confie qu'elle a trouvé Gemma Coke un peu méchante mais qu'elle ne peut pas se plaindre, nous lui avons tout de même consacré 1 200 mots.

Du coin de l'œil, je vois qu'Oliver a été délaissé par S. P. Nicholl, qui se détache de lui avec une élégance quasi clinique et s'éloigne, en quête d'une compagnie un peu plus sympathique. Fouillant la foule à la recherche de sang neuf, Oliver se dirige bientôt vers le groupe entourant Anne Abbott Smith et lui adresse de petits signes de la main en chancelant un peu sur ses jambes. Il bouscule la fille du *Times* et s'insère dans le demi-cercle pour se présenter. Mon Dieu, le voilà qui se *penche* pour lui faire un *baisemain*. Anne Abbott Smith le gratifie d'un regard glacial, implacable. Je l'entends dire : « La qualité de votre prose... » et ça me suffit, je n'ai aucun besoin de rester plus longtemps, j'ai fait ce que j'avais à faire.

Je viens d'arriver à la porte quand j'entends sa voix. Il crie : « Attends ! Frances, attends-moi ! »

Je me retourne en ajustant mon expression. Je veux avoir l'air cordiale, mais pas trop accueillante. Un peu fraîche. Je ne tarde pas à réaliser, cependant, que toute subtilité est peine perdue : elle n'aura pas prise sur lui ce soir.

« Je me disais bien que c'était toi ! » s'exclame-t-il en laissant lourdement retomber ses mains sur mes épaules et en m'attirant vers lui pour m'embrasser. « Cette bonne vieille Frances. T'es à la pêche aux potins, c'est ça ? »

— Heu, en quelque sorte, oui. Comment ça va, toi ? Tu travailles où, maintenant ?

— Un peu à la radio, un peu à la télé. C'est vraiment l'éclate. Je vais sans doute faire un livre. Et puis surtout, je suis débarrassé de cette vieille

sorcière de Mary. Comment elle va, d'ailleurs ?

— Oh... Tu lui manques », dis-je posément.

Il penche la tête. « Tu te fous de ma gueule, hein, Frances. C'est vraiment pas gentil, ça, tu sais. »

Je commence à protester mais je réalise bientôt que cela n'en vaut pas vraiment la peine alors je hausse les épaules, je m'emmitoufle dans mon manteau et je commence à descendre les marches, jusqu'à la rue. Oliver m'emboîte le pas bien qu'il tienne encore un verre à la main.

« Reste, Frances », dit-il. Il perd l'équilibre sur les dernières marches et trébuche, renversant du vin par terre avant de se redresser en ricanant. « Je veux savoir comment ça se passe, sans moi.

— Oh, tu sais, on fait aller », dis-je tandis qu'on m'ouvre la porte et que je m'avance dans la nuit froide. Des taxis passent, l'un d'eux a sa lampe jaune allumée. Au moment où Oliver me rejoint je tends la main pour le héler, mais je le loupe de peu. « On se débrouille comme on peut.

— Tu parles que tu te débrouilles », dit-il, et je décèle une étrange note d'admiration dans sa voix. « T'es une battante, hein. J'en étais sûr. Et puis avec le carnet d'adresses que t'as — »

« Mon carnet d'adresses ? » J'accélère le pas, furieuse tout d'un coup. « Ah oui, c'est sûr que toi, avec ton père...

— J'ai entendu des trucs intéressants à ton sujet, récemment, poursuit-il en pressant le pas pour me suivre. Tu es en train de te faire une sacrée réputation, tu sais. Oh, t'inquiète pas, elle est plutôt bonne. Une travailleuse. Un esprit vif. Elle ne se fie jamais au hasard. Mais tout le monde se demande *d'où tu viens*.

— C'est ridicule, dis-je en tournant sur mes talons pour l'affronter directement. J'ai passé des années entières à ce bureau avec Mary avant d'avoir ma chance. Je l'ai *méritée*.

— Non, non, bien sûr que tu l'as méritée », me répond Oliver, et je vois à son expression que ma réaction le prend de court ; ça l'excite un peu. « Mais tu sais comment c'est, les gens parlent. Au sujet de ton amitié avec les Kyte, par exemple.

— Et alors ? Oui, je suis une amie de la famille. Qu'est-ce que ça peut faire ? Ça te regarde, peut-être ? » Je me demande quelles infos il détient à mon sujet. Est-ce que quelqu'un m'a surprise avec Laurence ?

« Eh bien, il y a des rumeurs qui courent... » commence Oliver en se penchant comme pour me faire une confidence. Son haleine sent le vin et l'ail. « Tu sais bien comment sont les gens : trop heureux de vous couler ! Mais je t'ai défendue, tu sais. Quand ils parlent de "charognard", par exemple, je leur dis d'aller se faire voir ailleurs. »

Je le regarde, muette, sentant une chaleur traîtresse me monter au visage. « "charognard" ? Qui dit une chose pareille ? Qu'est-ce qu'ils veulent dire par là, bon Dieu ? » Mais bien entendu, je pense immédiatement : Charlotte Black et Selma Carmichael. C'est un coup de Selma. J'aurais dû faire davantage attention quand j'ai refusé ce boulot.

« Ce n'est pas vrai, alors ? Ce n'est pas vrai que tu as fait leur connaissance uniquement parce que tu as été témoin de l'accident de sa femme ? »

Et dans la voix d'Oliver, j'entends l'écho de toutes les conversations qu'il a eues au cours des dernières semaines : des heures à parler de moi, de mes ambitions, de mes intentions. Cette pensée, la pensée de ma vulnérabilité, m'emplit d'horreur. Oliver, arpentant la ville avec ses chaussures pointues, à baratiner qui veut bien l'entendre pour s'acheter des entrées dans les fêtes branchées en échange de son petit scoop.

Mais, me dis-je aussitôt, peut-être que je peux voir les choses d'une autre manière, après tout. Bien que l'évocation d'Oliver cassant du sucre sur mon dos dans tous les coins de toutes les pièces remplies de toutes les commères de la ville me hérise, je dois admettre que je ressens aussi autre chose. Une certaine satisfaction. C'est la confirmation de mon nouveau statut que j'attendais. Je fais désormais partie des gens dont les faits et gestes servent de monnaie d'échange aux petites gens.

Je pourrais même te donner quelque chose à grignoter, tout compte fait, me dis-je.

« Je n'ai pas été témoin de l'accident, dis-je patiemment. En revanche, j'étais la première personne sur les lieux, après. Je n'ai jamais rien dit d'autre. » C'est la vérité. « Les gens sont quand même incroyables ! Je n'ai jamais dit le contraire. Et puis qu'est-ce qu'ils en ont à foutre, d'abord ?

— Oh, tu sais bien comment sont les gens », répète Oliver, mais maintenant que j'ai repris contenance, son intérêt baisse à vue d'œil et il

jette de petits coups d'œil par-dessus son épaule, en direction de la porte.
« Ils adorent jaser.

— Ça, je veux bien le croire. » Je recommence à marcher en relevant mon col. « Il faut que j'y aille.

— J'étais ravi de te voir ! » lance-t-il dans mon dos. J'entends la porte claquer derrière lui tandis qu'il retourne à la fête.

Je cache mes angoisses à Laurence. Je le laisse croire que je me contente de ce qu'il me donne.

Ma vie s'adapte à ses besoins, bien que je ne sache pas très précisément – et que je ne regrette pas – ce qui change.

Vers la fin de la semaine, si je vais au supermarché, je me retrouve parfois à acheter des croissants, un paquet sous vide de la marque de café que j'ai vue chez lui, un vin onéreux que je ne choisirais pas pour moi. Parfois, il sonne – parfois non.

Quand je le vois, je prends soin de ne pas formuler mes sentiments. Je les garde pour moi, jalousement, tout comme j'ai serré contre moi mon sac avec son jeu de clefs qui brinquebalait, ce soir où Polly a failli nous surprendre, à Highgate. J'ai peur de faire pression sur lui.

Un samedi de printemps, enfin, je me dis qu'il est peut-être temps de prendre un risque.

Il appelle le mercredi et nous convenons de nous voir le week-end, sans préciser davantage le rendez-vous. Est-ce que cela veut dire vendredi soir ? Ou plutôt samedi soir ? Je n'en suis pas certaine et je ne me sens pas capable de le presser, aussi je me contente de passer le vendredi, ma journée libre, à traîner dans l'appartement en m'attendant à tout instant à le voir arriver sans prévenir.

Il m'appelle enfin le samedi après-midi. Cette voix basse, au téléphone : « Est-ce que tu es libre ? Est-ce que je peux te voir ? »

J'ai passé l'aspirateur dans l'escalier et j'ai nettoyé la baignoire. Mes mains sont sèches, abîmées par le détergent. Je cale le téléphone sous mon menton et je presse un petit tube de crème pour les mains dans ma paume, et tandis que je me frotte les doigts et les cuticules pour faire pénétrer la lotion, je lui réponds : « Ah. Très bien. Si tu veux », en me demandant s'il perçoit le timbre de ma voix, son intonation insatisfaite.

Cette fois, je ne lui cache pas mon ressentiment. Je me montre un peu froide. Je me détourne plus rapidement que d'habitude de ses baisers. Quand il passe un doigt le long de ma joue, j'attrape sa main et je l'écarte.

« Oh, rien », dis-je quand il me demande ce qui se passe. Je détache mon regard de son visage et le laisse planer au loin, dans la rue. Quelques fenêtres de l'immeuble d'en face sont ouvertes, profitant des températures plus clémentes. Quelqu'un a renversé un seau d'eau sur une voiture savonneuse. Le ciel a une teinte indéfinie.

« Est-ce que tu as envie de sortir ? On pourrait faire une promenade, ou aller au cinéma, par exemple. Est-ce que je peux t'inviter à dîner, ensuite ? » Je perçois une touche d'impuissance dans sa voix. C'est inhabituel : d'ordinaire il est très prudent, par crainte que nous rencontrions une personne de sa connaissance, par peur d'être reconnu.

J'opte pour la promenade à Regent's Park. Notre taxi s'éloigne de Camden Town et file le long du zoo avant de bifurquer vers le sud, en direction de Baker Street, au moment où la silhouette du minaret et du dôme de cuivre de la mosquée se dessinent devant nous. On discerne un peu de vert dans les arbres. La surface du lac de plaisance ondule, agitée par les canards.

J'ai l'impression qu'il m'accorde toute son attention, tout d'un coup. Il est très gentil avec moi, très courtois, très conciliant. Nous parlons un peu du bureau, d'un livre dont je dois faire la critique, puis il me tient brièvement au courant de l'avancée de son roman. Il est enfin satisfait du tour qu'il prend : il croit être enfin sur la bonne voie.

Des coureurs nous dépassent à toute vitesse, serrés comme un pack de bouteilles, soufflant comme des phoques. Les terrains de jeu sont parsemés de footballeurs, leurs buts définis par des piles d'imperméables et de pulls. Laurence prend ma main.

« Il faut que tu me dises si j'ai fait quelque chose de mal. »

Je laisse ma main reposer dans la sienne. Pendant un moment, je me demande si je dois laisser couler, attendre encore quelques semaines avant de réessayer. Mais je suis impatiente. Bien sûr, c'est quitte ou double. Je ne peux pas être sûre que sa réaction satisfera mes attentes.

« C'est bizarre, dis-je. Je ne suis pas sûre de savoir t'expliquer correctement ce qui se passe. »

Il me regarde. Je suis sûre qu'il pense : *Oh, Seigneur, qu'est-ce qu'elle va me demander ?* Mais peut-être que je me trompe. Peut-être, au contraire, qu'il se dit : *Je ne veux pas la perdre.* Je ne suis sûre de rien. Je ne serai sûre de rien tant que je ne me serai pas exprimée haut et fort.

Finalement, cela sort tout seul : « Je ne veux pas que tu me considères comme un acquis. Je n'aime pas cette impression d'être ton... ton petit secret honteux.

— Est-ce vraiment ce que tu ressens ? » Son visage a une expression choquée.

Je hoche la tête. Il lève ma main jusqu'à sa bouche et l'embrasse. « Oh, mon ange. Je n'en avais pas la moindre idée. Je suis désolé. » Nous continuons à avancer, en cadence. Des cris de triomphe et de désespoir retentissent depuis la pelouse, à notre gauche.

« Bien sûr, je suis consciente du fait que ce n'est pas facile pour toi, poursuis-je. Tu as encore beaucoup de...

— Casseroles, m'interrompt-il dans un petit éclat de rire ironique. Oui, c'est vrai. Mais ce n'est pas une excuse pour te faire du mal. Tu ne mérites pas un tel traitement, ma chérie. D'autant plus que tu m'as rendu tellement heureux – à un moment où j'avais presque perdu la foi en un bonheur possible. Qu'est-ce que je peux faire pour que tu te sentes mieux ? Comment puis-je me rattraper ? »

Ça, c'est vraiment injuste, me dis-je avec une bouffée d'indignation. S'il se donnait la peine d'y réfléchir, s'il prenait le temps de se mettre à ma place, il saurait exactement comment arranger les choses. Mais – j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte – d'un point de vue émotionnel, il est paresseux. Il préfère que les autres fassent le boulot à sa place.

« Peut-être que cela m'aiderait, dis-je, encore un peu en colère, si tu me témoignais davantage de respect.

— Ce n'est pas ce que... » proteste-t-il, mais je poursuis ma phrase.

« Je sais que tu ne souhaites pas parler de nous à Polly et Teddy, et bien entendu, tu ne veux pas qu'on nous voie ensemble – et d'ailleurs, qui sait ? Peut-être n'en arriverons-nous jamais là. Mais en ce moment, j'ai l'impression que nous ne nous voyons que selon tes disponibilités, quand ça t'arrange. Dans mon appartement, et quand tu le veux bien. »

Il hoche la tête, les sourcils froncés, l'image même de la raison. Un ballon de foot traverse le chemin, il s'en approche et le renvoie dans le

jeu d'un coup de pied, levant la main au moment où retentissent les cris de remerciement.

« Comment puis-je me rattraper, répète-t-il quand nous reprenons notre promenade. Qu'est-ce que je peux faire pour que tu te sentes mieux ? »

Je pousse un soupir et je retire ma main de la sienne pour me frotter des yeux.

« Non, tu as raison, dit-il, comme s'il comprenait soudain ma frustration. Peut-être qu'il est temps, après tout. »

J'attends la suite. Temps pour quoi ? Temps de me donner la clef de la maison d'Highgate ?

« Réfléchissons à la meilleure manière de procéder, reprend-il. Je suis sûr que tu comprendras si je ne veux pas précipiter les choses. Nous allons devoir nous y prendre en douceur, pour le bien des enfants.

— Bien sûr, dis-je, peu certaine de savoir ce dont il parle.

— Eh bien, commençons par sortir dîner, dit-il. En ville, dans un bel endroit.

— Oh, ce serait merveilleux », lui répons-je, détestant devoir faire preuve de reconnaissance pour une concession aussi négligeable. « Tu es sûr ? » Il m'assure que c'est sa volonté.

« Allez, tu décides. Où veux-tu aller dîner ? »

Je choisis donc un nouvel italien chic au sujet duquel j'ai lu des critiques, pas loin de Marylebone High Street. Je trouve le numéro et lui passe le téléphone, cela semble difficile d'obtenir une table jusqu'à ce qu'il prononce son nom. À partir de là, il n'y a plus aucun problème.

Tandis que le soir tombe, nous sommes guidés vers une table couverte d'une nappe blanche amidonnée. Le serveur se tient près de nous sous le halo de lumière vive, empressé. Il nous débarrasse de nos manteaux, distribue et récupère les menus, dépose du pain, de l'eau et du vin sur la table avant de se retirer dans un coin plus sombre de la pièce, en attendant de pouvoir nous être de nouveau d'une quelconque utilité. De l'autre côté de la rue, l'étage supérieur d'un immeuble est éclairé. L'ombre d'une silhouette s'y déplace d'avant en arrière : la mystérieuse et attirante chorégraphie d'une vie étrangère.

Je déplie ma serviette empesée et la dépose sur mes genoux. « Tu ne parles jamais d'Alys », dis-je une fois qu'on nous a apporté nos assiettes.

Il m'assure qu'il me dira tout ce que je veux savoir.

C'était une femme bien, c'est important que je comprenne cela. Il ne déforme pas la réalité quand il dit qu'elle était beaucoup trop bien pour lui, ajoute-t-il, inclinant la tête comme pour suggérer *C'est peut-être pareil pour toi*. Il n'a pas toujours été un mari attentif. Il regrette certaines choses qu'il a faites, d'autres qu'il n'a pas faites. Le travail l'a distrait de leur vie de couple, il en convient. Elle portait le poids de la réalité à sa place, plus ou moins sans s'en plaindre. Elle était une mère merveilleuse. Les enfants l'adoraient. Ses amis, leurs amis l'adoraient.

Je lui dis que je me souviens du discours très affectueux que Malcolm Azaria a prononcé pendant la messe, et soudain il arrête de beurrer son pain et me regarde, surpris, presque dérouté pendant un instant. « Oh, mais bien sûr, tu étais là, dit-il. J'avais oublié. Tu me semblais si différente, à l'époque.

— Vraiment ? »

Il repose son couteau et fronce les sourcils en s'efforçant de se rafraîchir la mémoire. « Oui, tu semblais tellement... timide n'est pas le mot. En retrait, peut-être. Hmm, je n'arrive pas à trouver le terme exact. » Je sais le mot auquel il pense, mais que son tact lui interdit de prononcer : terne, insipide.

Il me met en perspective et me réévalue en fonction de ce souvenir. Je vois bien que cela l'intrigue. Peut-être qu'il n'avait jamais autant réfléchi à moi auparavant. « D'où venais-tu ? » murmure-t-il en glissant sa main sur la mienne.

Je souris et retire ma main pour porter mon verre à mes lèvres. « Parle-moi encore d'Alys », dis-je.

Il me raconte donc sa gentillesse, sa patience, sa tolérance. À l'écouter, elle paraît presque un peu ennuyeuse, innocente. Et pendant qu'il me parle d'elle, c'est lui qu'il décrit par inadvertance : sa méchanceté, son impatience, son intolérance.

Pour la première fois, Alys me fait un peu de peine. *Elle t'a tout passé*, me dis-je. *Elle a perdu tout contrôle sur toi*. Je pense à son bureau, aux Post-it multicolores, à la manière dont il dirige ses créatures imaginaires, comment il régente son petit univers. Les filles anonymes. Les Julia Price.

Je me promets de ne jamais oublier. Je dois le régenter de la même manière.

Au fil de la soirée, avec ses bougies, ses lourds couverts et ses sauces épaisses et brillantes, j'attends qu'il aborde le sujet de Julia Price, mais son nom n'est pas évoqué. Je pourrais lui poser la question, je crois. Je pourrais dire qu'Honor m'a parlé de la liaison qu'ils avaient eue. Mon instinct me dit, cependant, que ce serait aller trop loin pour ce soir. C'est une chose d'être un mari peu soucieux de sa femme. C'en est une autre d'être infidèle. J'écoute donc sa version inventée de leur mariage et je me demande, sans trop insister, où se situe la vérité.

Une chose cependant ressort de cette soirée. Laurence décide – et il sûr que cette décision vient de lui seul – qu'il doit en parler à ses enfants.

« Je ne crois pas que tu doives leur en parler, dis-je. Vraiment pas. À moins d'être complètement sûr de toi, évidemment. Ce serait affreux pour eux si tu n'étais pas complètement sûr. »

Il hoche la tête, tout à fait d'accord avec moi, mais son léger tremblement d'incertitude ne m'a pas échappé.

« Ce que je veux dire, poursuis-je, c'est que tu devrais te mettre à leur place. Teddy et Polly n'ont aucune envie de savoir que tu as une... une petite amie. Quelque chose de passager. Imagine un peu comment ils se sentiraient. Pour eux, cela équivaldrait à trahir leur mère – votre mariage.

— Continue », dit-il, et un silence s'installe tandis qu'un serveur dépose une tasse d'espresso devant lui.

« Oh, mon Dieu, c'est vraiment gênant », dis-je en tripotant ma cuiller à café.

Il me regarde en souriant mais le malaise est encore perceptible. « Vas-y.

— Je crois que tu devrais être sûr... » Je prends une profonde inspiration avant de lâcher, comme si je ne maîtrisais plus le flot de mes paroles mais qu'il fallait que ce soit dit une bonne fois pour toutes. « ... de nous. Et tu sais quoi, Laurence ? Je ne crois pas que tu en sois sûr. »

Les mots restent en suspens au-dessus de la table, se retournant avant de se reformer.

Et voilà, me dis-je. *L'instant critique*. J'ai tout misé sur ce moment. Je suis assez certaine de sa réponse – je n'aurais jamais prononcé ces mots si je ne l'avais pas été – mais j'ai pu me tromper, bien sûr.

Je le regarde, assis là, devant moi : la couleur de sa chemise, la forme de ses mains, ses doigts délicatement, presque ridiculement recourbés

autour de sa tasse de poupée. L'instant se prolonge indéfiniment. J'attends le verdict.

Et puis il dit : « Oh, mais tu as tort : je suis sûr, complètement certain. Tu ne le savais pas ? Tu ne l'as pas senti ? »

Et j'éclate de rire, de joie, de soulagement et aussi de satisfaction, et tout d'un coup je le bombarde de questions : pourquoi, comment : toutes ces questions que j'ai retenues pendant des mois, par peur de le faire fuir.

Il attrape ma main et dit : « Oh, ça fait des lustres – depuis Biddenbrooke, depuis le jour de mon arrivée, quand je suis entré dans le vestibule et que tu te tenais en haut de l'escalier, tu te souviens ? Je t'avais prise au dépourvu. Tu dormais, je crois... en tout cas tu avais l'air d'avoir dormi. Tu t'en souviens ? Je t'ai vue, j'ai monté les marches et c'est là qu'il s'est passé quelque chose, une sorte de courant électrique... C'était vraiment une expérience étrange. Tu vois de quoi je parle ?

— Bien sûr », dis-je d'un air hésitant, souriant tout en fronçant légèrement les sourcils, rétrécissant les yeux comme si j'essayais de me souvenir.

« Oh – Frances, renchérit-il, submergé d'amusement et d'indulgence, mais aussi un peu piqué. Tu es vraiment une piètre menteuse. Regarde-toi. Un vrai tableau. Tu n'as pas la moindre idée de ce dont je parle, si ? »

Je proteste, affirmant que je vois très bien, mais je laisse néanmoins planer un léger doute. Je préfère qu'il croie que c'est lui qui a eu l'initiative des événements. Qu'il croie avoir eu une révélation et avoir agi en fonction de celle-ci, de manière décidée, autoritaire.

Et, oui, sans doute n'est-ce pas complètement gentil ; mais je réalise, aussi, que cela ne me déplaît pas qu'il croie que j'étais à peine consciente de lui quand il m'a remarquée pour la première fois – quand il a vraiment pris conscience de ma présence, pendant cet étrange moment, si vivant, en haut des marches de l'escalier.

« Alors tu vois, il est temps d'en parler aux enfants », reprend-il.

Je note qu'il ne se donne pas la peine de me demander si, de mon côté, je suis sûre de mes sentiments. Il part du principe que nous sommes sur la même longueur d'onde. Pourquoi en douterait-il ?

« À moins que..., ajoute-t-il, soudain frappé par une arrière-pensée. Je ne pense pas que tu veuilles le faire, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu en

dirais si c'était *toi* qui l'annonçais à Polly ? Peut-être que ce serait mieux si cela venait directement de toi. »

J'ai mille bonnes raisons de trouver que c'est une très mauvaise idée, et celles que je lui expose semblent le persuader. « Bien entendu, tu as raison, concède-t-il à regret. Cela fait sans doute partie des problèmes que je dois régler moi-même. »

Je me demande tout haut ce qui la choquera davantage : le fait qu'il ait une relation ou l'identité de la personne avec laquelle il entretient cette relation.

« Oh, je suis sûr qu'une fois qu'ils se seront habitués à l'idée, ils n'auront aucun mal à l'accepter, m'assure-t-il. Polly t'aime énormément, depuis le début, et je ne crois vraiment pas que Teddy posera problème. Ils seront sûrement soulagés, tu ne crois pas, de savoir que je suis heureux ? »

Je lui assure que si, qu'ils seront certainement contents, mais je sais que ce ne sera pas le cas. C'est toujours le même problème : il est tellement autocentré, il se berce d'illusions, incapable d'analyser la situation avec le recul nécessaire. Ce n'est pas son genre d'ausculter sa famille pour éviter des faux pas ou autres catastrophes. Une fois de plus, je ressens une certaine pitié pour son absence d'imagination et j'évalue les manquements que la patiente, stoïque et compréhensive Alys a dû compenser pendant toutes ces années.

« Tu sais quoi, poursuit-il. Viens jeudi prochain, après le bureau, et nous partirons à Biddenbrooke pour un week-end prolongé. » Il m'explique qu'il a prévu de dîner avec Polly mardi ou mercredi et qu'il invitera également Teddy, comme ça il le leur dira en même temps à tous les deux et nous n'aurons plus besoin de nous cacher.

À mesure que la semaine passe, je sens la tension monter. Au bureau, mes pensées sont polluées par des images de Laurence, de Polly, de Teddy ; de stupéfaction horrifiée, de larmes et, plus vaguement – si vaguement, d'ailleurs, que cela semble presque relever de la science-fiction –, de réconciliations et de promesses de bonne volonté. Le leur dira-t-il dès leur arrivée, en les embrassant, en prenant leurs manteaux ? « Oh, au fait ! J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer... » Non. Il sera

sûrement nerveux, il va d'abord tâter le terrain pour les y mener progressivement.

Je garde mon téléphone à portée de main : je m'attends un peu à recevoir un coup de fil de Polly. Je n'ose pas espérer qu'elle soit contente mais peut-être qu'elle sera en larmes, furieuse, horrifiée, et peut-être que je serai en mesure de la rassurer, ou tout au moins de la calmer.

Polly n'appelle pas.

Comme promis, Laurence me passe un coup de fil le jeudi matin. Il ne me livre aucun indice. Sa voix est la même que d'habitude. Mary est à son poste, je prends donc soin de ne rien dire ou demander de compromettant.

Il me dit qu'il serait heureux de venir me chercher au bureau mais que ce serait sans doute plus pratique si je le rejoignais à Highgate : c'est plus facile de quitter la ville à partir de là.

« OK, je serai là vers sept heures, dis-je. Génial. Oui. J'ai hâte. »

En raccrochant, je jette un coup d'œil à Mary. Sa tête brillante est penchée sur son bureau, je peux donc raisonnablement partir du principe qu'elle n'écoutait pas ma conversation, mais quelques instants plus tard elle passe à côté de mon bureau et bute – avec le bout pointu de son soulier de daim chocolat – contre mon sac de voyage à moitié caché sous mon bureau. D'un air aussi innocent que suspect, elle me demande : « Tu as prévu quelque chose de sympa, ce week-end ? »

— Oh, je vais juste rendre visite à des amis, dis-je en lui rendant son regard. Tu ne les connais pas. »

Nous terminons nos pages à l'heure. À 18 h 15, je range mon bureau et quitte l'immeuble pour attraper le métro qui conduit au nord de la ville. J'enroule plusieurs fois mon écharpe rouge et violet autour de mon cou, la journée a été fraîche. Il me faut quinze minutes de marche pour arriver à la maison de Laurence, le long d'avenues tirées au cordeau, ornées de cerisiers parfaitement entretenus et d'irréprochables maisons de brique rouge, puis à travers quelques rues plus calmes, où les maisons requièrent davantage d'espace, de verdure, d'intimité. Derrière les hautes grilles électroniques, les courtes allées sont généralement obstruées par des camionnettes de jardiniers pendant la journée et par des Range Rover et des Prius pendant la nuit.

Les maisons s'illuminent les unes après les autres. J'aperçois des cuisines étincelantes, des bars recouverts de marbre blanc rutilant, des salons meublés de canapés modulables et décorés de compositions de tiges vertes dans de hauts vases. Un chien se précipite vers la grille en aboyant, le gravier jaillit sous ses pattes.

Je remonte la rue de Laurence, attentive au bourdonnement soudain d'un jet, tournant au-dessus d'Heathrow.

À mesure que la lumière se tamise, l'air se rafraîchit. Je replie mon écharpe dans mon col en l'enfonçant bien.

La poignée du sac frotte un peu mes doigts. J'ajuste ma prise en pensant au week-end qui m'attend : trois jours en tête à tête avec Laurence, à Biddenbrooke. Cela me semble important qu'il veuille m'emmener là-bas. Un pas de plus dans la bonne direction.

Pied droit, pied gauche.

J'y suis presque, me dis-je. Encore quelques passes stratégiques et tout sera fini, accompli, sûr. Je n'ai aucun contrôle, cependant, sur les étapes à venir. C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai hâte que cela commence. J'ai envie de voir la tournure que cela prendra.

Je me rappelle cette fois où j'ai aperçu Laurence, quand Polly m'avait emmenée avec elle pour déjeuner à Highgate. Je me souviens avoir jeté un coup d'œil par la porte-fenêtre et l'avoir vu assis sur un banc, seul dans le jardin à ruminer sa douleur, marqué par sa patine sombre, isolant. Il est plus heureux aujourd'hui, me dis-je. Il ne va pas prendre le risque de revenir à cet état-là.

Je l'ai distrait de cet énorme désespoir qui l'absorbait, mais il sait que ce dernier menace encore, imprévisible, fatal, une mince couche de glace cachée dans un creux de la route. Il fera tout pour éviter d'y retomber. Une fois qu'on en a fait l'expérience, on sait à quel point c'est tenace, convaincant. Au fond de son cœur, il croit que c'est moi qui l'ai chassé, comme un talisman, un porte-bonheur.

Non, il ne prendra pas ce risque. Bien sûr, ce serait préférable que Teddy et Polly finissent par accepter la situation. Mais si ce n'est pas le cas, il restera néanmoins avec moi. Je représente son bonheur, maintenant. Il ne va pas me laisser repartir comme ça. À moins que ?

Quand j'arrive à la maison, la porte d'entrée est entrebâillée et la lumière du vestibule se répand le long des marches du perron. Hésitante,

je patiente sur l'allée de graviers en tendant l'oreille pour savoir s'il est seul. Au début je n'entends rien, puis je perçois un bruit de pas sur le plancher. Je recule jusqu'à me retrouver dans l'ombre, tout contre la maison. La porte s'ouvre en grand. Laurence sort, chargé de quelque chose, les dents serrées par l'effort. Je fais un pas en avant.

« Ah, te voilà, très bien ! » dit-il en descendant les marches pour me rejoindre. Il porte une caisse de vin. Il jette un coup d'œil dans la rue et, tenant la caisse en équilibre sur la balustrade, risque un baiser rapide. « Tu es prête ? Tu peux m'ouvrir le coffre, s'il te plaît ? »

Je m'exécute et y dépose mon bagage par la même occasion, à côté d'un sac en plastique plein de courses et de son petit baise-en-ville, puis il y cale la caisse de vin. « On y va ? J'ai hâte de décamper !

— Je croyais que la circulation serait plutôt fluide, le jeudi soir.

— Oh, oui, cela ne devrait pas poser de problème de ce point de vue-là, approuve-t-il en posant ses deux mains à plat sur le coffre pour le refermer. Mais, bon. Le truc, c'est que Polly a appelé tout à l'heure et qu'elle a prévu de passer la nuit ici, avec Martin. Ils se rendent à une fête, quelque part dans le coin. Je suppose qu'ils vont passer avant d'y aller pour laisser leurs affaires ici. »

Je le regarde. Je n'arrive pas à discerner l'expression de son visage. Sur l'allée, des formes jaunes, irrégulières, bougent : la lumière des réverbères filtrant à travers les arbres.

« Si je comprends bien, tu n'as donc pas...

— Oh, c'est une longue histoire, m'interrompt-il vivement. Ce n'était pas le bon moment. »

Il détourne les yeux pour ajuster le rétroviseur. « Bon, répète-t-il en ouvrant la porte du conducteur. On y va ?

— J'ai soif. Je vais juste boire un verre d'eau, j'en ai pour deux secondes.

— Oh, bien sûr ! » Il est charmant et détendu maintenant qu'il s'est débarrassé des mauvaises nouvelles. « Tire la porte derrière toi quand tu auras fini. »

Je grimpe les marches jusqu'à la maison. Le parquet fauve, ses spirales et ses nœuds rythmant le bois ancien, le tapis écarlate, le mur disparaissant derrière les manteaux, la jarre avec les parapluies, la table de l'entrée, cette fois dénuée de tout courrier. Je traverse le couloir et je

tends la main jusqu'à l'interrupteur. Un léger bourdonnement se fait entendre tandis que la lumière inonde l'escalier, illuminant la moquette couleur de blé, révélant les minuscules boucles de tissu. Je suis la spirale des marches jusqu'à la cuisine, allumant les lumières au fur et à mesure que j'avance. Tout est rangé, aucune miette sur la table, le plan de travail immaculé : madame King est passée par là.

Je laisse couler l'eau pour la débarrasser de la chaleur résiduelle de l'Aga et tends le bras pour attraper un verre dans le placard. Le jet d'eau forme une corde cristalline qui se désintègre au contact de la céramique blanche. J'emplis mon verre, je ferme le robinet et je lève le verre jusqu'à mes lèvres. Tout en buvant, je laisse mon regard parcourir la pièce : si propre, si complète, si totalement imperméable.

Je ne finis pas et vide le reste dans l'évier avant d'ouvrir le lave-vaisselle pour y ranger mon verre. Puis je marche jusqu'au pied de l'escalier et j'éteins le plafonnier de la cuisine.

Dans la pénombre de la pièce, je refais quelques pas en arrière. Je contourne la grande table de réfectoire, avec son assortiment de chaises bien rangées, satisfaisant. Je tire sur mon écharpe rouge et violet, qui râpe un peu mon cou au passage, comme une brûlure, puis je la laisse retomber sur le carrelage de la cuisine, à mi-chemin entre l'évier et l'escalier. Elle forme une tache de couleur vive, même dans la pénombre.

Je reviens sur mes pas à travers le silence lourd de promesses de la maison, touchant les interrupteurs au passage, plongeant d'abord la cage d'escalier, puis le couloir dans l'obscurité. Quand j'arrive sur le perron, j'aperçois Laurence qui m'attend, installé au volant de la voiture. Je referme la porte derrière moi, attentive au rassurant cliquetis de la serrure, puis je dévale les marches de l'escalier et m'engouffre à la place du passager. Nous démarrons dans la nuit, tous les deux.

Durant le long trajet monotone en direction de la côte, il me raconte sa semaine, son déjeuner avec un ami scénariste, la proposition que lui a faite un producteur de documentaires de la BBC, l'avancée de son roman. Les enfants sont venus, mercredi, m'explique-t-il, mais Teddy semblait déprimé : il avait vu Honor la veille et, pour une raison qu'il ignore, leur rendez-vous ne s'était pas bien passé. « Je trouverai un meilleur moment

pour le leur dire », m'assure-t-il en tapotant le volant : un tic d'anxiété. « C'est juste une question de temps.

— Il n'y a pas d'urgence », dis-je calmement, mais cela ne correspond pas à ce que je ressens. J'ai été très patiente, me dis-je, j'ai patienté pendant des mois et des mois, et maintenant je suis arrivée au bout de ma patience. Je visualise mon sentiment : du sable, s'écoulant dans un sablier en un filet incessant. Il ne reste plus que quelques grains.

Je repense à l'écharpe rouge et violet sur le sol de la cuisine, et cette pensée m'apaise un peu.

Il est presque vingt-deux heures quand nous arrivons à Nevers. Je reconnais les haies, la cabine téléphonique avec son éclairage mélancolique, le sentier caillouteux, la prairie aux reflets de lune argentés. Pendant que nous transportons nos sacs depuis la voiture jusqu'à l'entrée et que nous allumons, l'une après l'autre, les lampes de la maison, je repense à l'écharpe et je me demande si Polly la verra dès ce soir. Demain, me dis-je, demain. Elle la verra sans doute à ce moment-là, quand elle descendra se préparer un thé, dans la matinée. Elle la ramassera, elle la regardera et elle l'accrochera au dos d'une chaise, ou à la rampe ; peut-être qu'elle la reconnaîtra. Peut-être pas.

Laurence est dans la cuisine. Madame Talbot lui a laissé un porc en croûte, de la salade et du fromage, et il s'est mis en quête d'un bocal de chutney de groseilles confectionné par Alys. Il fait claquer les portes des placards, déplace des choses dans le garde-manger, dépose bruyamment des couverts sur le marbre de la table. Je pose mon sac dans l'entrée et je hume l'odeur de feu de cheminée que madame Talbot a allumé pour lui dans le salon, quelques heures plus tôt, et qui n'est plus, maintenant, qu'un tas de cendres rougeoyantes.

La maison a une odeur différente, aujourd'hui. La dernière fois, au beau milieu de l'été, les portes et les fenêtres restaient ouvertes toute la journée et les pièces semblaient remplies d'air, d'air et d'une odeur de tissu d'ameublement chauffé par le soleil, un peu de chlore, aussi. De temps à autre, une odeur de cigarette suggérait que, non loin de là, Polly s'en grillait de nouveau une. Aujourd'hui, on sent que la maison est restée longtemps close sur elle-même. Le large espace du vestibule dégage un relent de renfermé, malgré les efforts de madame Talbot, armée de vernis et de détergent.

Les affaires de Laurence gisent en désordre sur la table de l'entrée. Il a posé son manteau sur son sac et les poches de celui-ci bâillent un peu, révélant son téléphone portable. L'écran est lumineux et je vois qu'il n'a pas bloqué le clavier. Des chiffres sont affichés sur la surface brillante – 331*. Il a dû cogner le téléphone quand il a laissé tomber ses affaires par terre.

Sans réfléchir, j'attrape l'appareil et je passe rapidement en revue son carnet d'adresses. Il n'y a pas beaucoup de numéros : j'y figure, nom de famille et initiale du prénom, et puis il y a une dénommée Price J, et enfin des noms que je connais par le boulot : un condensé de l'élite culturelle, les lignes directes et les numéros personnels auxquels le commun des mortels a rarement accès. Je trouve enfin l'entrée que je cherche, je presse le bouton sur lequel figure un petit téléphone vert puis je glisse à nouveau celui-ci dans la poche du manteau. Ensuite, je me rends dans la cuisine en laissant la porte grande ouverte.

Laurence se tient près de l'évier, une bouteille de vin rouge et deux verres posés devant lui.

« Madame Talbot a laissé tout un tas de victuailles, dit-il, mais je n'arrive pas à ôter le couvercle de ce fichu pot. »

Je m'approche de lui, je lui prends le bocal des mains et je le pose de côté, puis je tourne mon visage vers lui et je laisse glisser mes mains sous sa chemise en disant : « Tu sais quoi, chéri, je te proposerais bien d'aller au lit mais je ne suis pas sûre de pouvoir affronter les marches. » Il penche la tête pour m'embrasser et, entre deux baisers, il a un bref éclat de rire et lance : « Eh bien, voyons jusqu'où nous arrivons, alors... » Nous n'arrivons pas très loin mais suffisamment pour que le téléphone n'en perde pas une miette. C'est sans doute la raison pour laquelle c'est particulièrement agréable. Particulièrement bon.

Me réveiller dans cette maison est comme obtenir la réponse tant attendue à une question que je me posais de longue date. Je reste allongée, consciente de la justesse de cet instant, enfin, aussi tangible que le bord satiné et doux de la couverture sous mes doigts. Cette matinée de printemps danse sur les rideaux : un mince rayon de soleil ponctué par le mouvement des feuilles.

Tout est là : les petites lampes de chevet, penchées vers nous comme des perce-neige. La coiffeuse avec ses boîtes de bois et d'argent. Le

siège, près de la fenêtre, avec son coussin en toile à matelas. L'âtre, rempli de pommes de pin. Les photos coincées sur les bords du miroir. Je me souviens de la bouteille de parfum et de la crème pour le corps, et je m'aperçois qu'elles ont été ôtées.

La photo de mariage se trouve dans le coin le plus diplomatique que j'aie trouvé pendant que Laurence se brossait les dents, après que nous avons enfin atteint l'étage.

Laurence me tourne le dos, encore endormi, sa respiration est lente, régulière. Curieuse, je me penche précautionneusement et j'ouvre le tiroir de ma table de nuit pour voir quelles preuves subsistent. Une paire de ciseaux à ongles. Un hydratant pour les lèvres, parfumé à la cerise. Un vieux livre de poche, *Le Mangeur de citrouilles*, avec une bande de papier journal marquant la page 58. J'étudie le bout de papier, espérant y trouver une information intéressante, mais je ne vois rien : quelques lignes tirées des pages Sport et, de l'autre côté, une publicité pour des locations de villas grecques.

Je repose le livre et referme le tiroir puis je me rallonge à la place où elle avait coutume de s'allonger, entre les draps de coton égyptien qu'elle a choisis, ma tête posée sur son oreiller de plumes, son mari à mes côtés. Je me sens très proche d'elle – plus proche, sans doute, que je ne l'ai jamais été, hormis pendant ce moment-là, dans les bois, quand j'ai entendu sa voix et que j'ai su, j'ai compris presque tout ce qui m'importait d'elle. L'aisance et le confort, l'importance de sa vie.

Bizarrement, je la sens davantage ici, à Biddenbrooke, que dans la maison de Londres. Je pense qu'elle était plus heureuse ici.

Où sont-ils ? Est-ce que Polly va venir seule ou va-t-elle entraîner Teddy ? Martin, peut-être ? L'excitation me gagne : je sens qu'il ne reste plus que ce dernier obstacle à surmonter.

Plus tard, je fredonne en nous préparant à tous deux un brunch avec du bacon et des œufs. Laurence me jette un coup d'œil au-dessus du journal qu'il est allé chercher à la boutique du village. « Tu es bien joyeuse, ce matin, dit-il.

— Oh, j'adore être ici, lui dis-je en coupant une tranche de pain pour la beurrer. Je suis tellement heureuse d'être revenue. Voilà le genre de cachette que j'aime.

— Mmm », répond-il en étudiant le journal, tournant les pages, s'éloignant de moi pour retourner dans son monde.

Je me rends compte que je suis presque comblée. Devant la fenêtre de la cuisine, le temps se déplace doucement sur le cadran solaire. Tout au long de la terrasse, dans les pots de terre cuite et les jarres en pierre, de petites pousses vertes – des jonquilles, des muscaris – se hissent vers le soleil. Le chant des oiseaux. Le tic-tac de l'horloge de la cuisine. Le cri de plus en plus paniqué de la bouilloire.

Je l'ôte de la plaque et j'emplis la théière, puis je tends l'oreille. Bientôt, je le sais, un son me parviendra. Rien ne presse.

Ils arrivent en milieu d'après-midi. Nous avons fait un grand tour dans les bois, suivant un itinéraire choisi par Laurence. Je suis sûre que son choix a été influencé par le fait qu'il pensait n'y rencontrer personne. Une petite ondée nous a surpris au moment où nous traversons le ruisseau, en bas de la prairie, et nous sommes donc dans le vestibule, en train de nous débarrasser de nos manteaux trempés tout en projetant d'allumer un nouveau feu de cheminée, quand le son de pneus sur le gravier nous surprend.

Laurence s'empresse d'accrocher son pardessus au porte-manteau en me disant : « Je vais m'en débarrasser. Peu importe qui c'est. Reste là. » Cachée, c'est ce qu'il veut dire, reste bien cachée, mais il n'a aucun besoin de le dire : c'est entendu.

Je me retire donc dans l'ombre du vestibule pendant qu'il s'avance vers la porte d'entrée, celle qui est restée fermée et verrouillée tout au long de l'été. Je l'entends prononcer leurs noms, suffisamment fort pour me faire parvenir le message d'alerte. J'entends le crissement du gravier sous des pieds, des portes qui claquent et, par-dessus tout cela, la voix de Polly, forte, agitée et dramatique, ponctuée d'un vocabulaire qu'elle a dû piquer dans les livres qu'elle étudie à l'école de théâtre : des mots comme Trahison, Soursouris, Déception et Humiliation. Je n'entends pas du tout la voix de Teddy.

J'écoute la scène en serrant entre mes mains mon manteau trempé qui goutte sur le parquet, et je dis adieu à mon ancienne vie, sans aucun regret. Tout comme ma patience, cette vie-là était arrivée à son terme, elle s'était épuisée. Tout sera différent à partir de maintenant. Ma relation

avec Laurence, la relation de Laurence avec ses enfants. Et – j’imagine les conséquences irradiant au loin comme des vaguelettes – la relation de Laurence avec son entourage, toutes les personnes qui l’avaient fréquenté en présence d’Alys.

Ma vie, celle que je menais indépendamment des Kyte, tout au moins en apparence, ma vie va changer, elle aussi. Mes collègues et mes connaissances vont apprendre la nouvelle et en tirer les conséquences, ajustant subtilement leur opinion sur moi, la manière dont ils me traitent. Je ferai des apparitions plus fréquentes dans leur paysage mental. Peut-être que je leur semblerai plus mystérieuse – ou moins, au contraire. Les gens s’arrêteront de parler à mon approche ; peut-être aussi que mon opinion les intéressera davantage, que j’aurai mon mot à dire.

J’aurai gagné en lumière et en ombre. En mystère.

Au début de cette histoire, il y a plus d’un an, je ne possédais aucun de ces attributs ; j’en ai acquis un peu au cours des mois qui ont suivi, et maintenant, je vais en accumuler encore plus.

Certaines personnes diront : « Qu’est-ce qu’il lui trouve ? » mais d’autres seront en mesure de le comprendre, même s’ils plisseront également les yeux et exprimeront tout haut leur étonnement. Un peu de son glamour déteindra sur moi. Cela commence déjà, d’ailleurs. Je le sens se poser sur moi, partout, comme de la poussière ou du pollen. Je me contemple dans le miroir de l’entrée, en penchant la tête, pour vérifier si cela se voit déjà.

« Où est-elle ? » demande Polly, et je me recroqueville encore un peu plus, devinant que c’est ce que Laurence attend de moi. Je me trouve donc dans l’embrasure de la porte du vestiaire quand elle fait irruption comme une tornade, le bousculant au passage. Ses yeux me découvrent immédiatement.

« Je le savais, dit-elle, presque triomphante. Toi. C’est incroyable. Je le savais. » Elle me dévisage mais je devine qu’elle ne me voit pas vraiment : c’est Laurence qu’elle est en train d’accuser, un nouveau Laurence, un père dont elle ne connaissait pas l’existence jusqu’à ce jour : un homme capable de violer la mémoire de sa défunte épouse et de trahir sa famille par la même occasion. « Cela dure depuis combien de temps ? »

Laurence arrive dans le vestibule, sur ses talons, devant Teddy qui reste en retrait et me regarde. Son regard est aussi pâle et froid que le givre.

Polly se tourne vers Laurence : « J'ai dit, depuis quand...

— Quelques mois », lui répond-il en s'approchant d'elle, les paumes ouvertes en signe d'apaisement.

Elle fait un pas en arrière. « Depuis quand ? Quand est-ce que cela a commencé ? À la pièce de théâtre ?

— Non... avant cela », dit-il, et elle nous regarde tour à tour avec une expression changeante. « Mon Dieu, mais comment as-tu pu faire une chose pareille ? »

Mes mains serrent toujours le col humide de mon manteau, et je le supplie en silence : *Pour l'amour du ciel, reprends le contrôle de la situation. Arrête de répondre à ses questions et contente-toi de lui dire ce qu'elle a besoin d'entendre avant qu'elle n'ait besoin de te le demander. Désarme-la, idiot.* Mais Laurence a encore un temps de retard, il commence tout juste à réaliser. Pour être équitable, je dois reconnaître qu'il est le seul de nous quatre à n'avoir pas eu le temps de se préparer à cette confrontation. Son désavantage est aussi le mien, mais je ne peux rien y faire. Ce n'est pas à moi de prendre la parole. Ce que j'ai à dire n'intéresse personne. Pas maintenant, et à aucun prix.

Polly s'est détournée de moi. Toute son attention est concentrée sur son père. Sa voix est beaucoup plus basse maintenant, comme si elle ne supportait pas de prononcer ces mots à voix haute : « Ça te ressemble, n'est-ce pas ? On a entendu dire des choses – enfin c'est surtout Teddy qui les a entendues. Les gens parlent de toi, tu sais. De tes petites habitudes. » Elle regarde son frère : « Dis-le-lui. »

Teddy murmure : « Il y a des rumeurs... »

Le regard de Laurence passe de l'un à l'autre de ses enfants. Je vois son cerveau hésiter entre plusieurs scénarios catastrophiques. Il se demande : *Est-ce que c'est si grave que cela ?*

« Honor dit que tu as tenté de la séduire ! » Polly crie, maintenant, incapable de se contenir plus longuement. « Ici, lors de sa dernière soirée, cet été – c'est la raison pour laquelle elle est partie aussi vite. *Comment* est-ce que tu as pu faire une chose pareille ? Elle fait volte-face pour

m'inclure dans la confrontation, un grand sourire artificiel barrant son visage. « Est-ce que tu le savais ? »

Je hoche la tête : « Oui, j'ai rencontré Honor par hasard, quelque temps après, et elle m'a raconté cette histoire. Mais je n'en crois pas un mot, à vrai dire. J'ai vu comment elle s'était comportée, ce soir-là...

— Ça, je veux bien le croire », me répond amèrement Polly, mais je ne la laisse pas poursuivre. « J'ai vu ce qui s'était passé ce soir-là et j'ai vu que c'était Honor qui menait la danse. » Mon regard se pose sur Teddy : « Je suis désolée de devoir le dire, mais c'est vraiment ce que j'ai vu. Je crois qu'elle fabule.

— N'importe quoi, lance Polly. C'est n'importe quoi. Pourquoi inventerait-elle une histoire pareille ? Ça n'a aucun sens. »

Je hausse les épaules et je regarde ailleurs, laissant un silence s'installer, espérant qu'il favorisera l'éclosion d'un doute. Laurence se tient devant nous, raide comme un piquet, l'œil fou, incapable de décider quelle stratégie adopter. Peut-être sent-il, aussi, que ce n'est pas si terrible que cela, que nous nous en sortirons, en fin de compte. J'ai envie de le rejoindre et de glisser ma main dans la sienne pour montrer ma solidarité, mais c'est encore trop tôt.

« Enfin, de toute manière... » reprend Polly, un peu démontée, revenant à la liste qu'elle a dressée dans sa tête pour raviver un peu sa colère. « Ce n'est pas tout. Il y a quelqu'un d'autre avec qui tu as été – avant la mort de maman. Eh oui ! Tu vois, nous savons tout. Julia, Julia... » Elle consulte Teddy du regard qui vient à sa rescousse, une expression nauséuse sur le visage : « Price. » Je me dis : *Ça aussi, ça vient d'Honor.*

« Oui, Julia Price, peu importe. Bordel, ça me rend *malade* rien que d'y penser. »

Le regard de Laurence se pose rapidement sur moi pour vérifier ma réaction. Polly s'en aperçoit et comprend qu'il y a une troisième victime dans l'histoire. « Oh, c'est pas vrai ? Frances ne savait rien de Julia Price, dis donc ? Tu ne lui en as pas parlé, de celle-là, alors. Mais maman, elle, savait. Elle avait tout découvert, hein ? C'est pour ça qu'elle voulait que tu changes la dédicace de ton putain de bouquin, hein ? Le dernier soir ? J'ai entendu ce qu'elle t'a dit : “Ce n'est pas un hommage, c'est une insulte.” Je l'ai entendue te dire ça !

— Allons, dit Laurence en esquissant un sourire sinistre. Calmons-nous. Passons à la cuisine. J'étais justement en train de préparer un thé...

— Un thé ? » Polly rejette sa tête en arrière en riant avec dédain – imitant à la perfection la jeune Judi Dench, à ce qu'il me semble. « Ne sois pas ridicule enfin, papa. Tu ne vas pas t'en sortir comme ça, en faisant comme si *rien* ne s'était passé ! »

Je me rends compte que la situation commence déjà à m'ennuyer un peu. Rien de tout ce qui se dit n'est nouveau pour moi. Le seul danger est que le débat se déporte vers moi d'une manière ou d'une autre, et que Teddy raconte à tout le monde que j'ai brodé – ou que j'ai menti – au sujet des mots qu'Alys a prononcés dans les bois, ce qui, en soi, ne serait pas si terriblement compromettant, d'ailleurs. Mon intuition me dit cependant qu'ils sont trop concentrés les uns sur les autres pour se retourner contre moi maintenant. Laurence est la cible principale. Moi, je suis plutôt invisible, dans toute cette affaire. Je pourrais tout aussi bien m'éclipser, en attendant.

« Écoutez, intervins-je très doucement, humblement, m'adressant à tous en même temps. J'ai l'impression que vous avez des choses à régler, tous les trois. Je vais vous laisser tranquilles pendant un moment. » Sans rien ajouter, j'adresse un rapide petit sourire d'empathie à Laurence puis j'enfile de nouveau mon manteau et je fais quelques pas en direction de la porte. Teddy m'ignore mais les yeux de Polly s'arrêtent soudain sur moi, presque étonnés de me découvrir, comme si elle n'avait pas vraiment enregistré ma présence auparavant. « Et toi, répète-t-elle, chuchotant presque, d'où tu sors, de toute manière ? »

Je baisse les yeux, modestement, discrètement – *Tout cela ne me regarde vraiment pas, je ne veux pas rendre la situation encore plus pénible qu'elle ne l'est déjà* – et je m'éloigne, les laissant entre eux.

L'averse est passée, et au moment où je passe la porte, le soleil émerge, un million de gouttes d'eau scintillent sur l'allée trempée et le ciel est en train de se dégager, laissant place à un bleu de Chine parfait. Le vent est encore frais mais le soleil chauffe doucement mes épaules quand je passe sous l'arche et que je contourne la maison vers la pelouse, dépassant le hêtre pourpre dont les premières feuilles vertes commencent à pointer. Je ne me retourne pas vers la maison mais je sens sa présence dans mon dos, l'exactitude de ses proportions, ses surfaces de brique et de silex,

équilibrées, pragmatiques, ses fenêtres sombres, reflétant le nouveau feuillage ondulant et l'avancée des nuages.

Je fais le même trajet que cet été, quand je partais tôt le matin et que je descendais la pelouse, contournant le désordre bosselé des plates-bandes d'Alys avant de traverser le verger avec ses arbres constellés de petits nœuds – des bourgeons. Mes pieds laissent une trace désordonnée dans l'herbe longue et trempée. Je me dirige vers la petite porte aménagée dans le mur et je l'ouvre. Je jette un coup d'œil de l'autre côté. La terrasse est nue – les transats et les chaises ont été rangés – et la piscine a été vidée : une boîte turquoise et sale, creusée dans le sol. Le long des dalles conduisant vers l'échelle métallique s'étend une longue flaque d'eau saumâtre, trop encombrée de feuilles et de branches pour refléter les rayons du soleil.

Hors saison, les piscines vides ont quelque chose de triste, de sordide, me dis-je. Aucune magie, pas d'illusion. Je me souviens comme je flottais là, entre les cieux et la terre, n'appartenant plus à rien ; je ferme la porte et je me remets à marcher.

Au bout du verger, une grille ouvre sur une étroite bande de gazon qui longe le jardin de la maison voisine, celle du colonel et de madame Williams. Je la pousse et j'avance dans l'herbe. Au loin, j'entends le murmure de Radio 4 traverser l'épaisseur de la haie, et un peu plus tard j'aperçois une femme, la tête couverte d'un foulard et vêtue d'un pantalon de velours côtelé sale, en train d'attacher des plantes à des piquets. Ce doit être madame Williams.

Quand elle me remarque, elle m'adresse un bonjour. Tout d'un coup je reconnais sa voix : la femme qui a fait une lecture, à la messe. « Vous logez à Nevers ? » demande-t-elle en descendant le talus pour s'approcher de moi tout en frottant ses mains pleines de terre. Je lui réponds par l'affirmative et elle reprend : « Oh, c'est merveilleux. Comment vont Polly et Teddy ?

— Je ne sais pas très bien, dis-je. Je suis une amie de Laurence. » Et je me présente.

Le regard qu'elle me porte alors – curieux, puis franchement appréciateur – me procure un frisson de satisfaction.

Nous échangeons quelques plaisanteries au sujet du jardin et du temps, puis je prends congé et je continue de marcher le long de la pelouse verte

et ombrageuse, en m’imaginant comment la nouvelle commence à filtrer chez les voisins.

Quand je bute sur la route, je bifurque en direction de Biddenbrooke. Dans la boutique du village, je choisis des cartes postales ainsi que le journal local, puis je prends place à une table, sur la terrasse du King’s Arms, dans la lumière intermittente du soleil, et j’écris à Hester et Naomi. Je mets : « Je passe un week-end dans le coin. J’ai rencontré quelqu’un qui a une maison ici. Je suis tellement contente ! Plein de baisers, Frances. » Je sirote ma limonade en parcourant le journal rempli de ventes de sets de table confectionnés par les femmes de la Maison pour Tous et de levées de fonds pour un organisme de charité spécialisé dans le sauvetage en mer. Au bout d’un moment, je jette un coup d’œil à ma montre et j’estime que j’ai laissé passer suffisamment de temps. Je traverse donc l’aire de jeux jusqu’à la boîte aux lettres avant de revenir sur mes pas, en direction de Nevers.

Depuis l’allée, je remarque que la Mini de Polly a disparu. J’entre dans le vestibule froid et je crie son nom. Il est dans le salon, affalé au bout d’un des canapés couleur d’or, le regard fixé sur les dernières flammes d’un petit feu. Des tasses et des cuillers reposent en désordre sur la table basse, devant lui. Des mégots de cigarettes gisent, écrasés, dans une soucoupe. Je hâte le pas pour le rejoindre et je l’entoure de mes deux bras. « Qu’est-ce qui s’est passé ? »

Il ne me répond pas tout de suite, mais je le sens finalement réajuster sa posture, cédant avec raideur à mon étreinte. « Oh – c’est un désastre, j’ai l’impression », dit-il. Puis il se détend, presque à contrecœur, comme s’il acceptait que son mutisme n’arrange rien. « C’est un vrai cauchemar.

— Ils sont très en colère ?

— J’aurais aimé qu’ils ne l’apprennent pas de cette manière. Tu avais raison. J’aurais dû leur dire depuis très longtemps. Le choc qu’ils ont ressenti, en plus de tout le reste... Eh bien, disons que cela n’a pas arrangé mon cas.

— Comment l’ont-ils... ?

— C’est complètement absurde. Je n’avais pas bloqué mon téléphone, j’ai dû le faire tomber et il a composé le numéro de Polly. Elle nous a entendus. Et puis elle a retrouvé ton écharpe, à Londres.

— Oh, Seigneur ! Je suis désolée ! dis-je en posant ma main sur ma bouche.

— Polly est tellement déçue », poursuit-il d'une voix cassée. Il semble sur le point de s'effondrer. « Elle pense – elle va devoir me voir sous un autre jour ; elle dit que je ne suis pas le père qu'elle croyait avoir, et bien entendu je n'étais pas non plus le mari qu'elle voyait en moi. »

J'appuie ma tête contre son épaule, dans l'attente de la suite. Nous restons assis comme ça pendant un moment sans rien dire. Je sens ses soupirs aller et venir.

« Polly a raison. J'étais infidèle, commence-t-il en se déplaçant de manière à me regarder dans les yeux. Il faut que je te le dise. Je veux que tu saches tout, maintenant. J'en ai assez d'avoir des secrets pour les personnes qui m'importent le plus. Il y a cette femme – Julia Price, tu dois la connaître. J'ai... ça nous est tombé dessus. Nous nous voyions de temps en temps. Ça n'allait nulle part, je n'aurais jamais quitté Alys pour elle. Ce n'est pas une excuse, je sais. Mais Alys a tout découvert, juste avant l'accident ; c'est Jo Azaria qui lui a dit qu'on nous avait vus ensemble. De toute manière, elle soupçonnait déjà quelque chose. Bien entendu, cela l'a mise très en colère. Tellement en colère qu'elle m'a demandé d'ôter son nom du livre que je lui avais dédié, comme toujours, ou presque – mais en fin de compte je n'ai rien changé, j'ai laissé son nom. Je crois que c'était la meilleure chose à faire, tu ne crois pas ? J'en suis sûr. Toujours est-il que je lui avais promis de mettre un terme à tout ça – à cette relation avec Julia Price – et c'est ce que j'ai fait, c'était la dernière chose que j'avais promise à Alys, juste avant sa mort. C'était la bonne décision, je n'en ai jamais douté.

— Continue.

— Bref. Quand Teddy a vu Honor, en début de semaine, elle lui a révélé toute cette histoire. Polly n'a eu qu'à rassembler les morceaux du puzzle et c'est la raison pour laquelle ils sont venus jusqu'ici : pour m'affronter. Je ne pense pas qu'ils me pardonneront ça un jour, tu sais. Polly était dans tous ses états, tu la connais. Quant à Teddy, il était distant, renfermé, très froid... Je crois qu'il est encore plus en colère qu'elle.

— Chéri...

— Je ne sais pas ce que je dois faire. Quelle catastrophe. » Il se détourne de moi et passe une main dans ses cheveux. Nous restons assis côte à côte tandis que le feu s'affaisse encore un peu, en crachant quelques cendres poussiéreuses.

C'est le moment que je choisis pour ma propre confession. « Moi aussi, je t'ai menti. Il faut que je sois honnête avec toi, même si j'ai peur de te mettre très en colère. »

Après une telle introduction et les événements de l'après-midi, le récit de la manière dont j'ai joué (bien entendu, je prends soin de ne pas utiliser ce terme) des derniers mots d'Alys semble très insignifiant, à peine un méfait. Laurence m'écoute, mais il a l'air distrait. Quand je lui demande s'il peut me pardonner cela, il tapote mon poignet, un peu absent : « Je comprends pourquoi tu as fait ça. C'était uniquement par gentillesse. Tu as cru que cela allait nous aider. Et tu avais sans doute raison. » Il soulève ma main jusqu'à ses lèvres et l'embrasse. Il pense déjà à autre chose.

Je reste un peu auprès de lui avant de déposer une nouvelle bûche dans le foyer et de commencer à rassembler la vaisselle éparpillée sur la table basse : les tasses, les soucoupes, les cuillers et le carton de lait. Je les emporte dans la cuisine et je range la porcelaine dans le lave-vaisselle. La nuit commence déjà à tomber et des gerbes de pluie fouettent la fenêtre. Dans le garde-manger, je déniche un grand bocal de bouillabaisse qui fera l'affaire pour le dîner, avec un peu de pain et de salade.

Nous dînons en silence, dans la cuisine, et après le repas je l'entends passer des coups de fil, laisser des messages à ses deux enfants en leur demandant de le rappeler. Quand le téléphone sonne, un peu plus tard, il se précipite pour décrocher mais je le vois se tasser un peu au moment où il porte l'écouteur à son oreille. Il dit : « Ah, Malcolm », et va dans son bureau, refermant la porte derrière lui de sorte que je ne puisse plus entendre.

Quand il en ressort, vingt minutes plus tard, il me dit que Polly a appelé les Azaria, bouleversée, et que Jo est passée la chercher pour l'emmener dans leur demeure de Kentish Town, où elle va passer la nuit. Malcolm lui a promis de le rappeler dans la matinée pour le tenir au courant.

« Je lui ai dit que mes intentions étaient sérieuses, en ce qui te concerne, ajoute-t-il, presque comme s'il exprimait tout haut une arrière-pensée. Il a eu l'air content pour moi. »

Oh, très bien, c'est officiel, me dis-je. À partir de maintenant, je peux de nouveau mener la barque.

Trois mois plus tard. Un dimanche à Highgate. Peu après midi. Je suis assise à la table de la cuisine, les journaux – marqués, çà et là, de légers cercles laissés par ma tasse de thé – étalés devant moi. Je viens de passer en revue les pages Livres du *Questioner*, non sans une certaine satisfaction. Je n'ai pas pu résister à l'envie de commander à Oliver la critique d'un ouvrage sur le népotisme et, pour être honnête, il ne s'en est pas mal tiré. Je me demande s'il a saisi la blague.

Le minuscule Robin McAllfree m'a invitée à déjeuner, la semaine dernière. Quand il m'a écrit pour me proposer ce déjeuner, il a précisé : « Gardons cela pour nous », et quand je me suis présentée à la table qu'il avait réservée, il m'a dit qu'il « ne voulait pas alarmer inutilement Mary ».

Elle a passé pas mal de temps dans le bureau du rédacteur en chef, ces dernières semaines : apparemment, il y aurait un problème avec ses dépenses, mais je suppose qu'il y a autre chose. Par les temps qui courent, malheureusement, personne n'est invulnérable. Elle a fait son temps, elle en a bien profité. C'est sans doute le bon moment de laisser la place à quelqu'un d'autre.

Quoi qu'il en soit, j'ai fait part à Robin de mes suggestions pour notre page : une de nos colonnes qui me semble s'être essoufflée, quelques pigistes qu'il serait bon de débaucher et quelques grands noms en devenir de la littérature britannique avec lesquels Gemma Coke serait susceptible de débattre au profit de notre rubrique. « Génial, m'a-t-il répondu. Continue de nous pondre de bonnes idées comme ça. Envoie-les-moi dès qu'elles arrivent, toutes fraîches. Et tiens-toi prête, à partir de maintenant. »

Je me tiens prête. Rien ne presse.

Au moment de payer la note, il a toussé dans sa main et j'ai compris qu'il mijotait quelque chose. Comme si l'idée venait de lui traverser

l'esprit, il a lancé : « Alors comme ça c'est vrai, tout ce qu'on dit sur Laurence Kyte et toi ? »

Je lui ai confirmé que c'était la vérité. Il m'a adressé un de ces drôles de regards en biais avant de me concéder qu'il y avait eu des rumeurs, bien sûr, et aussi qu'il nous avait aperçus la semaine dernière à l'Almeida, pendant l'entracte. Il m'a dit qu'il espérait que j'étais heureuse et je lui ai répondu d'un sourire, comme pour dire *Ça ne te regarde pas, merci*, et nous en sommes restés là.

Mary m'a démasquée depuis des lustres. Un matin, elle s'est pointée alors que je corrigeais un article d'Ambrose Pritchett et elle a déposé l'édition matinale du *Daily Mail* sur mon bureau, plié à la page qui l'intéressait. Juste une petite chronique, intitulée : « Kiss me Kyte : le coup de foudre après le coup du sort ». L'histoire de notre relation réduite à cinq ou six phrases habilement tournées pour communiquer une impression d'indécence, malgré une absence déplorable de preuves. Il y avait même une petite photographie de nous en train de quitter une soirée de bienfaisance d'Amnesty : la bouche tordue de Laurence, comme s'il était en train de me dire quelque chose (je crois que nous étions en train de décider de l'endroit où aller dîner), son bras reposant sur mes épaules dans un geste de protection.

Je me suis regardée : les yeux baissés, l'ébauche d'un sourire sage, le flash du photographe se reflétant dans mes cheveux lisses. Cette impression générale de fraîcheur et de discrétion. Pas mal, me suis-je dit.

« Eh bien voilà, a dit Mary en tapotant l'image du bout de son index, ça fait un bout de temps que je me doutais de quelque chose mais là, les preuves sont accablantes.

— Oh, tu ne vas pas croire tout ce qu'il y a écrit dans les journaux », ai-je rétorqué avec légèreté avant de passer mon curseur sur la première ligne de l'article d'Ambrose Pritchett et de la couper pour en venir directement à son argument principal.

Mary m'a jeté un regard où la curiosité, l'irritation et une sorte d'admiration craintive se mêlaient à parts égales, puis elle a repris le journal et est retournée à son bureau.

Heureusement, j'avais déjà parlé de Laurence à mes parents au moment de la parution de cet article.

« Je ne sais pas si Hester vous l'a dit », avais-je lancé pendant ma dernière visite, alors que nous étions assis à table, en train de scier à grand-peine des côtelettes de porc. « Mais j'ai rencontré quelqu'un. Vous avez peut-être entendu parler de lui, d'ailleurs. »

Ils en avaient entendu parler. Ils se souvenaient du feuilleton tiré du premier roman sur Sydney Bark, avec Tom Conti et Lisa Harrow, adapté par la BBC ; et puis les Croft ont toujours dit que *Le Ha-Ha* (ils l'ont vu avant que le cinéma Gala ne ferme ses portes) était très puissant, même si tous ces jurons étaient vraiment regrettables.

« Comment vous êtes-vous rencontrés ? » m'ont-ils demandé, et tout de suite après : « N'est-il pas beaucoup plus âgé que toi ? » J'ai choisi de me concentrer sur cette dernière question et de garder l'autre pour une prochaine fois.

Pendant que je leur parlais, j'ai compris qu'ils étaient intimidés par la différence d'âge, par son deuil relativement récent et par son succès, aussi ; mais j'ai organisé une rencontre avec eux, un week-end où nous étions à Biddenbrooke, et il a eu le talent de savoir exactement quoi dire et comment les mettre à l'aise. Ma mère, glacée de peur et de laque pour les cheveux, était dans un tel état d'anxiété qu'elle nous a interrogés trois ou quatre fois au sujet du trajet. Une fois que Laurence l'avait chaleureusement félicitée pour son jardin, cependant, elle avait atteint un degré proche de l'effervescence que je ne lui avais jamais vu auparavant.

« Biddenbrooke, c'est un village tellement joli, avait-elle dit en lui tendant une serviette en papier. Il paraît que le boucher fait des merveilles, bien qu'il soit un peu cher. »

Il en est convenu bien volontiers. Ils ont un peu parlé de Maggie et Brian Howard, qui habitaient le village, autrefois, et que Laurence a rencontrés à un apéritif de voisins, puis il a dit : « J'admire vraiment votre pelouse. La nôtre est infestée de taupinières, n'est-ce pas, Frances ? »

Comme Polly l'avait déjà dit plusieurs mois auparavant, personne ne refuse jamais rien à son père, et après cet épisode, mes parents lui ont également offert leur approbation.

« Ils sont vraiment charmants », a dit Laurence sur le chemin du retour, la voiture chargée de miniscones au fromage et de parts de gâteau de

Battenberg, aux teintes pastel. « Mais – cela ne t’attriste pas que je dise cela, j’espère ? J’ai du mal à croire que ce sont tes parents.

— Non, cela ne m’attriste pas », dis-je en m’enfonçant dans le siège de la voiture et en regardant défiler les haies déclinant tous les tons de vert. « Je crois que je vois ce que tu veux dire. »

La réaction d’Hester à la nouvelle, tout comme celle de Naomi et de mes autres amis, a été un peu plus compliquée. D’un côté, elle est heureuse pour moi, contente que je sois casée, contente que j’aie enfin suivi son exemple, que je me pose enfin (une phrase qui me fait toujours penser à une grosse dame assise sur un canapé). Je sais que mon comportement les conforte, elle, Naomi et les autres, dans le choix qu’elles ont fait.

Et pourtant, je décèle quelque chose d’autre dans leurs approbations, leur soulagement et leurs conseils. Comme une sorte de stupéfaction, oui, presque du ressentiment : comment une personne comme *moi* a-t-elle pu attirer quelqu’un comme lui ? Qui aurait pu croire une chose pareille ? Qu’est-ce que j’ai de spécial, enfin ?

Ma sœur et son mari sont venus dîner à Highgate, il y a quelques semaines, et pendant que Laurence divertissait Charlie en lui posant tout un tas de questions sur le sport et son cabinet d’avocats, j’ai vu Hester étudier soigneusement tout ce qui l’entourait, depuis chaque plat préparé par madame King (loup de mer, panna cotta) jusqu’à la porcelaine, en passant par les fleurs et les peintures ornant les murs. Quand j’ai raccompagné Hester et Charlie, plus tard dans la soirée, et que nous sommes restés quelques instants debout dans le vestibule, le temps de leur donner leurs manteaux et de les embrasser, Hester m’a serrée dans ses bras avec beaucoup d’émotion avant de faire un pas en arrière pour scruter mon visage en serrant ses doigts autour de mon poignet.

« J’ai l’impression que tout est arrivé si vite », a-t-elle dit, et j’ai senti dans sa voix quelque chose d’aigu, une note d’inquiétude.

Je me suis penchée pour caresser le chat qui ronronnait, frottant son dos contre mes jambes, et en me relevant j’ai dit, assez sincèrement, que cela ne m’avait pas semblé précipité du tout, à moi.

« Laurence a l’air vraiment gentil, a-t-elle poursuivi. Mais, eh bien – il est vraiment beaucoup plus âgé que toi. »

J'ai répondu que c'était drôle de l'entendre dire une chose pareille. Après tout, la plupart des gens me considéraient d'un âge mûr. En levant un sourcil, j'ai ajouté : « Il ne m'a pas prise au berceau, tout de même.

— Non, bien sûr », a dit Hester, et puis elle a eu la bonne grâce de rire. « Bien sûr que non. Mais il vient tout juste de perdre sa femme, tout de même. Je crois que mon rôle est de te demander si tu es bien sûre de ton choix ? Est-ce que c'est bien ce que tu veux ? »

Oui, j'étais sûre de moi. « C'est exactement ce que je veux », ai-je ajouté, et même si elle ne décèle qu'une fraction de mon ambition, j'ai remarqué qu'elle me croyait sur parole. Elle m'a embrassée une nouvelle fois en me disant : « Je suis tellement contente que tu aies trouvé quelqu'un qui te rende heureuse. C'est bien ce qu'on dit, n'est-ce pas ? Quand on a eu un premier mariage très heureux, on a plus de chances de recommencer rapidement une nouvelle relation. » Ensuite, elle m'a demandé comment ses enfants avaient réagi.

Après ce week-end à Biddenbrooke, l'essentiel des nouvelles que nous avions de Polly et Teddy – qui se refusaient à rappeler leur père – passait par l'intermédiaire des Azaria. Jo se sentait responsable de la situation. Quand Malcolm et elle sont venus nous dire ce qui se passait, elle a pleuré et nous a suppliés de lui pardonner en triturant un Kleenex entre ses doigts. Nous étions assis dans le salon que nous utilisons si rarement, cette pièce aux teintes sages que j'avais aperçue une première fois il y avait des mois de cela, regorgeant de fleurs blanches. « Je n'aurais jamais dû dire cela à Miriam, a-t-elle confessé en tapotant ses yeux avec son mouchoir. J'ai trahi ta confiance et voilà le résultat, les enfants sont tellement bouleversés... Tu ne peux pas savoir à quel point je suis désolée. »

Laurence a été magnanime. Ce sont des choses qui arrivent, a-t-il dit. Il ne faut pas s'arrêter là-dessus. La seule chose qui comptait, désormais, c'était de rétablir le contact avec Teddy et Polly. « Sont-ils tous deux pareillement en colère contre nous ? » a-t-il demandé.

Jo n'a rien dit mais Malcolm a confirmé qu'ils étaient furieux, l'un comme l'autre. « Ils n'en veulent pas tellement à Frances, je crois, a-t-il ajouté après réflexion. C'est sûrement un bon signe, tu ne crois pas ? »

En filigrane, il apparaissait clairement que Polly et Teddy étaient surtout blessés – au nom de leur mère – par l'épisode avec Julia Price. Il

suggérait trop d'horreurs cachées, une longue histoire faite de mensonges et de trahisons. Plus tard, Laurence avait soupiré, enfouissant son visage dans ses mains en disant que tout cela était la conséquence d'une affreuse erreur. « Un dérapage, a-t-il dit. Un seul dérapage, et voilà le résultat. » J'ai pensé à toutes ces filles sans nom qui rôdaient dans l'ombre, derrière le fantôme de plus en plus évanescent de Julia Price, et j'ai ressenti comme un élanement de mépris : pour Laurence, qui croit que je ne suis pas au courant, et pour Alys, qui n'a découvert qu'un fragment de la vérité. Cette pensée m'a insufflé une volonté d'acier. Plus jamais, me suis-je dit.

Au fil des jours, voyant que les Azaria n'avaient rien de nouveau à lui annoncer, Laurence a commencé à se mettre en colère, lui aussi. Ruminant ce qu'il commençait à considérer comme de l'intransigeance chez sa fille et de l'arrogance mêlée de puritanisme chez son fils, il a perdu patience. Je l'ai entendu parler avec Malcolm au téléphone, quelques semaines après la première confrontation, et son exaspération m'a frappée : « Oh, très bien, s'ils ont fait leur choix..., disait-il. Non, Malcolm, je vois très bien à quel point tout cela est pénible pour toi, mais sincèrement, je ne les vois pas changer d'avis. »

Il se tenait debout, dans la cuisine, l'écouteur collé à son oreille, le regard perdu dans le jardin. La soirée commençait à peine, les portes-fenêtres étaient ouvertes comme elles l'avaient été presque toute la journée. L'odeur de la glycine – une senteur lourde, entêtante, presque narcotique – se répandait dans la maison au gré des courants d'air. Je me suis approchée de lui et je l'ai entouré de mes bras pendant qu'il écoutait Malcolm, ses doigts tambourinant le châssis de la fenêtre, laissant échapper, à intervalles réguliers, de petits soupirs désespérés, comme s'il se retenait de dire quelque chose qu'il regretterait par la suite. « Non, a-t-il fini par concéder, presque à contrecœur. Non, je comprends ton point de vue. »

« Je suis en train de les perdre, a-t-il dit une fois le coup de fil terminé. C'est sans espoir.

— Tu ne devrais pas les laisser partir, ai-je répondu. C'est ta famille. Vous avez besoin les uns des autres.

— Vraiment ? a-t-il demandé en m'attirant vers lui. Tu es sûre ?

— Bien entendu. Tu dois essayer de leur parler toi-même.

— Mais ils ne décrochent pas quand je les appelle !

— Eh bien – peut-être que tu devrais les prendre au dépourvu. Plante-toi devant leur porte, ou alors devant l'école de théâtre de Polly et la galerie de Teddy. Montre-leur à quel point c'est important pour toi. »

Je savais que cette suggestion n'était pas très attrayante mais il m'a concédé que cela valait la peine de tenter sa chance, et que Polly était sans doute la cible la plus facile. L'après-midi suivant, il s'était posté à la sortie de son école au moment où les cours finissaient. Elle était sortie, au milieu d'un groupe d'étudiants, riant et plaisantant, mais quand elle l'avait vu s'avancer vers elle, elle s'était arrêtée sur le bord du trottoir. Martin avait ralenti le pas pour l'attendre mais elle lui avait fait signe d'y aller. « Je te rattraperai, j'en ai pour une minute », avait-elle dit.

Elle avait déclaré à Laurence qu'elle n'était pas encore prête à lui parler. Elle ne savait pas, d'ailleurs, si ce serait jamais le cas. Teddy et elle avaient « beaucoup de choses à digérer ». Quand Laurence avait voulu entamer une discussion avec elle, elle s'était tout simplement éloignée, sa besace argentée rebondissant sur sa hanche au rythme de ses pas.

Après cela, il était rentré à la maison et m'avait raconté l'épisode, tapant la table de la cuisine du plat de la main au point de faire déborder l'eau des verres et tinter les couverts. « Oh, à quoi bon, avait-il dit. Elle se comporte de manière ridicule. Je ne pourrai jamais rattraper ça. »

Je l'ai laissé dire tout ce qu'il avait à dire. Je l'ai laissé me confier qu'Alys et lui avaient été beaucoup trop indulgents avec leurs enfants, qu'ils les avaient trop gâtés, qu'ils les avaient pour ainsi dire encouragés à se laisser porter par la vie, sans avoir la moindre notion du véritable fonctionnement des choses. « Nous les avons pourris, tous les deux. Nous leur avons rendu la vie beaucoup trop facile, bon sang ! Et maintenant je vais devoir en assumer les conséquences », avait-il grondé, furieux.

Je l'avais écouté, assise à la table en face de lui, la tête penchée au-dessus de mes mains jointes, pouce contre pouce, les doigts entrelacés, attristée. Oh, ce serait tellement facile, me suis-je dit, paresseusement. Tellement facile d'encourager ce ressentiment. De l'accueillir, de l'alimenter à coups d'inflexions subtiles.

De dire certaines choses ou de les taire.

Mais je n'en avais pas le cœur. C'était bien mieux d'être l'artisanne de leur réconciliation. Exactement comme Alys : trouver toujours les bons mots, chercher toujours un terrain d'entente, sortir le meilleur des autres.

La pensée de leur gratitude m'a amusée.

J'ai donc écouté Laurence et je lui ai fait des remarques réconfortantes quand j'ai senti qu'il en avait besoin. Puis, sans lui en parler, j'ai écrit une lettre et je l'ai postée.

Je les ai retrouvés tous les deux pendant ma pause-déjeuner, dans un café non loin du British Museum. Au début, ils ont évité mon regard. Ils se tenaient tristement assis côte à côte sur la banquette de vinyle noir usé, et desserraient à peine les lèvres. C'est donc moi qui ai pris la parole. J'ai prononcé les mots justes, comme je savais si bien le faire, à ce qu'il paraissait, attentive aux petits signaux – les soupirs, les rapides regards de consultation, l'imperceptible ébauche d'un début de sourire – annonceurs d'un dégel. Mais les signaux ne venaient pas.

Quand l'aiguille des minutes est arrivée à vingt, j'ai dit à quel point j'étais désolée de les avoir déçus, tous les deux. J'ai dit que je comprendrais s'ils ne se sentaient pas capables de me pardonner ce qui s'était passé, à moi, mais que pour l'amour de leur mère je me demandais s'ils ne pourraient pas trouver dans leur cœur la générosité de pardonner à Laurence, qui était complètement perdu sans ses enfants. « Vous lui manquez. Vous n'avez pas idée à quel point vous lui manquez », ai-je ajouté.

Tout à coup, quelques vers me sont revenus à l'esprit. Emily Dickinson. Ça vaut la peine d'essayer, me suis-je dit.

« Il n'abandonnera pas, ai-je continué. Et moi non plus. Il y a un vers tiré d'un poème qui a toujours compté beaucoup pour moi : “ L'espoir porte un costume de plumes...” Je crois que s'il perdait cet espoir, il n'aurait plus rien. Alors il s'y accroche. Nous serons patients. Prenez votre temps. Je vous en prie, prenez votre temps. »

Je me suis levée, je suis allée au comptoir et j'ai payé nos trois cafés avant de sortir.

J'ai entendu ses pas derrière moi et quand je me suis retournée, j'ai compris que c'était gagné.

J'abandonne donc les journaux et ma tasse sur la table de réfectoire et je sors dans le jardin. Après avoir dépassé l'ombre fraîche de la maison, je lève les yeux. Encore une journée qui s'annonce chaude : au-dessus du mur d'arbres chatoyants, le ciel arbore cette nuance légère, d'un blanc bleuté, qui me fait penser à du lait écrémé. Tôt ou tard, il va falloir que je réfléchisse à ce que je vais servir aux Azaria, qui viennent dîner à la maison. Mais pas tout de suite.

Laurence est dans son bureau depuis le milieu de la matinée, à étudier son mur de couleurs palpitant : il planifie, il manigance, il raccorde les morceaux de son histoire. Il arrive au bout de son premier brouillon.

Je me demande si mon nom figurera sur la page de garde habituellement blanche. Si ce n'est pas dans celui-ci, de toute manière, ce sera pour le prochain.

Je suis assise sur le banc et je caresse le chat, mes pieds nus enfoncés dans l'herbe, quand il sort pour me rejoindre, avançant le long du chemin de briques qui serpente entre les arbres fruitiers. Sans mot dire, il prend place à côté de moi et pose sa main sur la mienne. Au bout d'un moment, j'applique sa paume sur mon ventre, même si c'est trop tôt pour sentir quelque chose, et je pose la mienne par-dessus. Nous restons assis ainsi, en silence, tandis que le soleil avance dans le ciel.

C'est très paisible. Un chien aboie. Quelqu'un met un tuyau d'arrosage en route. Au loin, un enfant crie : « Un, deux, trois, j'arrive ! »

Je tends l'oreille, c'est encore un peu tôt mais ils sont en avance. Je n'entends pas la clef dans la serrure ni les bruits de pas sur les marches. Laurence non plus. Quand ils sortent par la porte vitrée, nous sommes assis côte à côte, au soleil, le chat s'enroulant autour de nos chevilles. Nous savourons la paix.

Je m'écarte pendant leur réconciliation. Souriante, je me tiens en retrait, le regard baissé, et j'attends enfin leur gratitude.

¹ Luxueuse marque de cuisinières en fonte. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

² Spécialité anglaise : des huîtres enroulées dans de fines tranches de poitrine fumée, le tout passé à la poêle.

3 Allusion à Margot Fonteyn (1919-1991), grande danseuse classique britannique du xx^e siècle, qui fut l'une des partenaires favorites de Rudolf Noureev.

4 Personnage du roman de Charlotte Brontë, *Jane Eyre*, dont la première femme se révéla folle et vécut cachée jusqu'à ce qu'elle se jette du toit de leur maison après y avoir mis le feu.

5 La Saint-Étienne (« Boxing Day » en anglais) est fêtée le 26 décembre dans quelques pays du Commonwealth. Si la tradition voulait qu'on distribue des cadeaux aux plus pauvres, c'est aujourd'hui le premier jour ouvrable après Noël, généralement associé à des soldes.

6 Il s'agit d'une compagnie de théâtre de l'époque élisabéthaine.

7 Il s'agit d'une parodie de l'affiche « Keep Calm and Carry On » (« Restez calme et continuez ») produite en 1939 par le gouvernement britannique pour soutenir le moral de l'opinion publique au début de la Seconde Guerre mondiale.

8 « Oranges and Lemons » est une comptine anglaise dont les paroles disent : « Voici une chandelle pour vous guider jusqu'à votre lit, et voici un couperet pour couper votre tête. »

9 *The Spectator* est un hebdomadaire politique britannique plutôt conservateur, créé en 1828.

10 *The Beano* est une bande dessinée britannique très populaire.

11 En français dans le texte.

12 Charlotte Black fait allusion à une citation de Shakespeare, dans *Richard III*.

13 Le coleslaw est une salade de chou cru râpé.

14 Le Bureau britannique de la concurrence.

Remerciements

Ma merveilleuse éditrice Arzu Tahsin, pour son jugement très sûr concernant ce qui n'a pas besoin d'être dit.

Pour ses indications supplémentaires, Anna deVries, mon éditrice chez Scribner.

Les premiers lecteurs : Rachel Thomas, mes parents David et Sara Lane, et ma sœur Victoria.

Pour diverses gentilleses, Sophie Buchan, Morag Preston et Damian Whitworth, Jane Dwelly, Lucy Darwin, Juliet Knight, Lynne Riley, Daisy Cook, Anna Mazzega, Jane Goldthorpe, Bethany Wren et Natalie Roe.

Le Dr Gordon Plant et ses collègues de Queen Square, tout spécialement Merle Galton.

Clare Johnson, Penny Faith et le groupe du jeudi au Lauderdale House.

Poppy et Barnaby, qui ont suggéré des petits pains pour le dîner, « parce que c'est ce qu'ils mangent dans *The Railway Children*¹ ».

Deux personnes semblent avoir cru à ce livre longtemps avant que j'y croie moi-même : mon agent Cat Ledger et mon mari Stafford Critchlow. Pour cela et pour d'autres choses, merci.

¹ *The Railway Children* est un célèbre ouvrage pour les enfants d'Edith Nesbit datant de 1906, et dont un film a été tiré.

Dans la même collection

Svetlana Alexievitch, *Ensorcelés par la mort*. Traduit du russe par Sophie Benech.

Vladimir Arsenijevik, *À fond de cale*. Traduit du serbo-croate par Mireille Robin.

Trezza Azzopardi, *La Cachette*. Traduit de l'anglais par Edith Soonckindt.

Trezza Azzopardi, *Ne m'oubliez pas*. Traduit de l'anglais par Edith Soonckindt.

Kirsten Bakis, *Les Chiens-Monstres*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Cholodenko.

Sebastian Barry, *Les Tribulations d'Eneas McNulty*. Traduit de l'anglais (Irlande) par Robert Davreu.

Saul Bellow, *En souvenir de moi*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Grandjouan.

Saul Bellow, *Tout compte fait. Du passé indistinct à l'avenir incertain*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Delamare.

Alessandro Boffa, *Tu es une bête, Viskovitz*. Traduit de l'italien par Nathalie Bauer.

Joan Brady, *L'Enfant loué*. Traduit de l'anglais par Pierre Alien. Prix du Meilleur Livre Étranger 1995.

Joan Brady, *Peter Pan est mort*. Traduit de l'anglais par Marc Cholodenko.

Joan Brady, *L'É migré*. Traduit de l'anglais par André Zavriew.

Peter Carey, *Jack Maggs*. Traduit de l'anglais (Australie) par André Zavriew.

Peter Carey, *Oscar et Lucinda*. Traduit de l'anglais (Australie) par Michel Courtois-Fourcy.

Peter Carey, *L'Inspectrice*. Traduit de l'anglais (Australie) par Marc Cholodenko.

Peter Carey, *Un écornifleur* (Illywhacker). Traduit de l'anglais (Australie) par Jean Guiloineau.

Peter Carey, *La Vie singulière de Tristan Smith*. Traduit de l'anglais (Australie) par André Zavriew.

Peter Carey, *Ma vie d'imposteur*. Traduit de l'anglais (Australie) par Élisabeth Peellaert.

Peter Carey, *Véritable histoire du Gang Kelly*. Traduit de l'anglais (Australie) par Élisabeth Peellaert. Prix du Meilleur Livre Étranger 2003.

Sandra Cisneros, *Caramelo*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Rémy Lambrechts.

Martha Cooley, *L'Archiviste*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par André Zavriew.

Fred D'Aguiar, *La Mémoire la plus longue*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Gilles Lergen.

Jonathan Dee, *Les Privilèges*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Peellaert.

Jonathan Dee, *La Fabrique des illusions*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anouk Neuhoff.

Junot Díaz, *Comment sortir une Latina, une Black, une blonde ou une métisse*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Rémy Lambrechts.

Junot Díaz, *La Brève et Merveilleuse Vie d'Oscar Wao*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Viallet.

Edward Docx, *Le Calligraphe*. Traduit de l'anglais par Marie-Claire Pasquier.

Albert Drach, *Voyage non sentimental*. Traduit de l'allemand par Colette Kowalski.

Stanley Elkin, *Le Royaume enchanté*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Claire Maniez et Marc Chénétier.

Nathan Englander, *Pour soulager d'irrésistibles appétits*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Peellaert.

Nathan Englander, *Le Ministère des Affaires spéciales*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Peellaert.

Jeffrey Eugenides, *Les Vierges suicidées*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Cholodenko.

Kitty Fitzgerald, *Le Palais des cochons*. Traduit de l'anglais par Bernard Hoëpffner.

Susan Fletcher, *Avis de tempête*. Traduit de l'anglais par Marie-Claire Pasquier.

Susan Fletcher, *La Fille de l'Irlandais*. Traduit de l'anglais par Marie-Claire Pasquier.

Susan Fletcher, *Un bûcher sous la neige*. Traduit de l'anglais par Suzanne Mayoux.

Dario Fo, *Le Pays des Mezarât*. Traduit de l'italien par Nathalie Bauer.

Erik Fosnes Hansen, *Cantique pour la fin du voyage*. Traduit du norvégien par Alain Gnaedig.

Erik Fosnes Hansen, *La Tour des faucons*. Traduit du norvégien par Johannes Kreisler.

Erik Fosnes Hansen, *Les Anges protecteurs*. Traduit du norvégien par Lena Grumbach et Hélène Hervieu.

William Gaddis, *JR*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Cholodenko.

William Gaddis, *Le Dernier Acte*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Cholodenko.

William Gaddis, *Agonie d'agapè*. Traduit de l'anglais par Claro.

Eduardo Galeano, *Mémoire du feu*, tome I, *Les Naissances*. Traduit de l'espagnol par Claude Couffon.

Eduardo Galeano, *Mémoire du feu*, tome II, *Les Visages et les Masques*. Traduit de l'espagnol par Véra Binard.

Eduardo Galeano, *Mémoire du feu*, tome III, *Le Siècle du vent*. Traduit de l'espagnol par Véra Binard.

Petina Gappah, *Les Racines déchirées*. Traduit de l'anglais par Anouk Neuhoﬀ.

Natalia Ginzburg, *Nos années d'hier*. Traduit de l'italien par Adrienne Verdière Le Peletier. Nouvelle édition établie par Nathalie Bauer.

Paul Golding, *L'Abomination*. Traduit de l'anglais par Robert Davreu.

Nadine Gordimer, *Le Safari de votre vie*. Nouvelles traduites de l'anglais par Pierre Boyer, Julie Damour, Gabrielle Rolin, Antoinette Roubichou-Stretz et Claude Wauthier.

Nadine Gordimer, *Feu le monde bourgeois*. Traduit de l'anglais par Pierre Boyer.

Nadine Gordimer, *Personne pour m'accompagner*. Traduit de l'anglais par Pierre Boyer.

Nadine Gordimer, *L'Écriture et l'Existence*. Traduit de l'anglais par Claude Wauthier.

Nadine Gordimer, *L'Arme domestique*. Traduit de l'anglais par Claude Wauthier et Fabienne Teisseire.

Nadine Gordimer, *Vivre dans l'espoir et dans l'Histoire*. Traduit de l'anglais par Claude Wauthier et Fabienne Teisseire.

Nadine Gordimer, *La Voix douce du serpent*. Traduit de l'anglais par Pierre Boyer, Julie Damour, Dominique Dussidour, Claude Wauthier.

Nadine Gordimer, *Le Magicien africain*. Traduit de l'anglais par Pierre Boyer, Julie Damour, Fabienne Teisseire et Claude Wauthier.

Lauren Groff, *Les Monstres de Templeton*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Carine Chichereau.

Lauren Groff, *Fugues*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Carine Chichereau.

Lauren Groff, *Arcadia*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Carine Chichereau.

Arnon Grunberg, *Douleur fantôme*. Traduit du néerlandais par Olivier Van Wersch-Cot.

Arnon Grunberg, *Lundis bleus*. Traduit du néerlandais par Tina Hegeman.

Allan Gurganus, *Bénie soit l'assurance*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Simone Manceau.

Allan Gurganus, *Et nous sommes à Lui*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Peellaert.

Allan Gurganus, *Lucy Marsden raconte tout*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Peellaert.

Allan Gurganus, *Les Blancs*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Simone Manceau et Élisabeth Peellaert.

Oscar Hijuelos, *Les Mambo Kings*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Alien et Jean Clem.

Nick Hornby, *Slam*. Traduit de l'anglais par Francis Kerline.

Nick Hornby, *À propos d'un gamin*. Traduit de l'anglais par Christophe Mercier.

Nick Hornby, *Carton jaune*. Traduit de l'anglais par Gabrielle Rolin.

Nick Hornby, *Conversations avec l'ange*. Traduit de l'anglais par Marie-Claire Pasquier.

Nick Hornby, *Haute Fidélité*. Traduit de l'anglais par Gilles Lergen.

Nick Hornby, *La Bonté : mode d'emploi*. Traduit de l'anglais par Isabelle Chapman.

Nick Hornby, *Vous descendez ?* Traduit de l'anglais par Nicolas Richard.

Neil Jordan, *Lignes de fond*. Traduit de l'anglais (Irlande) par Gabrielle Rolin.

Nicholas Jose, *Pour l'amour d'une rose noire*. Traduit de l'anglais par Anne Rabinovitch.

Ken Kalfus, *Un désordre américain*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-Hélène Dumas.

Ryszard Kapuściński, *Autoportrait d'un reporter*. Traduit du polonais par Véronique Patte.

Ryszard Kapuściński, *Cet Autre*. Traduit du polonais par Véronique Patte.

Ryszard Kapuściński, *É bène*. Traduit du polonais par Véronique Patte.

Ryszard Kapuściński, *Imperium*. Traduit du polonais par Véronique Patte.

Ryszard Kapuściński, *La Guerre du foot*. Traduit du polonais par Véronique Patte.

Ryszard Kapuściński, *Mes voyages avec Hérodote*. Traduit du polonais par Véronique Patte.

Ryszard Kapuściński, *Le Christ à la carabine*. Traduit du polonais par Véronique Patte.

Francesca Kay, *Saison de lumière*. Traduit de l'anglais par Laurence Viallet.

Wolfgang Koeppen, *Pages du journal de Jacob Littner écrites dans un souterrain*. Traduit de l'allemand par André Maugé.

Jerzy Kosinski, *L'Ermite de la 69^e Rue*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Fortunato Israël.

Hari Kunzru, *Mes révolutions*. Traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas.

Barry Lopez, *Les Dunes de Sonora*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Suzanne V. Mayoux.

James Lord, *Cinq Femmes exceptionnelles*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Leyris et Edmonde Blanc.

Patrick McCabe, *Le Garçon boucher*. Traduit de l'anglais (Irlande) par Edith Soonckindt.

Norman Mailer, *L'Amérique*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Rabinovitch.

Norman Mailer, *L'Évangile selon le fils*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Rémy Lambrechts.

Norman Mailer, *Oswald. Un mystère américain*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Grandjouan.

Norman Mailer, *Un château en forêt*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Gérard Meudal.

Salvatore Mannuzzu, *La Procédure*. Traduit de l'italien par André Maugé.

Salvatore Mannuzzu, *La Fille perdue*. Traduit de l'italien par Nathalie Bauer.

Valerie Martin, *Mary Reilly*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Annie Saumont.

Daniel Mason, *Un lointain pays*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Chapman.

Paolo Maurensig, *Le Violoniste*. Traduit de l'italien par Nathalie Bauer.

Piero Meldini, *L'Antidote de la mélancolie*. Traduit de l'italien par François Maspero.

Lisa Moore, *Février*. Traduit de l'anglais (Canada) par Carole Hanna.

Jess Mowry, *Hypercool*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Alien.

Péter Nádas, *Amour*. Traduit du hongrois par Georges Kassai et Gilles Bellamy.

Péter Nádas, *La Fin d'un roman de famille*. Traduit du hongrois par Georges Kassai.

Péter Nádas, *Le Livre des mémoires*. Traduit du hongrois par Georges Kassai. Prix du Meilleur Livre Étranger 1999.

Péter Nádas, *Minotaure*. Traduit du hongrois par Georges Kassai et Gilles Bellamy.

Péter Nádas, *Histoires parallèles*. Traduit du hongrois par Marc Martin (avec la collaboration de Sophie Aude).

V. S. Naipaul, *L'Inde. Un million de révoltes*. Traduit de l'anglais par Béatrice Vierne.

V. S. Naipaul, *La Traversée du milieu*. Traduit de l'anglais par Marc Cholodenko.

V. S. Naipaul, *Un chemin dans le monde*. Traduit de l'anglais par Suzanne V. Mayoux.

V. S. Naipaul, *La Perte de l'Eldorado*. Traduit de l'anglais par Philippe Delamare.

V. S. Naipaul, *Jusqu'au bout de la foi. Excursions islamiques chez les peuples convertis*. Traduit de l'anglais par Philippe Delamare.

V. S. Naipaul, *La Moitié d'une vie*. Traduit de l'anglais par Suzanne V. Mayoux.

V. S. Naipaul, *Semences magiques*. Traduit de l'anglais par Suzanne V. Mayoux.

Tim O'Brien, *À la poursuite de Cacciato*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Yvon Bouin.

Tim O'Brien, *À propos de courage*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Yves Prate. Prix du Meilleur Livre Étranger 1993.

Tim O'Brien, *Au lac des Bois*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Rémy Lambrechts.

Tim O'Brien, *Matou amoureux*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Rémy Lambrechts.

Jayne Anne Phillips, *Camp d'été*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par André Zavriew.

David Plante, *American stranger*. Traduit de l'anglais par Laurence Viallet.

Salman Rushdie, *Est, Ouest*. Traduit de l'anglais par François et Danielle Marais.

Salman Rushdie, *Franchissez la ligne...* Traduit de l'anglais par Philippe Delamare.

Salman Rushdie, *Furie*. Traduit de l'anglais par Claro.

Salman Rushdie, *Haroun et la mer des histoires*. Traduit de l'anglais par Jean-Michel Desbuis.

Salman Rushdie, *La Honte*. Traduit de l'anglais par Jean Guiloineau.

Salman Rushdie, *La Terre sous ses pieds*. Traduit de l'anglais par Danielle Marais.

Salman Rushdie, *Le Dernier Soupir du Maure*. Traduit de l'anglais par Danielle Marais.

Salman Rushdie, *L'Enchanteresse de Florence*. Traduit de l'anglais par Gérard Meudal.

Salman Rushdie, *Le Sourire du jaguar*. Traduit de l'anglais par Anne Rabinovitch.

Salman Rushdie, *Les Enfants de minuit*. Traduit de l'anglais par Jean Guiloineau.

Salman Rushdie, *Les Versets sataniques*. Traduit de l'anglais par A. Nasier.

Salman Rushdie, *Shalimar le clown*. Traduit de l'anglais par Claro.

Salman Rushdie, *Luka et le Feu de la Vie*. Traduit de l'anglais par Gérard Meudal.

Salman Rushdie, *Joseph Anton*. Traduit de l'anglais par Gérard Meudal.

Paul Sayer, *Le Confort de la folie*. Traduit de l'anglais par Bernard Hœpffner.

Diane Setterfield, *Le Treizième Conte*. Traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli.

Donna Tartt, *Le Maître des illusions*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Alien.

Donna Tartt, *Le Petit Copain*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Rabinovitch.

Marcel Theroux, *Au nord du monde*. Traduit de l'anglais par Stéphane Roques.

Marcel Theroux, *Jeu de pistes*. Traduit de l'anglais par Stéphane Roques.

Mario Tobino, *Trois Amis*. Traduit de l'italien par Patrick Vighetti.

Pramoedya Ananta Toer, *Le Fugitif*. Traduit de l'indonésien par François-René Daillie.

Hasan Ali Toptaş, *Les Ombres disparues*. Traduit du turc par Noémi Cingöz.

Rose Tremain, *Les Ténèbres de Wallis Simpson*. Traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli.

Rose Tremain, *Retour au pays*. Traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli.

Joanna Trollope, *Les Vendredis d'Eleanor*. Traduit de l'anglais par Isabelle Chapman.

Joanna Trollope, *La Deuxième Lune de miel*. Traduit de l'anglais par Isabelle Chapman.

Dubravka Ugrešić, *L'Offensive du roman-fleuve*. Traduit du serbo-croate par Mireille Robin.

Dubravka Ugrešić, *Dans la gueule de la vie*. Traduit du serbo-croate par Mireille Robin.

Sandro Veronesi, *La Force du passé*. Traduit de l'italien par Nathalie Bauer.

Serena Vitale, *Le Bouton de Pouchkine*. Traduit de l'italien par Jacques Michaut-Paternò. Prix du Meilleur Livre Étranger 1998.

Edith Wharton, *Les Boucanières*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Gabrielle Rolin.

Edmund White, *City Boy*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Delamare.

Edmund White, *É corché vif*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Peellaert et Marc Cholodenko.

Edmund White, *Fanny*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Rabinovitch.

Edmund White, *La Bibliothèque qui brûle*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Delamare.

Edmund White, *La Symphonie des adieux*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Cholodenko.

Edmund White, *L'Homme marié*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Rabinovitch.

Edmund White, *Mes vies*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Delamare.

Edmund White, *Hotel de Dream*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par André Zavriew.

David Whitehouse, *Couché*. Traduit de l'anglais par Olivier Deparis.

Jeanette Winterson, *Écrit sur le corps*. Traduit de l'anglais par Suzanne Mayoux.

Jeanette Winterson, *Le Sexe des cerises*. Traduit de l'anglais par Isabelle Delors-Philippe.

Jeanette Winterson, *Art et Mensonges*. Traduit de l'anglais par Isabelle Delors-Philippe.

Tobias Wolff, *Un mauvais sujet*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anouk Neuhoff.

Tobias Wolff, *Dans l'armée de Pharaon*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Rémy Lambrechts.

Tobias Wolff, *Portrait de classe*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Peellaert.

Tobias Wolff, *Retour au monde*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Rémy Lambrechts.

Pedro Zarraluki, *Un été à Cabrera*. Traduit de l'espagnol par Laurence Villaume.

OceanofPDF.com